



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



William, Duke of Bedford,

Endsleigh.



Zah. III B. 50

OE U V R E S
D E
D' A R N A U D.

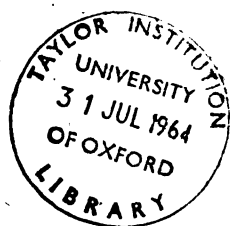
CONTENANT
ERMANCE, HENRIETTE ET CHARLOT.

TOME CINQUIÈME.

AVEC FIGURES.

A P A R I S.
C H E Z L A P O R T E, Libraire, rue Christine.

M. D C C. C X V.



ERMANCE,
ANECDOTE FRANÇAISE.

Tome IV.

A



THE END OF THE WORLD.



ERMANCE, ANECDOTE FRANÇAISE.

ON nous présente tous les jours comme un des objets les plus imposants du grand tableau de l'antiquité, cette espèce de dévouement généreux qui consistoit à donner sa vie , soit pour son pays , soit pour le salut d'autrui : assurément ces sortes de sacrifices méritent les éloges que leur prodigue l'histoire, & il y

A ij

auroit autant de bizarrerie que d'injustice à leur refuser le tribut d'admiration qui leur est dû. Tout ce qui nous fait voir la nature s'élevant au-dessus d'elle-même, a droit de frapper nos regards ; un être sur-tout qui repoussera les craintes de la mort, & courra, pour ainsi dire, s'enfoncer dans le tombeau, nous attachera fortement. Nous n'examinerons point si l'amour-propre, ce puissant mobile du cœur humain, n'est pas le principe de ces actions d'éclat, si Curtius, avant que de se précipiter dans le gouffre, n'avoit point déjà reçu sa récompense, en mourant assuré de fixer les yeux de ses contemporains & de la postérité ; gardons-nous de décomposer les ressorts de ce qui forme l'héroïsme. Mais immoler plus que l'existence, abandonner son honneur, lorsqu'on en sent tout le prix, à la honte de la diffamation publique, se couvrir, en un mot, de la fange de l'opprobre, quand on porte le cœur le plus sensible & le plus irréprochable, & être convaincu en même-tems que cet effort inoui de grandeur d'ame restera enseveli dans une éternelle obscurité, n'avoir enfin pour tout dédommagement du blâme & du mépris du monde entier que l'aveu de son propre cœur ; voilà de ces actes de magnanimité qu'un juste enthousiasme ne sçauroit trop admirer ni trop célébrer, dont nous ne parlons

ANECDOTE FRANÇAISE. §

point, & qui appartiennent pourtant à notre siècle. Ne nous laisserons-nous jamais des vieilles erreurs d'une imagination que la raison désavoue, & faudra-t-il, pour s'attirer notre attention & nos respects, que la vertu s'enveloppe de la nuit des tems ? On me passera une autre observation : il semble qu'il y ait des malheurs faits exprès pour éprouver la force de ces âmes séparées de la classe ordinaire ; combien elles sentent la vérité de ces vers de Corneille : le fort (fait dire ce grand poëte à l'un de ses personnages)

- » Offre à notre constance une illustre matière :
- » Il épuise sa force à former un malheur
- » Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;
- » Et comme il voit en nous des âmes peu communes,
- » Hors de l'ordre commun, il nous fait des fortunes.

La femme dont je cherche à consacrer la mémoire, fut du nombre de ces grandes victimes qu'accable une destinée aussi bizarre qu'imprévue : sortie de parents distingués dans la province, & qui indépendamment des places & des biens, jouissoient de la considération personnelle, Ermance réunissoit peut-être tous les avantages. S'attachoit-on à la beauté, il n'étoit pas possible que rien de plus beau s'offrît aux yeux. Les grâces étoient elles

préférées , c'étoient les graces mêmes qui se multiplioient à l'infini dans cette jeune personne ; elle possédoit tous les genres de séduction ; une brillante éducation étoit venue ajoûter aux riches présents de la nature ; les arts d'agrémens , les connaissances même utiles & profondes , un goût aussi solide que délicat , la raison cachée sous la magie de l'esprit , surtout une élévation d'ame à laquelle sa vertu eût tout sacrifié : telle est à peu près l'idée qu'on peut concevoir d'une espèce d'héroïne dont son sexe doit s'enorgueillir.

Le père d'Ermance , que nous nommerons Salancy , aimoit d'autant plus sa fille , qu'il n'avoit point d'autre enfant , & que sa femme étoit morte peu d'années après son mariage. Seule héritière d'un bien assez considérable , elle pouvoit prétendre aux partis les plus élevés : mais sur le portrait que nous venons de tracer , on doit croire que ni le rang , ni la fortune ne pouvoient toucher un cœur éclairé par le sentiment ; & qui nous fait mieux connaître & aimer la vérité ? rarement la voix du sentiment nous trompe : mais la société a prononcé qu'il seroit l'esclave des conventions , & de-là ces malheurs , ces faiblesses , ces égarements , cet enchaînement de revers , suites presque inséparables d'une sensibilité qui se révolte contre le joug qu'on lui veut imposer.

ANECDOTE FRANÇAISE. 27

Ermance étoit déterminée à s'y soumettre , parce que son devoir attachoit continuellement ses regards ; elle ne se cachoit point que l'obligation d'un enfant l'enchaînoit sans réserve à l'autorité paternelle , que résister dans la moindre chose à cette autorité , étoit une faute très-grave qu'une fille nourrie au sein de la sagesse ne pouvoit se pardonner.

Salancey la fait un jour descendre dans son cabinet , en ferme la porte avec précaution , lui ordonne de s'asseoir à ses côtés , & ensuite lui parle en ces termes :

Vous atteignez , ma fille , à votre dix-septième année ; le tems est arrivé où je dois m'occuper de votre établissement , & j'ai déjà pris à ce sujet une résolution... Je ne sçais , il me semble qu'à ce mot vous vous troublez ?.. — Mon père... — Parlez ... d'où naît cet embarras ? auriez-vous sans mon aveu disposé de votre cœur ?

Ermance tombe , en pleurant , aux genoux de Salancey : — Mon père , ne craignez point que ma bouche ait révélé ce que je ne sçaurois me dissimuler à moi-même , ce que je dois , ce que je vais vous confier ; ah ! je croirois vous offenser si un seul de

mes sentiments vous étoit caché. Oui, mon père ; je vous l'avouerai, mon cœur s'est laissé prévenir, sans votre consentement, en faveur du chevalier de Lorménil ; ce n'est point sa naissance... — Et vous n'avez point déclaré votre faiblesse ? — Je vous l'ai dit, mon père : ce penchant qui vous déplaît, est le secret de mon cœur : je ne l'ai point trahi ; le chevalier... — Le chevalier ne sera jamais votre époux ; il est à la vérité d'un rang qui me flatteroit : il peut être aimable, avoir d'excellentes qualités : mais le défaut de fortune oppose un obstacle invincible à cette alliance... Je veux vous rendre heureuse... — Eh ! mon père, est-ce la richesse qui fait le bonheur ? si vous connoissiez ... si vous aviez mes yeux, mon ame ! — Je dois avoir pour vous cette raison qui vous manque : encore une fois, Lorménil ne sera point mon gendre ; il n'est que la fortune qui puisse dans le mariage être une source d'avantages solides ; nous nous devons au monde, à tout ce qui nous environne ; un état est indispensable, & qu'est-ce qu'un engagement qu'en'accompagne point l'opulence ? L'amour est aveugle : vos yeux ne se portent point dans l'avenir ; quelle foule de maux entraîne cette médiocrité voisine de l'infortune ! cette tendresse ro-

ANECDOTE FRANÇAISE. 9

quelque s'altère , diminue , s'éteint ; les reproches , l'aigreur , l'aversion lui succèdent ; on envisage alors son malheur : mais il n'est plus possible de rompre sa chaîne ; il faut en traîner le poids ; & quel est l'auteur de cette misérable destinée ? qu'accusez-vous , en succombant sous le chagrin ? vos parents , vos parents qui vous ont aimée assez peu pour céder à vos caprices ridicules. J'attends tout des exemples de sagesse qui vous sont offerts dans le sein de votre famille ; vous ne démentirez pas l'éducation que je vous ai donnée. — Non , mon pere , votre fille ne se rendra jamais indigne de vos bontés ; elle sçaura mourir plutôt que de montrer sa faiblesse. Hélas ! je ne vous promets point de changer mon cœur : mais je puis répondre d'une soumission sans bornes. Ermance , mon pere , est une victime dont il vous fera libre de disposer à votre gré. — Je ne prétends point vous faire ma victime ; ignoreriez-vous combien vous m'êtes chère , que vous êtes tout pour moi ?.. vous pleurez , ma fille ? c'est l'ami le plus tendre qui vous parle ; je suis éclairé bien plus que vous sur les moyens d'assurer votre bonheur... D'ailleurs mon choix est fait ; vous avez dès ce moment un époux qui vous convient ; il est d'une de nos

meilleures maisons de robe , fils unique , & l'héritier d'une fortune immense ; vous l'avez vû souvent dans nos sociétés ; quoiqu'il ait près de quarante ans , il peut se flatter de plaire ; sa taille avantageuse , sa figure noble , son esprit préviennent en sa faveur , & , je vous le répète , une succession considérable tient bien lieu de ces agréments frivoles qui ne contribuent qu'à séduire votre sexe. — Mon père , me proposeriez-vous le moins aimable des hommes , dont le caractère si porté à la jalousie , à la fureur , a éloigné tant de partis ?.. seroit-ce Daramant!.. — Lui-même , mademoiselle , lui-même. — O ciel ! & c'est pour un tel mari que vous voulez que j'oublie , que j'efface de mon cœur... — Vous obéirez ; vous épouserez Daramant ; une femme vertueuse donne toujours des loix à son époux ; ce caractère que vous me peignez indocile , s'adoucir dans votre société , & votre sagesse , je n'en doute point , domptera son humeur violente & jalouse ; en un mot ma parole est donnée , & dès cet instant , vous devez vous regarder comme enchaînée par des nœuds qu'il n'est plus possible de briser... Songez que j'attends de ma fille un sacrifice absolu de tout ce qui pourroit me déplaire , & je dirai plus , m'offenser... Je ferme les yeux sur votre tristesse.

ANECDOTE FRANÇAISE. 11

Adieu. Croyez que j'ai consulté vos intérêts, votre bonheur. Le meilleur de vos amis vous sollicite de former cet engagement, & un père vous l'ordonne.

Salancey laisse Ermance dans un accablement inexprimable. Elle étoit liée, dès son enfance, de la plus forte amitié avec une jeune personne qui pouvoit lui être comparée pour le rang, la beauté & la vertu. On la nommoit Eugénie; on les voyoit presque toujours ensemble; deux sœurs ne se feroient pas plus tendrement aimées. Ermance court à son appartement, & là, ses larmes coulent en abondance; c'est dans cette situation qu'Eugénie la trouve : — O ciel ! eh ! qu'avez-vous, ma chère amie ? hâtez-vous de m'apprendre ... hélas ! vos chagrins ne sont-ils pas les miens ? — Eugénie, vous voyez la plus malheureuse des femmes ; mon père va me marier, & si vous sçaviez l'époux qu'on me destine !.. vous ne connaissez pas toutes mes peines... Pardon, je vous avois fait un secret ... j'ai tout révélé à mon père, & j'en suis plus à plaindre.

Ermance raconte à son amie les divers détails de sa passion pour Lorménil, la naissance de cet amour, ses progrès, les combats qu'elle a essuyés pour déguiser sa faiblesse aux yeux d'un objet que chaque

jour rendoit plus redoutable , & pour comble de maux , ajoûte Ermance , j'ai trop vû que j'étois aimée. Une infinité de circonstances m'ont appris que j'avois inspiré les sentiments dont j'étois dominée , que Lorménil est l'amant le plus tendre , le plus respectueux , le plus aimable. Combien de fois ai-je lu dans son ame ! l'excès de son amour lui a fait taire ... ce qu'il me disoit assez ; il a craint de me déplaire ; je ne sçais si j'ai été plus discrète , si mon silence n'a pas été trop expressif ; & ce n'est pas le Chevalier qui fera mon époux ! Apprenez donc , & frémissiez , apprenez à quel tiran je suis sacrifiée , à Daramant. A Daramant , s'écrie Eugénie ! Oui , reprend Ermance , au plus détestable des hommes , car dès ce moment il a toute ma haine. — Mon amie donner sa main à Daramant ! quel est votre dessein ? — D'obéir ... de mourir. Il n'y a que la mort qui puisse mettre fin à un état aussi cruel ! Non , Eugénie , non , je ne serai point rébelle aux volontés d'un père qui m'est cher ; c'est sa tendresse qui l'abuse au point de le rendre l'auteur de tous mes maux : je connais ce que je dois à la vertu , à moi-même. Je marcherai , je me traînerai à l'autel , ou plutôt au tombeau. C'en est fait ! plus

ANECDOTE FRANÇAISE. 15

de consolation , plus d'espérance... Si Lorménil sçavoit ... tout ce qu'il me coûte ! mais il ne le sçaura point , il ne le sçaura point. Hélas ! nourrir dans mon cœur un penchant si impérieux , & me soumettre à un joug qu'il me sera impossible de supporter ! ne point épouser le mortel que j'adore ! en épouser un autre , & à qui suis-je immolée ?

Ermance , à ce mot , est suffoquée par les pleurs. Eugénie la pressoit en vain de ne pas souscrire à cet engagement odieux : son amie se contentoit de lui répondre : je ferai tout ce que mon pere ordonnera ; je lui suis soumise ; je ferai la malheureuse victime du devoir.

Daramant joignoit à une fortune éclatante quelques qualités qui lui auroient prêté de l'agrément ; il avoit en effet un extérieur prévenant , un esprit cultivé , de la vivacité dans l'imagination , de la dignité dans le caractère : mais son penchant à la jalousie le portoit à des excès dont il avoit déjà eu lieu de se repentir ; plusieurs demoiselles de la ville qu'il avoit recherchées en mariage , s'étoient aperçues de ce défaut que les femmes ne pardonne guères ; elles le fuyoient. Quand Salancey s'étoit présenté pour sa fille , ses compagnes mêmes la plaignirent , loin de lui porter envie.

La nouvelle de cette union est bientôt répandue. Le chevalier est un des derniers qui l'apprennent ; il saisit une occasion où monsieur de Salancey n'étoit point chez lui. Lorménil court à l'appartement d'Ermance qu'il trouve versant des larmes au sein de l'amitié ; le jour de son hymen étoit fixé ; le chevalier entre , se précipite à ses genoux : — Pardonnez , mademoiselle , pardonnez à la témérité de ma démarche : ma situation est trop violente pour garder un plus long silence : j'ose le dire en présence de votre amie , la pitié sans doute me conciliera son appui auprès de vous. Vous allez donc , mademoiselle , disposer de votre main , de votre cœur , & ce n'est point moi... Monsieur , interrompt la fille de Salancey avec cet air de fierté qui en impose , quel aveu va vous échapper ! songez-vous que je ne dois point vous entendre ? — J'envisage , mademoiselle , le plus grand des malheurs qui m'attend. Vous ne m'écouteriez pas ! & comment aurois-je pu vous offenser ? est-ce un crime de vous adorer , de vous aimer en secret , de mourir de mon amour ? vous l'avois-je révélé , cet amour qui m'a entraîné à vos pieds ? rappelez-vous toutes mes précautions pour vous cacher ce que vous auriez trop vû , si vous m'eussiez payé du moindre

retour ; je craignois que vos yeux ne rencontrassent les miens ; je voulois mériter , à force d'égards , de respects , de délicatesse , le droit de vous ouvrir mon ame ; je m'étois flatté que ma naissance , que mes sentimens me dédommageroient de mon peu de fortune : mais les richesses vous ont séduite. — Arrêtez , monsieur , vous parlez de respect : vous y manquez en m'accusant d'une pareille bassesse ... allez , monsieur , vous ne connaissez pas mon cœur. — Eh ! belle Ermance , ce cœur est contre moi , puisqu'un autre .. — Quel aveu me demandez-vous , monsieur ? séparons-nous. Si mon pere nous surprenoit ... je vous prie de vous retirer... Croyez ... oubliez-moi.

Elle tombe sur un siège , en versant un torrent de pleurs. Le chevalier va se jeter à ses genoux : il veut lui parler. — Vous dites , monsieur , que vous m'aimez , & votre visite indiscrete peut me rendre la plus malheureuse des femmes. — Faire votre malheur , mademoiselle ! moi , qui au prix de mes jours , voudrois vous élever au comble de la félicité !.. C'est à Lorménil de souffrir , d'expirer mille fois ; ma présence ne vous offenserá plus ; & aussitôt le chevalier sort avec précipitation. Ermance fait quelques pas comme pour le rappeler ; elle

revient en s'écriant : ah ! ma chère Eugénie , qu'il en coûte quand on aime autant que j'aime , & qu'il faut s'immoler à la nécessité ! pere cruel ! vous m'allez causer bien des tourments ! cet infortuné a reçu ce prix de sa tendresse , d'une tendresse si vive , si pure ! ne l'ai-je pas traité avec assez d'indifférence ? Eugénie , j'ai été barbare ; s'il avoit saisi les transports qui m'agitoient ! mon ame le vengeoit bien de cette fierté dont il me convient si peu de me parer.

Les deux amies se consultent sur le parti qu'elles doivent prendre ; il est décidé qu'Ermance tentera de nouveaux efforts auprès de Salancey ; ils sont infructueux. Mais , mon père , lui dit sa fille au milieu des sanglots , si du-moins on ne forçoit pas mon inclination ; s'il m'étoit permis de passer ma vie avec vous ! plongez-moi dans l'esclavage éternel d'une retraite qui m'enlève pour jamais au monde ... mon père , donnez-moi la mort au lieu de cet époux... — Fille ingrate & dénaturée , c'est toi qui me la donnes , cette mort que je ne cherchois à éloigner que dans le dessein d'assurer ton bonheur ; Daramant est un des premiers partis de cette ville ; tu jouiras de l'état le plus brillant ; la fortune peut conduire ton mari aux grandeurs ; j'aurois avant que d'expirer

ret

ANECDOTE FRANÇAISE. 17

rer, la consolation de laisser ma fille, une autre moi-même réunissant toutes les faveurs du sort, & elle veut n'écouter qu'un fol amour qui me précipitera au tombeau. Eh bien ! suis tes caprices, immole moi à ta chimère ... Ermance, viens creuser ma fosse ; viens sur ma cendre offrir ta main à ce Lorménil que je déteste ; hâte-toi de me plonger au cercueil ; aussi bien la vie m'est-elle en horreur.

Salancey ne s'en tient pas à ces paroles touchantes : des larmes coulent de ses yeux. Sa fille se relève de sa profonde douleur : — Ne pleurez point, mon père, ne pleurez point ... vous serez obéi.

Il n'est plus possible de reculer l'instant fatal ; on a fait les préparatifs de noces ; on a embelli la victime. Ermance gardoit un silence ténébreux ; elle avoit commandé en quelque sorte à ses pleurs de s'arrêter. Eugénie admiroit un si rare courage. Son amie s'étoit retirée dans un cabinet voisin de son appartement pour s'occuper seule de son affreuse situation : un homme dans tout le désordre du désespoir se précipite à ses genoux ; elle pousse un cri, en reconnaissant le chevalier : — O ciel ! monsieur, que venez-vous chercher ici ? — La mort, la mort.

Tome IV.

B

la plus prompte ; vous allez à l'autel , & moi , j'accours mourir à vos yeux. Aussitôt Lorménil tire son épée , & veut s'en frapper. Son amante s'armant d'une fermeté surnaturelle : — Chevalier , je vous suis chère ? En douteriez-vous , répond-t-il avec transport ? — Eh bien ! songez que ma vie est la vôtre ; dégagez votre épée , & écoutez-moi : Lorménil , vous m'aimez ; je vais payer votre tendresse d'un aveu qui peut-être m'acquittera envers vous ; je me plais à vous croire aussi généreux que sensible ; recevez donc un témoignage éclatant de mon estime : je vous le déclare sans en rougir , parce que je sçaurai imposer des loix à ce sentiment , dès l'instant qu'il ne me sera plus permis de l'écouter : je vous aime , chevalier , & je connais tout le prix de votre amour ; c'est vous qui le premier m'avez fait sentir que j'avois un cœur , un cœur capable de s'attacher par des nœuds durables : mais je vais former d'autres liens que ceux dont la nature sembloit nous avoir enchaînés. Je me sou mets au joug qui m'attend : le devoir m'en l'ordonne ; oui , je dois ne point vous voir , vous refuser la moindre pensée , vous oublier. Je vous dirai plus : mon père a été instruit par ma propre bouche d'un penchant que l'un & l'autre nous

ANECDOTE FRANÇAISE. 19.

femmes obligés d'éteuffer. Je ne vous nierai pas que j'eusse cru trouver mon bonheur dans notre union : la volonté paternelle n'a point été d'accord avec mes vœux ; il faut céder : je porterai ma chaîne ; il ne s'agit point ici de vous montrer mon ame , mes combats , les chagrins qui me sont préparés ; imitez moi ; ayez ma fermeté , & en nous plaignant tous deux , ne nous voyons jamais. Vous concevez , après un tel aveu , ce qui me reste à faire ; n'accusons que notre destinée... — Et vous prétendez que je vive ? — Je vous le répète , j'exige de vous , le dirai-je , cette preuve de tendresse ; allez , croyez que je suis encore plus malheureuse que vous : vous pouvez vous livrer à vos regrets , & il ne me restera pas même la consolation de laisser couler mes larmes. Il faut que je les dévore ces pleurs que vous goûterez la satisfaction de répandre ; c'est le plaisir des infortunés , & tout , tout me sera refusé ! Adieu , chevalier , c'est pour la dernière fois que je vous parle , que je vous vois , qu'il peut m'échapper des murmures... Lorménil , je vais épouser Datamant. — Le barbare ! il fera votre mari ! c'est lui qui possédera tant de charmes ! ah ! ma fureur... — Vous respecterez mon époux ; adieu encore , ne nous abandonnez

B ij

point à un attendrissement inutile ; hélas ! je n'ai point la force de vous presser d'oublier la plus à plaindre des femmes.—Vous oublier ! ah ! divine maîtresse de mon ame , vous y régnerez éternellement ; je n'attenterai point à mes jours ; non , je ne chercherai point à terminer une déplorable vie , puisque vous me le commandez : j'ai reçu un ordre exprès du ciel : mais puis je vous promettre de ne pas succomber à ma douleur ? vous aurez mon dernier soupir. Quoi ! vous m'aimez , adorable Ermance , & je vous perds ! & c'est Daramant !.. Soyez assurée que je vous idolâtrerai au-delà du tombeau... Souffrez que du-moins j'expire à vos pieds.

Eugénie , qui , selon les apparences , avoit facilité cette entrevue à Lorménil , vient interrompre les amans , & annoncer à son amie qu'on l'attend pour la conduire à l'église : quel coup a frappé à la fois ces deux cœurs pleins l'un de l'autre ? Ermance & le chevalier se regardent quelque tems sans avoir la force de prononcer un mot. Lorménil attache ses baisers & ses larmes sur une des mains de sa maîtresse. Celle-ci , après un long gémissement : — Ma chère Eugénie : prenez soin du chevalier ; je ne puis être à lui ; je ne suis point à moi , & je vais appartenir à un autre.

ANECDOTE FRANÇAISE. 21

Lorménil pousse un cri, & tombe sans connaissance, Eugénie le rappelle à la vie, & l'engage à porter son désespoir en d'autres lieux, tandis qu'Ermance, traînée par son père aux autels, remplie d'une passion qu'il faut qu'elle immole, va prononcer des vœux contre lesquels toute son ame est révoltée.

La fille de Salancey est l'épouse de Daramant. Sa nouvelle situation lui ordonne d'écarter le passé, & de ne plus envisager qu'un présent trop funeste; elle est sortie d'un songe enchanteur: un affreux réveil lui a succédé. Cette victime d'un sentiment secret qu'elle se dissimuloit à elle-même, fuyoit les sociétés, & ne voyoit qu'Eugénie; elle s'étoit interdit jusqu'à l'innocente liberté de prononcer le nom du chevalier. Quelquefois elle regardoit son amie, & des pleurs lui échappoient. Eugénie vouloit lui parler: ah! s'écrioit madame Daramant, ma chère Eugénie, garde-toi bien de m'interroger sur la source de ces larmes; elles tariront, elles tariront; présente-moi tout ce que je dois à la vertu; dis-moi que j'ai un époux, un maître, & que mon cœur même doit lui être asservi.

Salancey s'apercevoit avec chagrin que la fantô

B iij

de sa fille dépérissait de jour en jour ; il se flattoit cependant que le tems la retireroit de cet état de langueur ; il espéroit que les soins empressés de son mari feroient naître des sentimens qu'il ne jugeoit que trop qu'elle étoit éloignée d'éprouver.

Le caractère intraitable de Daramant ne tarda point à se développer. La possession de tant de charmes n'avoit servi qu'à l'enflammer davantage ; il aimoit éperduement sa femme ; ses mouvemens jaloux éclatoient à chaque instant. Tout ce qu'on avoit rapporté sur son compte à l'infortunée Ermance, se réalisoit ; il faisoit les moindres apparences pour adopter des soupçons qui offensoient l'un & l'autre , & alors il s'abandonnoit à l'impétuosité de ses transports. Plus d'une fois il avoit menacé son épouse ; il lui faisoit même un crime des larmes qu'elle versoit dans le sein de l'amitié ; tout , jusqu'à Eugénie , lui causoit de l'inquiétude. La triste Ermance mouroit de sa douleur , & prenoit cependant toutes les précautions imaginables pour la dérober aux yeux de son père : j'y succomberai , disoit-elle , à son amie ; mais de quel secours me seroient des plaintes indiscrettes ? mon destin est irrévocable ; quand l'auteur de mes maux , quand mon père envisageroit l'abîme où il m'a précipitée ... peut-

il m'en retirer ? il faut m'y perdre , m'y anéantir. La vertu avoit tant d'empire sur cette ame si noble & si pure , qu'elle se défendoit en quelque sorte de penser à Lorménil ; cette femme estimable se redoutoit encore plus qu'elle n'appréhendoit Daramant , & elle fuyoit jusqu'à l'ombre du reproche. Que peu de cœurs portent l'amour de la vertu à cette délicatesse ! & il ne faut pas se le dissimuler : une malheureuse créature soumise involontairement à un joug aussi rigoureux que celui d'Ermance , saisit tout ce qui peut la consoler : elle goûte une espèce de dédommagement à s'occuper en secret de l'objet qu'elle a lieu de regretter.

Un seul enfant étoit le fruit de ce mariage formé sous de si cruels auspices ; il réunissoit tous les sentimens de la mère ; elle trembloit de s'interroger & de s'apercevoir que Daramant lui devenoit chaque jour plus indifférent. Il entre un matin dans son appartement , son épée nue à la main , & les yeux étincelants de fureur ; il vole vers la femme qui étoit encore couchée , l'arrache de son lit avec des transports de rage , la traîne , pâle , échevelée , mourante de frayeur au milieu de la chambre , & posant l'épée menaçante sur son sein : — Femmes

B iv

indigne de vivre , il faut que je perce ce cœur où sans doute l'image d'un rival est gravée. Frappez , lui dit Ermance , qui a repris sa fermeté , délivrez-moi de la vie : il y a trop longtemps que j'apprends à mourir... Eh ! quel est mon crime ? — Ton crime , barbare ! ton crime ! un autre que moi ... t'a fait connaître l'amour ! jusques dans mes bras , sans doute tu donnes des regrets ... tu m'entends , Lorménil... Je sçais tout. Eh bien ! interrompt son épouse , puisqu'on vous a révélé ce que j'ensevelissois dans le plus profond de mon cœur , je parlerai avec cette vérité qui me coûtoit tant à repousser. Oui , j'ai laissé échapper en secret quelques soupirs pour un autre , avant de vous être liée ; je n'ai point eu à rougir de ces premiers mouvements que j'ai sçu toujours vaincre ; je vous l'eusse avoué , parce que jamais je ne connus l'art de me déguiser : la crainte de déplaire à mon père , qui me commandoit de vous donner ma main , à seule été capable de m'arrêter. Si cet aveu pouvoit être permis à une femme qui n'avoit que trop de motifs de douter de votre générosité , je vous aurois dit qu'on me traînoit à l'autel , que j'y formois en tremblant une chaîne dont je prévoyois toute la pesanteur , que j'étois éclairée sur votre caractère impe-

ANECDOTE FRANÇAISE. 25

tueux & indomptable, que j'envifageois tous les maux qui m'accablent aujourd'hui , que déjà je redoutois en vous mon tyran, & j'y voulois voir un époux tendre ! Je vous aurois dit auffi que victime du devoir & de la vertu , dès le moment que le ciel m'eût nommé votre épouse , j'impofai fîlence à un fentiment dont moi-même je me ferois cru offensée , que j'ai repouffé jufqu'au fouvenir de ma faiblesse , que je me fuis immolée toute entière à votre barbarie , que j'ai quelquefois defiré de vous accorder une fenfibilité que je vous devois comme votre femme ... & vous avez tout fait pour m'ôter l'efpérance de pouvoir aimer mon mari ! C'est vous , cruel , c'est vous qui me forcez à vous accabler de ces plaintes fi dures , & à me manquer à moi-même , en vous montrant une ame ... où vous avez porté la douleur , le defefpoir... Ah ! par pitié , donnez-moi la mort , hâtez-vous de terminer mes fouffrances : mais fouvenez-vous que j'ai fait pour le devoir ce que j'aurois fait pour l'amour le plus éprouvé. Non , je n'ai pas la moindre faute à me reprocher ; mon époux m'étoit auffi facré qu'il m'auroit été cher. Hélas ! il en étoit le maître ! Après cela , difpofez de votre victime : elle s'offre à vos coups ; percez ce fein qui a allaité votre enfant ;

immolez la femme la plus innocente & la plus digne de compassion.

Daramant jette loin de lui son épée , verse un torrent de larmes , tombe aux pieds d'Ermance :
— Je ne suis point aimé ? c'est Lorménil ... ce nom me rend toute ma rage. Je vous ai dit la vérité , reprend la courageuse épouse : je suis votre femme ; je n'en dois point aimer d'autre que vous ; & ... c'est ainsi que vous m'inspirerez de l'amour ?

Daramant éprouvoit successivement toutes les révolutions. Depuis ce moment , il étoit devenu encore plus sombre , plus emporté ; il passoit avec la même vivacité de la tendresse à la fureur ; il accabloit Ermance de reproches , d'outrages , se précipitoit ensuite à ses genoux , & imploroit un pardon que bientôt il cessoit de mériter.

C'étoit sans doute Salancey que la fille avoit le droit d'accuser. Voilà les suites cruelles de cet esprit d'orgueil & d'avarice dont sont infectés la plupart des parents ; leurs enfants sont autant de victimes qu'ils immolent à leur vanité , ou à la soif des richesses. Un misérable domestique de Lorménil avoit saisi le secret de la passion de son maître , quoique ce dernier mît tous ses soins à le tenir caché. Ce scélérat

ANECDOTE FRANÇAISE. 27

rat , sollicité par l'appas du gain , s'étoit introduit auprès du soupçonneux Daramant , & avoit irrité , par un rapport sans doute exagéré , la flamme jalouse qui le dévorait.

Daramant devient l'ami d'un officier distingué par sa naissance & par son mérite personnel ; il étoit Anglais d'origine , & avoit pris parti dans le service de France. Blinford , c'est son nom , étoit d'autant plus aimable , qu'il réunissoit à une belle physionomie , un cœur susceptible du sentiment le plus profond & le plus délicat , d'ailleurs d'une pureté de mœurs peu commune , & qu'il portoit à un degré rarement connu de notre jeunesse Française ; son âge étoit vingt-huit à trente ans. La mort d'une jeune personne qu'il devoit épouser lui avoit laissé une mélancolie qui augmentoit l'intérêt que son abord faisoit naître ; il avoit renoncé à l'amour , & pour se consoler , il recherchoit les douceurs de l'amitié. Daramant enchanté de cette nouvelle connaissance , présente Blinford à sa femme qui lui marque une sorte de froideur dont son mari s'apperçoit. La compagnie retirée , il demande à son épouse la raison de cet accueil si peu prévenant qu'elle a fait à son ami. Vous la sçavez , monsieur , répond Ermance en jettant

un profond soupir : vous n'ignorez point votre malheureux penchant à recevoir & nourrir des soupçons indignes de nous deux. Eh ! pourquoi chercher les occasions d'enflammer votre caractère ? laissez-moi fuir la société : le monde n'est fait ni pour vous , ni pour moi.

Daramant cherche à rassurer sa femme par des serments qu'il accompagne des caresses les plus touchantes : — Non , je n'écouterai plus les transports de cette horrible jalousie qui me dévore depuis que je respire ; vos charmes , vos vertus m'ont donné une nouvelle ame ; j'unis l'amitié à l'amour. Blinford est d'une probité signalée ; sa liaison augmentera mon bonheur. D'ailleurs je compte encore plus sur vous que sur lui ; jamais , jamais je ne me défierai de la sagesse d'Ermance. — Mon attachement à mes devoirs , monsieur , vous est un sûr garant que vous n'aurez pas le moindre reproche à me faire. — Vous me parlez de devoir ! ah ! chère épouse parlez - moi d'amour. Ermance se trouble à ce mot ; ses larmes la trahissoient : eh ? comment pouvoit-elle dire à son mari qu'elle l'aimoit , quand son cœur , malgré tous ses efforts , entretenoit une fatale passion qui répandoit une langueur mortelle sur ses jours ?

ANECDOTE FRANÇAISE. 29

Lorménil la méritoit en effet cette passion qui consumoit à la fois deux victimes. Loin de son père , loin de sa famille , il s'étoit allé retirer dans une espèce de solitude où il ne vivoit qu'avec un vieux valet de chambre qui l'avoit élevé ; là , son unique occupation étoit de se remplir du souvenir d'Ermance , & de lui jurer en secret une fidélité inviolable. Il avoit eu l'adresse de se procurer son portrait ; ses yeux étoient incessamment ramenés sur cette image qu'il couvroit de baisers & de larmes. Chère Ermance , s'écrioit-il , ô femme que j'adorerai jusqu'au tombeau , sois le seul objet qui m'anime ; oui , c'est pour toi seule que je veux vivre ... que je mourrai : car j'éprouve qu'il m'est impossible de résister à cette idée qui me déchire continuellement : un autre est dans tes bras ! un autre recueille le prix de mon amour ! Le chevalier tomboit dans l'accablement à ce tableau qui lui remontroit sans cesse le triomphe d'un rival.

Blinford n'avoit point tardé à sentir tout ce que valoit la société d'Ermance ; une ame mélancolique s'attache aisément , & recherche celles qui lui ressemblent : il est pour les malheureux des satisfactions que les plus fortunés ne connaissent point. Qu'il y a de douceur à pouvoir gémir sans contrainte , à trou-

ver un cœur qui s'ouvre à nos larmes , & qui y mêle les siennes ! c'est peut-être la plus touchante des voluptés ; l'union des peines est bien supérieure à celle des plaisirs ! L'épouse de Daramant, de son côté, voyoit l'Anglais avec quelque intérêt : il lui avoit confié le sujet de cette tristesse qui lui étoit si chère , & qui le conduisoit au tombeau ; c'en étoit assez pour flatter cette langueur dont Ermance ne cherchoit point à se guérir ; quelquefois des larmes lui échappoient en présence de Blinford , quoiqu'elle eût résolu de ne lui point découvrir ses malheurs : une femme vertueuse doit s'interdire jusqu'aux moindres aveux qui peuvent compromettre son époux , & trahir les secrets sacrés du mariage.

Madame Daramant auroit désiré se dissimuler les torts dont son mari se rendoit tous les jours plus coupable : elle ne s'appercevoit que trop qu'il étoit au-dessus de sa nature de se réformer ; le croira-t-on ? cet homme si estimable qu'il avoit appelé dans sa maison , Blinford lui-même n'étoit point à l'abri de ses soupçons ombrageux. N'est-ce pas vous , lui disoit Ermance , qui m'avez amené cet étranger ? je vous avois prié de me laisser ensevelie dans ma solitude , où je n'aurois été visible que pour mon

ANECDOTE FRANÇAISE. 31

père & que pour mon amie , & vous êtes venu ajouter à mes tourments , ou plutôt aux vôtres , en admettant Blinford dans votre société ; permettez que je lui parle : je lui ferai entendre que ses visites... — Arrêtez , madame , gardez-vous ... gardez-vous de l'éclairer sur la moindre impression ... je veux seul être la proie de ces défiances qui peut-être ne sont que trop fondées... ce n'est pas d'aujourd'hui que vous auriez appris à manquer de foi ; ce Lorménil... — Vous m'outragez , monsieur ; ne prononcez jamais ce nom , que moi-même je me suis défendu de laisser échapper ; ne vous obstinez point à me rappeler des traits que vos procédés cruels m'obligeroient de rapprocher. Mon unique étude est d'écarter une comparaison... Ah ! mon père , mon père !

Alors Ermance s'abandonnoit à tout l'égarément de la douleur. Elle répandoit des larmes : son époux ne tarδοit point à s'accuser lui-même, à se condamner , à baigner de ses pleurs les pieds de sa femme , à lui jurer que c'étoient les derniers orages qui avoient bouleversé ses sens , que désormais son amour seroit tranquille & sans défiance ; il se retiroit avec vivacité , & le premier objet qui s'offroit aux yeux d'Ermance , étoit Blinford que lui amenoit son mari : mais le moyen

de croire aux retours d'un cœur jaloux ? il ne peut jouir que d'un calme perfide , suivi bientôt de la tempête ; rendu au trouble & à la fureur , il semble se venger de ses moments de sécurité. Daramant , Daramant ne doute plus qu'il n'ait un rival dans son ami ; la réserve que montrait son épouse , étoit aux regards de ce mari si injuste & si aveugle un nouveau crime qu'il avoit à lui reprocher ; il est plus tourmenté ; il court , en pleurant , épancher dans le sein d'un de ses parents le sujet de son agitation. Que ne saisissez-vous , lui répond cet honnête-homme , quelque prétexte pour rompre avec Blinford ? Vous me l'avez peint sage & vertueux : ayez la noblesse d'ame de lui exposer le trait qui vous déchire ; il prendra pitié de votre faiblesse , & sera le premier à se bannir de votre présence : il y a une sorte de magnanimité à se montrer tel que l'on est ; la dissimulation tient toujours de la bassesse & de la perfidie. Daramant écoutoit son parent avec attention , convenoit des excès condamnables de son caractère soupçonneux , & quoiqu'il fût pour ainsi dire vaincu par la raison , il retournoit avec de nouvelles fureurs au malheureux penchant dont il étoit le jouet.

Existeroit-il

ANECDOTE FRANÇAISE. 33

Existeroit-il une fatalité dont rien ne peut nous garantir ? l'infortuné Daramant , car la furie qui le poursuivoit le rendoit le plus à plaindre des hommes , s'efforce de prendre un visage serein ; il va chez sa femme : — Madame , Blinford doit venir dîner aujourd'hui ; je l'ai invité sans penser qu'une affaire imprévûe me forçoit de n'être point de la partie... — Qu'il ne vienne point , monsieur , qu'il ne vienne point. — Eh ! pour quelle raison , madame ? — Pour quelle raison ? c'est vous , Daramant , qui osez me le demander ! votre jalousie , votre horrible jalousie... — Je ne suis plus jaloux , madame ... je vous l'ai dit ... je me repose sur l'honnêteté de mon ami ... sur votre vertu... — Cette confiance , monsieur , me fait trembler ; & de quel ton m'assurez-vous que vous êtes corrigé ? votre pâleur , votre embarras , tout vous trahit. Ah ! Daramant , vous nourrissez quelque dessein ... vous êtes plus agité que jamais. — Moi , agité , madame !.. je ne le suis point ... je ne le suis point ... vous me voyez tranquille ... je vous prie de recevoir Blinford ; vous me causeriez de la peine , vous m'offenseriez même , si vous me refusiez ce témoignage de votre complaisance.

Ermance combat , se jette en pleurant aux ge-

Tome IV.

G

noux de son mari , le prie de la dispenser de voir Blinford , le conjure de lui accorder cette grace ; plus elle résiste , plus Daramant s'obstine à vouloir être obéi ; il s'est enfin retiré , en disant qu'après le dîner , il se hâteroit de les rejoindre l'un & l'autre.

Ermance étoit saisie d'un trouble qu'elle ne pouvoit vaincre. Je ne sçais , dit-elle à Eugénie qui entroit dans ce moment , mon ame n'a jamais été si oppressée ; je succombe à mes maux ! il ne m'est pas permis de profiter d'un instant de liberté pour épancher mes larmes dans ton sein , & j'en ai un amas sur le cœur ; on me dispute jusqu'à la douceur de pleurer ; il faut que j'étouffe mes soupirs ; on observe mes regards ; on interprète mes pensées ; Je suis bien malheureuse ! je ne conçois point le caractère d'un époux dont j'éprouve tous les jours les bizarres emportements ; il est consumé de la jalousie la plus sombre... Hélas ! ma chère Eugénie , qu'ai-je dit ? je me rends coupable , en t'arrêtant sur de pareilles confidences ; je manque à mes devoirs. Une des premières vertus d'une épouse est de tenir le voile abaissé sur les erreurs de son mari ... ô mon amie , voilà où m'a conduite un père qui auroit pu faire mon bonheur !

ANECDOTE FRANÇAISE. 35

Les pleurs lui suffoquent la voix ; elle reprend : Blinford doit dîner ici , & il n'y aura que nous deux. J'ignore pourquoi je redoute de me trouver seule avec cet étranger ; la société cependant doit me flatter : jamais on n'eut plus de probité , & de délicatesse ; après Lorménil ... quel nom ai-je prononcé ? c'est peut-être le mortel le plus digne d'estime ... tu devrois ne me point quitter. Une affaire indispensable empêchoit Eugénie de céder à l'invitation de son amie : elle est prête à se retirer ; Ermance l'embrasse plusieurs fois , & ne sçauroit la laisser partir : — Je vois ton éloignement avec une espèce de tristesse que je n'ai point encore éprouvée ! — Demain nous nous reverrons. — Demain , Eugénie ? que cette séparation me coûte !.. allons , songe à ne pas oublier ta promesse. Adieu donc , mon unique amie !

Ermance suit longtems Eugénie des yeux ; quand il ne lui est plus possible de l'apercevoir , elle vient tomber sur un siège en s'écriant : ô ciel ! qu'ajouterois-tu à mes maux ? d'où naît ce redoublement de mélancolie ? mon cœur avec plus d'amertume se ferre ; eh ! ne dois-je pas être familiarisée avec la douleur ? aurois-je encore des larmes à verser ? la source devroit en être tarie ; cachons mon état aux regards de

C ij

Blinford ; gardons-nous de faire éclater mes plaintes contre un époux ; qu'un étranger qui l'aime , ne soit point éclairé sur ses défauts. Hélas ! apprenons à dévorer mes peines : elles ne sont que pour moi seule.

L'Anglais paraît : il demande d'abord aux domestiques où peut être Daramant : on lui répond qu'il a été obligé de s'absenter pendant quelques heures , mais qu'il prie son ami de rester à dîner avec son épouse. Blinford monte à l'appartement ; il trouve Ermance plongée dans une tristesse plus sombre qu'à l'ordinaire ; cet aspect excite un intérêt qui chauffe la conversation ; Blinford développe toute la sensibilité de son ame vertueuse : il parle de la perte irréparable qu'il pleurera jusqu'au tombeau ; il fait voir jusqu'à quel point il aime , & combien l'objet qu'il regrette lui est cher encore ; que de motifs pour rendre cet entretien touchant ! il attachoit Ermance : il lui rappelloit Lorménil , & en même tems lui montrait Daramant bien différent de Blinford & du chevalier.

Après le dîner , Ermance propose à l'Anglais une partie de jeu , en attendant que son mari revienne. Le premier continuoit la peinture de tout ce qu'il souffroit depuis la mort d'une femme adorée ; Ermance

ANECDOTE FRANÇAISE. 37

est attendrie jusqu'aux larmes : — Tout ce que vous me dites , monsieur , me confirme dans l'idée que vous êtes le plus estimable des hommes : je vais vous donner une preuve éclatante de ma confiance. Vous avez dû vous appercevoir , il y a déjà quelque tems , que le chagrin qui me consume , augmentoit à votre vûe : en voici la raison : je vous prie de l'ensevelir dans un éternel oubli , lorsque je vous l'aurai apprise , & je l'attends de ces sentimens si nobles & si délicats que vous faites paraître. Blinford donne sa parole qu'il gardera un profond silence sur tout ce que Madame Daramant lui pourra révéler. Ermance poursuit en tremblant , & comme si elle alloit faire l'aveu d'une faute : il faut , monsieur , que mon sort soit bien déplorable , & que j'aye une haute idée de votre probité pour vous confier le sujet de mon chagrin ; il n'en peut être un plus violent : — Madame , lui dit l'Anglais , sensible aux larmes , qu'elle laisse couler , vous pouvez m'ouvrir votre cœur , sans craindre que j'en abuse : Blinfort seroit le plus heureux des hommes , s'il pouvoit vous être de quelque utilité ; Daramant est mon ami. — Oui , monsieur , & c'est à ce titre que j'ose avoir avec vous une explication difficile pour une femme qui connaît toute l'étendue de ses

devoirs , & qui n'en veut blesser aucun ; mais je suis forcée , je vous le répète , de céder à l'horreur de ma situation ; elle est affreuse ! il y auroit peut-être un moyen de l'adoucir : — Eh ! quel est-il , madame ? parlez , & soyez assurée que je suis impatient de l'employer. — Ce seroit , monsieur , de venir moins souvent , de saisir enfin quelque prétexte qui vous éloignât de notre maison , sans que monsieur Darmanant puisse me soupçonner de vous avoir prévenu. Ermance prononce ces dernières paroles d'une voix entrecoupée. — Assurément , madame , il m'en coûtera pour vous obéir ; une sorte de sympathie me faisoit rechercher votre société ; vos vertus autant que vos graces vous attiroient mes hommages respectueux ; votre mari m'étoit cher ; je me flattois d'avoir mérité son amitié , & il avoit la mienne sans réserve : mais si ma présence pouvoit causer ici le moindre désagrément , un mot seul ... madame , je ne suis point fait pour vous causer la moindre ombre de chagrin ; je sçaurai immoler mes intérêts , mes plaisirs ; surtout croyez que je me garderai bien de vous compromettre : il faudra trouver quelque raison de mon absence , & j'en trouverai. Que ne vous êtes vous plutôt expliquée ! votre sexe a tant de droits

ANECDOTE FRANÇAISE. 39

sur mon ame ! je lui ai voué un attachement éternel , & la femme que j'ai perdue , m'a appris à ne point borner ma sensibilité ; je lui dois le peu de vertus que je possède : c'est l'ouvrage de l'amour. Ne craignez point que je veuille éclairer les motifs de mon éloignement : il suffit que vous le desiriez ; j'obéirai , madame ; je vous l'ai promis.

Ermance est touchée de la noblesse du procédé de l'Anglais qui se retiroit, sans pénétrer la cause d'une demande si singulière ; elle lui laisse entrevoir à travers tous les ménagements d'une femme circonspecte, ce qu'elle auroit voulu se cacher à elle-même : Blinford a soupçonné enfin que Daramant étoit jaloux ; il témoigne tous ses regrets d'être privé de sa société ; il redit combien il lui étoit cher , & en même-tems quelque chagrin que cette séparation lui fasse ressentir , il renouvelle à l'épouse de son ami la promesse de ne plus se remontrer à ses yeux.

On se rappellera qu'Ermance traînoit une santé languissante : les combats éternels qu'elle avoit à soutenir pour dompter la profonde langueur qui la consumoit , peut-être la nécessité cruelle d'instruire un étranger de ces secrets qui doivent rester ensevelis entre un mari & une femme : ces assauts multipliés

C iv

déterminent l'effet d'une révolution violente : elle se lève tout-à-coup , & se précipite vers sa cheminée , comme pour tirer sa sonnette ; Blinford s'aperçoit qu'elle se trouve mal : elle est prête à tomber ; il vole vers elle , la soutient dans ses bras , & cherche à la rappeler au jour : la porte s'ouvre : Daramant entre enflammé de fureur , l'épée à la main , & court la plonger dans le sein de son ami , en s'écriant : traître ! reçois le prix de ton infidélité.

Ermance avoit perdu l'usage des sens. Elle r'ouvre les yeux : quel spectacle l'a frappée ? Blinford étendu sur la terre , & baigné dans les flots de son sang.

Daramant reste immobile ; il recule de terreur , quand il voit l'Anglais expirant s'efforcer de se traîner jusqu'à ses pieds , quand il l'entend lui dire d'une voix lamentable & touchante : — Que viens-tu de faire , Daramant ?.. tu as tué ton ami. — Mon ami ! mon ami qui ne respiroit que mon déshonneur !.. — Je vais rendre le dernier soupir : le ciel m'est témoin que je ne t'ai jamais offensé , que je te chérissais comme mon frère... Puisses-tu vivre heureux après un meurtre aussi injuste !.. Daramant ... mon ami , je te pardonne ... accours m'embrasser ... je meurs.

Ermance étoit retombée évanouie ; elle entend les

ANÉCDOTE FRANÇAISE. 41

derniers accents de Blinford ; elle se relève avec vivacité de son accablement : — Malheureux ! quel crime as-tu commis ? Oui , cruel ! Blinford est innocent ; oui , tu es l'assassin de ton ami , de l'ami le plus tendre ; hélas ! en ce moment , il me parloit de son attachement pour toi ! il en étoit rempli ! — Tu étois dans ses bras ! — Il voloit à mon secours ; je succombois à une défaillance , la suite des maux que tu me causes... toi , souillé du sang d'un homme qui n'est point coupable , qui t'aimoit ! Ah ! joins ta femme à cet infortuné ; le meurtre ne doit plus t'effrayer ; après de pareils malheurs , il ne m'est plus possible de vivre !

La nouvelle de cette affreuse catastrophe étoit déjà semée ; les domestiques étoient accourus. La justice s'empare du criminel , & donne des ordres pour qu'on transporte le corps de Blinford à sa demeure ; Daramant est enfin plongé dans une prison, tandis que sa femme reste anéantie sous des coups aussi imprévus qu'accablans.

Il y avoit des moments où Ermance , ainsi que son mari , se flattoient que la blessure du malheureux Blinford ne seroit point mortelle : à peine arrivé chez lui , on lui prodigue tous les secours ; ils furent inu-

tiles : il expira quelques jours après. Ses parents informés de cette espèce d'assassinat, accourent du fond de l'Angleterre , & demandent à grands cris la punition de Daramant ; le délit étoit presque prouvé ; il n'y avoit point d'apparence que le coupable pût espérer d'obtenir sa grace.

Ermance revoyoit la lumière : tout son malheur s'offroit à ses regards ; eh ! quelle vaste infortune elle avoit à envisager , le passé , le présent , l'avenir ! mais c'étoit sur ce dernier tableau que s'arrêtoit sa vue ; elle contemploit son mari enfermé dans un cachot ; quelquefois même elle s'allarmoit pour sa vie. La pitié dans les âmes sensibles touche de près à l'amour : Ermance ne se ressouvenoit plus du jaloux , du barbare Daramant , de l'auteur de ses disgrâces les plus cruelles ; son cœur ne s'ouvroit qu'à l'image d'un époux malheureux , & toute sa compassion , j'allois presque dire toute sa tendresse , s'attachoit à cet objet.

Le père de Daramant vient à paraître ; sa bru tenoit son enfant dans son sein , & l'inondoit de ses larmes ; à l'aspect du vieillard dont l'abord seul inspiroit la compassion la plus touchante, elle pousse un sombre gémissens. Son beau-père mêle ses pleurs aux siens ,

ANECDOTE FRANÇAISE. 43

& sa défolation redouble, quand il s'entend appeler par son petit-fils qui lui tendoit ses mains enfantines , & le c'mbloit de ses innocentes caresses. Le vieillard veut parler : des sanglots étouffent sa voix ; cependant il cherche à se rassurer. Ermance s'empresse de l'interroger sur l'état de son mari : — Écartez vos domestiques ; je vous demande un entretien particulier. Sa bru renvoie tout ce qui l'environnoit ; il reprend d'un ton pénétré : votre mari , ma chère fille ?.. bientôt vous n'aurez plus d'époux , & je n'aurai plus de fils. — O ciel ? qu'entens-je ! — Sçavez-vous quel sera le sort du misérable Daramant ? — Ses jours feroient en danger ?.. — Il recevra la mort : mais ce n'est pas assez de mourir, il subira le dernier supplice, le supplice des scélérats, ce châtiment épouvantable dont l'ignominie éternelle se répandra sur toute la famille , sur moi , sur votre enfant ... sur vous-même , sur vous même ; je vous en ai dit assez ... nous mourons tous. Ermance étoit tombée comme frappée de la foudre ; elle lève ses deux mains au ciel : — O mon Dieu ! mon époux ! une fin si honteuse !.. Il est bien vrai... — Que rien ne peut le sauver de cette affreuse destinée , que la sentence dans peu se prononcera, s'exécutera ... que l'échaffaut... A ce mot , Ermance

pousse un cri effrayant , & retombe sur la terre. Son beau-père lui presse ses mains dans les siennes , la rappelle au jour ; elle revient , & repoussant avec terreur son enfant : — C'est pour l'opprobre que le ciel t'aura fait naître !.. & il n'y a aucun moyen ? — Aucun , aucun... Peut-être un seul... — Un , mon père ! ah ! parlez , parlez ... il faut l'employer. Ma fille , dit le vieillard , en changeant de voix , vous sentez-vous capable du plus grand effort de courage , d'une épreuve que n'ont jamais subie les cœurs les plus fermes , les plus inébranlables , dont l'idée seule ne sauroit se supporter ? — S'agit-il de donner ma vie , pour sauver votre fils ? — La vie ... la vie n'est rien , je vous connais : c'est mille fois plus que j'oserois solliciter... Je sais que Darmanant ne mérite point votre amour , que ses torts à votre égard sont sans nombre , qu'il est votre bourreau , l'assassin de son ami ; lui même il convient de ses excès si condamnables : mais , ma fille , il est mon fils , il est votre époux , il a donné la naissance à cette créature infortunée que sa mort va couvrir d'une flétrissure ... il vaudroit mieux terminer les jours de cette misérable victime des fautes de son père ... que vous-même , vous sa mère , vous prissiez le couteau ,

ANECDOTE FRANÇAISE. 45

que votre main l'enfonçât dans son cœur... Oui , la mort est cent fois préférable à une pareille existence. — Vous m'aviez dit , mon père , qu'il étoit un moyen de préserver Daramant de cette fin horrible ... apprenez-moi donc ... ne craignez pas ... vous vous troublez... — Il est vrai ... ce moyen ... ce moyen ... il dépend de vous ... — De moi ! — Vous êtes la maîtresse... O Dieu ! que vais-je proposer ? il ne vous sera point possible ... ah ! mon fils est perdu ! — Eh ! daignez vous expliquer ; vous doutez de ma fermeté ? je me sens l'ame assez élevée pour m'imposer les plus grands sacrifices ; je ne vous trahirai point , je ne mentirai point à mon cœur : votre fils n'a peut être jamais eu cette tendresse dont mon ame étoit susceptible : mais j'ai fait pour le devoir ce que j'aurois fait pour l'amour ; il suffisoit qu'il fût mon époux , & je n'ai rien à me reprocher. Aujourd'hui il a ma compassion , toute ma sensibilité ; je n'envisage que son malheur dans lequel sera enveloppée cette innocente créature ; que faut-il faire ? soyez assuré ... je vous l'ai dit : faut-il mourir ? Le vieillard l'embrasse en gémissant : — Ma fille , ah ! mille fois , mille fois plus que mourir ; non , je n'aurai jamais la force de m'exprimer. — Mon père , je puis porter mon courage au plus haut

dégré, oui, à un effort au-dessus de l'humain. — Écoute, ma chère fille, ce n'est qu'en frémissant que je propose cet expédient. Il est donc décidé que Daramant périra !.. qu'il périra du dernier supplice, & tu peux l'arracher à la mort, à une mort infamante ! & il n'y a que toi seule à qui cette action sublime soit réservée. Conviens, ajoute-t-il, d'une voix basse & inarticulée, lorsque les juges t'appelleront en témoignage ... ose déposer ... que ton époux... le dirai-je, Ermance, n'a fait que venger son injure, qu'il t'a surprise... tu m'entends, ton deshonneur... A ce prix, ton époux, le père de ton enfant, ton enfant sont sauvés, sont sauvés de l'ignominie ; la prison est ouverte à Daramant ; je te laisse réfléchir sur le parti que tu veux prendre ; songe à ce cher enfant qui nous survivra. — Un moment ... mon père ... un moment ... je ne puis soutenir ... tout mon sang s'est retiré vers mon cœur ... & ce n'est pas ma vie qu'on demande !.. mon père ... laissez-moi ... laissez-moi ... vous sçauvez ... je vous réponds de tous mes efforts. — Reprends tes sens, ma fille ; j'avoue que ce que j'exige de ta vertu, épouvante la nature ... ce soir je viendrai m'informer s'il faut que mon fils, ton mari ... je n'acheverai pas ... que son supplice, Ermance, soit devant tes yeux.

ANECDOTE FRANÇAISE. 47

Voilà dans quelle profondeur de maux Ermance est précipitée ! Comment se représenter une aussi horrible situation ? Son mari déclaré le meurtrier de son ami , un assassin , condamné à la mort , & la recevant sur un échaffaut , mort perpétuelle comme deshonorante , qui s'étendra à jamais sur une famille entière ; son malheureux fils , frappé en quelque sorte des coups qui lui enleveront son époux , tout couvert du crime & de la flétrissure de son père ; elle-même , elle-même souillée de cette ignominie , pire cent fois que le plus affreux trépas ; ou si elle veut s'oublier , s'immoler , elle conserve la vie , l'honneur à Daramant , à son enfant : mais à quelle condition ? se livrer à la honte , au châtiment d'une femme adultère , être l'objet du mépris public , s'exposer à toute la diffamation du vice , lorsqu'on porte le cœur le plus vertueux , & le plus sensible ; tels sont les différens tableaux qui successivement frappent les regards d'Ermance , ou plutôt s'élèvent dans son ame & la déchirent.

C'est dans cette perplexité inexprimable que la surprend Eugénie. Cette dernière avoit été obligée de faire un voyage ; elle avoit appris à son retour la cruelle aventure de Daramant ; elle accouroit

éplorée auprès de son amie ; elle ne l'a pas aperçue qu'elle tombe dans ses bras , & ne peut proférer que ces mots : qu'ai-je entendu , ma chère Ermance ? — — L'événement le plus terrible , & qui me coûtera la vie. Ah ! Eugénie , ce ne seroit rien de perdre cette vie qui m'est si odieuse ! Voilà à quelle extrémité cette sombre jalousie a entraîné un époux aveugle dans ses transports ; il a fait couler le sang du plus honnête homme , de son ami ; il nous a cru coupables l'un & l'autre , tandis que Blinford , à ma prière , se retiroit de notre société , en plaignant l'erreur de mon époux , en me parlant de son amitié pour lui : mais , il ne s'agit plus de voir Daramant injuste , je dirois même odieux : c'est un infortuné que j'envisage , le plus malheureux des hommes , le mari que le ciel m'a donné , & son sort dépend d'un sacrifice ... c'est ici qu'il faut m'armer de courage ... Eugénie , prête-moi tes soins ; ranime-moi ... ne m'abandonne pas ... je me meurs à l'idée seule de ce que je dois entreprendre , si je veux sauver mon mari , cet enfant ... cet enfant qui m'est si cher ! ah ! pourquoi lui ai-je donné la vie ? pourquoi suis-je épouse ? pourquoi suis-je mère ?

Un torrent de pleurs lui coupe la parole ; on eût dit

ANECDOTE FRANÇAISE. 49

dit que c'étoit elle qu'on alloit traîner au supplice. Enfin au milieu des sanglots, des déchirements de cœur, elle a déclaré à son amie le moyen proposé par son beau-père : — Eugénie, telle est ma situation : j'ai à choisir entre deux abîmes, & il faut que nécessairement je me précipite dans l'un des deux. Il n'y a plus à réfléchir ; le tems presse ; l'échaffaut ... quelle image ! attend celui dont j'ai partagé la destinée ! ose, ma tendre & seule amie, ose me guider. Vous demandez ma décision, répart Eugénie ? ma réponse est aisée à prévoir : on ne balance point entre ces deux extrémités : rien ne doit nous être plus cher & plus sacré que l'honneur. N'envisagez pas votre mari, votre enfant ; contemplez-vous vous-même. Je l'apprehende : la douleur pourra terminer vos jours : mais vous ne mourrez point deshonorée ; votre réputation si bien établie vous suivra dans le tombeau ; Ermance, on ne meurt qu'un instant : l'existence réelle est le jugement que porte de nous le public ; il vous plaindra, il vous respectera... Ces sortes de dévouements ne sont point adoptés par la nature ; Ermance, encore une fois, tout, hors l'honneur. — Ah ! ma chère Eugénie, tu ne sçais pas ce que c'est que d'être épouse ! tu ne sçais pas ce que c'est que d'être mère ! ce n'est.

Tome IV.

D



point assez de perdre mon époux ... mon fils ... une mère ne doit-elle pas s'oublier , s'immoler ? voilà ce que m'inspire , ce que m'ordonnent le sentiment , la vérité , le devoir. Qu'est-ce que l'honneur ? le desir de se concilier l'opinion d'autrui , & la mienne ne lui feroit pas préférable ? comptes-tu pour peu de chose la conviction intime de son innocence ? Qu'importe à une vertu bien affermie d'essuyer les soupçons , le blâme , les outrages , de n'être pas connue , quand elle se connaît elle-même ? Où se trouve la vraie récompense de cette vertu , si ce n'est dans notre propre cœur ? Le mien n'a aucun reproche à se faire : que dis-je ? il s'applaudiroit , s'il avoit assez de fermeté pour refuser le prix de l'estime publique ; & la nôtre , notre estime n'est-elle pas un salaire suffisant ? Que je me trouverai élevée au-dessus des autres créatures , lorsque je me dirai en secret : tout le monde me croit coupable : je ne le suis point , je n'ai pas même l'idée du crime ; c'est par un effort de vertu que j'ai perdu tout ce qu'on a de plus cher , la réputation : mais j'ai arraché mon mari à une mort flétrissante ; mais j'ai donné plus sans doute que la vie à mon enfant : j'ai conservé son honneur aux dépens du mien : que reste-t-il de plus à sacrifier ? Eugénie , Eugénie , loin de m'en détourner , donne-moi la force de remplir ce sacrifice

ANECDOTE FRANÇAISE. 51

horrible , furnaturel ; tu me rendras justice , tu m'estimeras , ma chère amie : tes sentiments me dédommageront de la cruelle prévention du public. Je ne me cache point tout ce que je perds , que l'opinion va pour jamais s'élever contre moi , que les personnes qui m'étoient les plus attachées , chercheront à effacer jusqu'à mon souvenir : que m'importe aujourd'hui le monde ? c'est pour moi un songe qui s'est évanoui. Il me reste une espérance : je me consolerais avec Eugénie , & avec mon cœur ; c'est dans ce cœur que sera mon juge suprême , mon témoignage irréprochable. Voyons ce qu'est la renommée : combien d'innocents ont passé pour criminels ! combien de coupables à leur tour ont joui d'une réputation à l'abri même du soupçon ! Eugénie , il existe un Dieu ; c'est-là le protecteur que j'implorerai ; c'est devant lui que je verserai des larmes ; c'est lui qui lira dans mon âme ; j'en appellerai à son tribunal du jugement des hommes. Vous ne serez point réduite à cette extrémité , s'écrie Eugénie ; je vous trahirai : je crierai partout quel motif vous anime à vous accuser d'un égarement dont vous ne devez pas seulement être soupçonnées ; je proclamerai la vérité ; que votre époux soit condamné : qu'il

D ij

meure , qu'il meure sur un échaffaut ; mais que mon amie... — Arrêtez , cruelle ... mon mari ne vous touche point : vous oubliez toujours mon enfant ... Eugénie , vous m'aimez ?.. si vous étiez capable de violer mon secret ... Ermance vous regarderoit ... comme son ennemie la plus acharnée à sa perte ; ce feroit vous , barbare , qui conduiriez dans mon sein le poignard dont je me frapperois à vos yeux. Ah ! du-moins que ma mort soit utile à deux infortunés !

Quelques personnes avoient déjà répandu dans la ville que Daramant n'avoit versé le sang de Blinford que pour se venger de l'infidélité de sa femme ; le bruit s'accréditoit. Salancey qui étoit à sa campagne , est instruit de cet affreux événement ; il se hâte de revenir. Il n'est pas arrivé qu'il entend murmurer que sa fille est coupable ; aussitôt il vole auprès d'elle : il la trouve avec Eugénie : — Que m'a-t-on appris, fille indigne de moi ? feroit-il vrai ? Ermance ne lui répondoit que par des larmes. — Des pleurs ; voilà ta justification ! cet opprobre m'étoit réservé ! il m'attendoit au terme de ma vie ! Hélas ! je me flattois de l'exhaler dans le sein d'une fille ... que j'ai toujours aimée ; oui , malheureuse Ermance , je n'ai jamais aimé que toi. — Ah ! mon père ! c'est la seule

ANECDOTE FRANÇAISE. 53

expression qui puisse échapper à cette femme si digne de pitié. Eugénie veut prendre la parole : Ermance lui jette un coup d'œil , & n'a que le tems de lui dire tout bas : je meurs, je meurs, si vous prononcez un mot. Elle va tomber aux pieds de Salancey qui la repousse avec indignation. — Plaignez-moi , mon père : — Que je te plaigne ! ma malédiction... — N'achevez-point ... si vous sçaviez ... hélas ... non ... je ne suis pas coupable... — Que dis-tu ? — Que je suis la plus infortunée des femmes... Ah ! je mérite votre compassion ; je la mérite. — Mais , parle : comment as-tu pu te dégrader à ce point , perdre le fruit de vingt ans de vertus & d'honnêteté , accumuler l'opprobre sur une famille dont tu faisois l'honneur ? tu pleures-tu te tais ! — Et vous aussi , mon père , vous me condamneriez !

C'est la dernière parole qu'Ermance adresse à Salancey ; elle succombe ; elle reste ensevelie dans un profond abattement ; son père fait de vains efforts pour l'en retirer ; il la quitte , en l'accablant de nouveaux reproches ; Eugénie ne l'abandonne pas : — Et jusqu'à votre père qui vous croira criminelle ! il est inutile de vous opposer ... lui , la ville entière , tout le monde sçaura la vérité. — Eugénie , je te

D ii

l'ai dit : la moindre indiscretion de ta part détermine mon bras ; le couteau ... il est sur mon cœur ; songes-y bien. Laisse-moi, laisse-moi expirer dans mes larmes ; le fardeau est trop pesant ; je n'ai plus de fermeté , plus de résolution ; je ne sçais que résoudre , que faire ... ô malheureux Daramant ! ô mon fils ! à quoi suis-je réduite ?

Il se passoit dans la prison une scène peut-être aussi violente que celle-ci : Daramant emporté , jaloux , aveuglé par les faillies d'un caractère impétueux , avoit des vertus & de la sensibilité ; rendu au calme de ses sens , il avoit envisagé toute l'énormité de son crime : il voyoit son ami expirant de ses mains , la femme qu'il avoit soupçonnée , en proie au chagrin dévorant , & quelle image suivait ces tableaux qui l'accabloient à la fois ? un échaffaut ; c'étoit là que son courage l'abandonnoit.

Ces coups ne suffisoient point ; il reçoit une lettre ; il l'ouvre ; il est foudroyé ; il a reconnu la main de Blinford ; c'est lui-même , dit la personne chargée de la lettre , qui vous l'a écrite , avant que d'expirer ; il a eu quelques moments de connaissance , & il les a employés à vous tracer ce billet. C'étoit une justification détaillée d'Ermance & de l'Anglais qui finis-

soit par renouveler à Daramant qu'il lui pardonnoit, & qu'il mouroit son ami. Eh ! voilà , s'écrie le prisonnier , l'homme à qui j'ai percé le flanc ! Il arrosoit cet écrit de ses pleurs , quand son père s'offre à sa vue : il lui amenoit son fils. Daramant vole à cette innocente créature , la presse dans ses bras : — Chère & déplorable victime de mes fureurs ! c'étoit peu d'avoir assassiné mon ami : je suis le bourreau de mon enfant ! je lui ôte plus que la vie , l'honneur ; l'honneur !.. hélas ! j'ai perdu le mien ! Le vieillard s'attendrit avec Daramant ; ensuite prenant un ton moins affligé : — Écoute , mon ami , ne renonce point à l'espoir de vivre , de sauver cet honneur auquel tu as raison d'être si fort attaché. — Ah ! ne me parlez point d'exister ! dites moi , dites , par quel moyen je me déroberois à l'ignominie ... c'est-là cette mort dont la seule pensée me tue ! — J'ai imaginé... C'est ta femme qui produira ce miracle , qui fera ta divinité secourable. — Expliquez-vous , mon père ... Ermance... — Elle sera assez généreuse pour s'immoler , pour s'élever en ta faveur à un degré de vertu ... il n'y en eût jamais de semblable.

Le vieillard embrasse son fils ; il lui découvre à

Dix

quelle condition ses fers seront brisés , comment enfin son honneur sera préservé du coup affreux qui le menaçait. Il ajoute : Ermance ne m'a point encore donné sa parole , mais je ne doute pas qu'elle n'ait assez de vertu & de fermeté. Daramant l'interrompt : — Et moi , mon père , vous me croyez donc le plus lâche des hommes ! je me sauverois à ce prix d'un supplice ... j'en éprouve un cent fois plus cruel , plus ignominieux ! Qui , moi , vivre , tandis que ma femme m'auroit sacrifié sa réputation , qu'elle traîneroit une existence chargée d'opprobre ! que l'innocence périsse , soit avilie à la place du crime ! Mon père , je suis coupable de tout : hélas ! je ne l'ai que trop prouvé ; le ciel m'a fait un cœur , la proie des transports les plus enflammés : mais il est des forfaits... Je ne me souillerai point de celui-là ; je ne me souillerai point de celui là ; je mourrai ; je serai deshonoré , mon père , je le mérite ... Ermance , Ermance que j'adore , ne sera point exposée ... il n'y auroit que l'amour ... & suis-je fait pour être aimé , moi qui suis en horreur à moi-même ?.. que la mort la plus prompte me délivre de tant de maux !.. — Ah ! malheureux , si tu peux supporter la fin ... dont je veux te garantir ... vois ton enfant , (il lui présente son fils) il monte en quelque sorte avec

ANECDOTE FRANÇAISE. 57

toi sur l'échaffaut ... étoit-ce là l'héritage que tu lui devois laisser ? (Daramant est saisi d'un tressaillement involontaire) oui , c'est du pied de ton échaffaut que cette créature infortunée entrera dans le monde , dans ce monde qui la punira à chaque instant de ton crime ; tu ne seras plus , & elle vivra , pour maudire ta mémoire , pour te regarder comme son assassin... Je ne t'entretiens point de ma douleur ; ne vois pas mes cheveux blancs souillés de la fange qui va te couvrir ; je ne te parle point de toi-même : mais sois père , sois père ; hélas ! je ne le suis que trop ! c'est tout ce que je sens en ce moment ... Ermance ne perdrait point la vie ; les reproches , qu'elle essuyeroit , ne tomberoient que sur un genre de faiblesse que dans le fond de l'ame , on pardonne à un sexe facile à séduire.

Enfin le vieillard emploie tous les efforts pour vaincre l'obstination de son fils ; il lui remettoit vingt fois dans les bras son enfant , qui sembloit se réunir aux sollicitations de son grand père , & vouloir par ses larmes attendrir l'auteur de ses jours. C'est ainsi se recrioit sans cesse Daramant , que vous me sauvez ! & une autre sera la victime ! & ce sera mon épouse !

Le père de Daramant est retourné chez sa bru :
— Eh bien , ma fille , que dois-je attendre ? La vie ,
la liberté de votre fils , répond Ermance avec noblesse. Dans les tems fabuleux , on auroit cru voir & entendre une divinité qui auroit remplacé la créature humaine. C'est moi , ajoute-t-elle , en jettant un profond soupir , qui perdrai mon honneur ; allons , je suis résignée à ce grand sacrifice. Le vieillard demeure immobile d'admiration ; il veut lui témoigner l'excès de sa reconnaissance ; il arrose ses mains de ses larmes : — Hâtons-nous d'aller nous accuser ... ciel ! étois-je réservée à une pareille destinée ?

Enfin cette femme sublime qu'on peut mettre au nombre des héros les plus courageux , a vu les juges , a subi les interrogatoires , s'est avouée coupable ; il est vrai qu'à chaque instant elle perdoit connaissance : mais elle commandoit en quelque sorte à la nature , & se relevoit de ces anéantissements mortels ; Ermance , Ermance est donc condamnée & soumise à la punition des épouses adultères ; elle est enfermée dans un couvent , tandis que Daramant justifié par cet aveu , & presque mourant entre les bras de son père , sortoit de la prison.

Le jugement divulgué dans la ville , y excite

ANECDOTE FRANÇAISE. 59

de la surprise , & bientôt on passe de l'étonnement au mépris pour la malheureuse Ermance. Le seul Lorménil, que cette nouvelle va troubler dans le fonds de sa retraite , ne sçauroit y ajouter foi. Non , s'écrie-t-il , elle ne peut s'être démentie à ce point. Ermance ... n'est-elle pas la vertu même ? tout l'univers s'accorderoit pour m'assurer qu'elle est coupable , je ne le croirois point. Quelle est la douleur du chevalier , quand il apprend que ce bruit n'est que trop confirmé , & que cette femme, l'objet de son estime, de son adoration , est condamnée à ensevelir sa honte dans un asyle religieux ? il prend la résolution de lui écrire : Ermance refuse la lettre ; elle ne voyoit personne que la seule Eugénie qui essuyoit ses larmes. On lui avoit permis de faire partager sa solitude à son enfant ; cette infortunée l'avoit sans cesse dans ses bras : ah ! mon fils , mon fils ! redisoit-elle incessamment , que tu coûtes cher à ta mère !

Daramant avoit besoin d'être retenu par l'auteur de ses jours, pour ne pas courir aux juges , & leur déclarer qu'il ne devoit la vie qu'au mensonge héroïque de son épouse. Le vieillard le pressoit continuellement dans son sein , lui remettoit sans cesse devant les yeux le sort affreux de son fils , s'il alloit révéler la vé-

rité ; il empêchoit même qu'on ne l'approchât. Ce malheureux étoit comme anéanti sous l'excès du désespoir.

Il se relève de son accablement , s'échappe des bras du vieillard , court au séjour qui renfermoit sa femme qu'il trouve seule , & se précipite à ses pieds. Ermance pousse un cri , & veut se retirer : — Daignez , daignez me voir , m'entendre ; oui , je suis le plus criminel des hommes , & vous êtes la plus respectable , la plus adorable des épouses ; j'ose m'offrir à vos regards pour vous demander votre pitié : car il ne m'est plus permis de réclamer la tendresse , l'estime , le moindre sentiment , excepté celui de la compassion. C'est mon père , c'est mon père qui m'a fait souscrire à l'horrible condition qui a rompu mes chaînes : c'est pour cet enfant , qui est dans votre sein , que je me suis souillé de l'attentat le plus atroce & le moins pardonnable. Je me traîne à vos genoux ; j'implore mon pardon : ah ! je vais vous rendre la justice qui vous est due. On reconnaîtra l'innocence ; on saura que votre héroïsme vous a plongée dans ces lieux ; je déclarerai tout , &... — Arrêtez , monsieur ; c'en est fait , je ne suis plus au nombre des vivants ; qu'on m'oublie : c'est la seule

ANECDOTE FRANÇAISE. 61

grace que je sollicite & que j'attende de ce monde qui m'a connue si peu ; ne songeons qu'à notre enfant ; vivez pour l'élever à la vertu ; dites lui ... dites lui (elle verse à ce mot un torrent de larmes) que sa mère étoit plus digne de compassion que de mépris , qu'elle étoit éloignée du crime... Non , gardez-vous de lui rien découvrir : vous auriez trop de reproches à essuyer de sa part ; & je veux qu'il aime , & qu'il estime son père.

Daramant , qui étoit aux pieds d'Ermance , se lève avec transport , & court , malgré ses cris pour aller tomber aux pieds des juges , & proclamer la vérité. Son père entre ; Ermance lui rend compte en peu de mots du projet de son fils. Le vieillard se jette dans ses bras , redouble ses prières , ses témoignages de douleur ; Ermance elle-même conjure son époux de ne point accomplir son dessein. Daramant se retire enfin , presque évanoui , & son père prend soin d'écartier tout ce qui l'environne.

Ermance revoit Eugénie : — Eh bien ! mon unique amie , devineriez-vous qui vient de s'offrir à mes yeux ? mon mari , l'infortuné Daramant : — Quoi ! Daramant ... il a pu chercher votre présence ! — Hélas ! il est aussi à plaindre que moi ; je ne puis lui

refuser ma compassion ; toi même tu lui accorderois la tienne.

Eugénie est instruite du motif qui appelloit Darasman dans la retraite d'Ermance ; ce procédé de son mari a répandu quelque soulagement dans son ame affligée : mais elle est déterminée à ne pas se laisser surpasser en générosité. L'ouvrage est consommé , s'écrie-t-elle ; il n'y a plus à revenir sur mes pas ; je suis l'objet du dédain public. Eugénie , à cet endroit , arrête Ermance , & veut adoucir le tableau que son amie s'obstine à représenter. Je sçais tout , reprend cette héroïne : je sçais jusqu'aux moindres traits qu'on a lancés contre moi , & ils apportent la mort au fonds de mon ame : mais tu ne connais pas encore l'excès de mes tourments , ce qui me cause une blessure plus profonde , plus vive , à moi dont la sensibilité... Eugénie , cette sensibilité me coûte bien des maux ! Que ce séjour , que tout l'univers me croie coupable : je ne sçais , je goûte une espèce de satisfaction à me justifier à mes propres yeux ; mon orgueil , en quelque sorte , me console , & plus je trouve autour de moi des motifs d'humiliation & de honte , plus , rentrée en moi-même , je sens s'aggrandir & s'élever mon ame ; je me

dis que j'ai été capable d'une action dont peu de créatures m'ont donné l'exemple. Passer pour la femme la plus méprisable, quand on est la femme la plus innocente, cet effort n'étoit-il pas au-dessus de mes forces, au-dessus de l'humanité ? Je te le répète : le monde a fui de mes regards ; ses jugements ne me touchent point : il n'existe plus pour moi ; il n'est sur la terre que deux objets que j'envisage, mon enfant & mon amie... Parlerai-je du troisième ? (à ce mot Ermance pose sur ses mains son visage baigné de larmes ; elle poutfuit :) ces pleurs, Eugénie, te disent ce que ma bouche avoit fait serment de ne jamais exprimer ... eh ! tu ne devines pas la raison qui les fait couler ?.. Eugénie ... tu n'as point aimé ! — Qu'entends-je, ma chère Ermance ? se peut-il que dans cet excès d'infortune, tu songes encore au chevalier ? — Cette image a-t-elle été jamais bannie de mon cœur ? je vais t'étonner : je t'ai trompée ; je me suis trompée moi-même ; j'espérois que le devoir, le tems, la douleur, la profonde douleur détruiroit ce souvenir qui semble s'être nourri de mes larmes : il n'est point effacé ; hélas ! je ne m'en apperçois que trop aujourd'hui ! croirois-tu cependant que j'ai eu assez d'empire sur ma faiblesse

pour refuser une lettre que Lorménil m'écrivoit à lorsqu'il a été instruit de mon affreuse situation ? oui, je l'ai repoussée cette lettre qui peut-être eût apporté quelque adoucissement à mes maux. Eugénie ... il n'aura point résisté à tant de voix qui s'élèvent contre moi ; je suis ... je suis criminelle, déshonorée à ses yeux ! j'ai perdu son estime, ma chère amie ; je suis avilie aux regards de Lorménil ! Je te l'avouerai : je ne puis supporter cette idée ! mon courage cède à cette crainte. Il me mépriseroit ! il accuseroit ma vertu de s'être démentie !.. ah ! malheureuse !.. eh ! que t'importe l'opinion du chevalier ? qu'avec l'univers entier il te juge, il te condamne ... je parle de son estime ! c'est son amour que j'appréhende de ne plus mériter ! il me falloit cette cruelle épreuve pour pénétrer dans mon ame, & y surprendre un sentiment qui n'a point cessé de m'agiter.

Ermance refusoit les visites du peu de personnes qui s'intéressoient à son sort ; la présence de son père irritoit ses maux ; il n'en pouvoit obtenir la moindre parole ; elle envisageoit en lui le premier auteur de ses peines ; il l'avoit en quelque sorte traînée aux autels, pour épouser Daramant ; tout lui étoit devenu odieux : il n'y avoit que son fils & Eugénie qui l'approchassent.

ANECDOTE FRANÇAISE. 65

prochassent. Elle tomboit quelquefois dans des espèces de convulsions ; incessamment cette infortunée s'écrioit : c'est moi , c'est moi qui suis couverte de honte ! ô ciel ! tu sçais la vérité !

La santé d'Ermance s'affaiblissoit à vûe d'œil ; la nature n'est point accoutumée à des efforts de courage si prodigieux ; on peut mourir , la mort n'est qu'un passage rapide : mais vivre dans l'opprobre , quelle existence ! quel supplice !

Un ecclésiastique se présente chez madame Darant , & demande à lui parler ; son mari la pressoit de venir à l'instant même. Elle fait des questions

C'est moi qui suis couverte de honte ! Ce n'est que dans les anciens capitulaires du royaume , ou selon les constitutions de Charlemagne & de Louis le *debonnaire* , que la peine de l'adultère étoit capitale : aujourd'hui une femme condamnée par la justice pour ce crime , ce qui s'appelle être *authentiquée* , est renfermée dans une communauté ou monastère du choix du mari ; elle doit y vivre en habit séculier l'espace de deux années , pendant lequel terme son mari peut la voir , & même la reprendre. S'il ne la reprend pas , & qu'il vienne pendant ce tems à mourir , on ordonne qu'elle sera rasée , voilée , & vêtue comme les autres religieuses ou filles de la communauté , pour y demeurer le reste de ses jours , & être assujettie à la règle de la maison.

Tome IV.

E

qu'on évite de satisfaire. Sa curiosité, ainsi que son incertitude, augmentoient à mesure qu'ils avançaient dans la route.

Ermance trouve son mari dans cet appareil lugubre qui annonce une fin prochaine. Son beau père & Salancey le soutenoient dans leurs bras ; à quelques pas, étoient plusieurs ministres de la religion, & des officiers de justice à côté d'une table & prêts à recevoir les dernières dispositions du mourant ; sa famille, ses amis, une foule de personnes des deux sexes & des plus distinguées de la ville remplissoient la chambre. Ermance étoit demeurée interdite : entrez, madame, lui dit Daramant d'une voix défaillante, il est tems que l'innocence soit vengée des épreuves cruelles que je lui ai fait subir. A ces mots, l'assemblée témoigne son impatience de savoir ce que Daramant va révéler ; diverses impressions se peignent sur les visages ; un murmure confus s'élève ; tous les regards sont attachés sur Ermance qui détournoit les yeux pour laisser couler ses larmes. Daramant prend un ton plus ferme : — Je ne scaurois avoir trop de témoins qui publient mon aveu ; le crime ne peut échapper à sa punition. Vous voyez l'homme le plus coupable & le plus malheureux ; (il montre

ANECDOTE FRANÇAISE. 67

la femme) j'ai terni, j'ai outragé la vertu la plus pure; elle souffre le supplice le plus horrible, la honte, & c'est moi qui dois être la victime.. Apprenez donc tout ce que cette épouse si estimable a fait pour son mari. Votre indignation me menace déjà: mais je remplis mon devoir, & je goûte la satisfaction de rendre hommage à la vérité.

Daramant commence par tracer une idée du caractère impétueux qu'il avoit reçu de la nature, & que tous les efforts de l'éducation n'avoient pu vaincre. Oui, dit-il en élevant la voix, c'est ce caractère indomptable qui m'a fait me fouiller du sang de mon ami, de l'homme qui m'étoit le plus cher, qui a jetté dans mon sein une espèce de furie dont j'ai été toujours agité, qui, en un mot, m'a emporté jusqu'à soupçonner une femme respectable que j'adorois. Je pourrois affaiblir l'atrocité de mes crimes, en me rejetant sur l'infamale méchanceté d'un scélérat qui n'a osé se montrer ici & soutenir mes derniers regards; c'est lui, c'est cet indigne parent qui a échauffé les poisons de ma jalousie; il étoit parvenu à m'égarer au point que je n'ai vu dans mon épouse qu'une femme infidèle. Mes yeux se sont ouverts, quand ma coupable erreur

E ij

n'avoit jetté dans l'abyme : mais je ne veux point m'excuser ; je ne sçaurois me représenter assez criminel ; ah ! c'est moi seul , c'est moi seul qui suis tombé dans les excès les plus impardonnables ; c'est moi qui ai mérité la punition ... étoit-ce à Daranant à douter de la vertu de son épouse ?

Il raconte les divers détails de sa malheureuse aventure , expose les motifs qui l'ont engagé à souffrir que l'innocence fût accusée , les larmes d'un vieillard sur les bords du cercueil , qui le retenoit sans cesse dans ses bras , & l'empêchoit d'aller se précipiter aux pieds des juges , l'horrible destinée d'un enfant qu'on lui peignoit déshonoré par l'arrêt prononcé contre son père.

A peine le mourant a-t-il avoué qu'Ermance étoit innocente , un transport unanime d'admiration & d'attendrissement échappe à l'assemblée ; Salancey court, en pleurant, à sa fille qui paroissoit peu sensible aux éloges qu'on lui prodiguoit ; elle semble même rejeter l'embrassement de son père. Que l'on m'ait connue si peu , s'écrie-t-elle , en s'efforçant de maîtriser son trouble ; que j'aie éprouvé de la part de la société , de mes liaisons les plus intimes , une prévention aussi cruelle qu'injuste ;

que toute la ville enfin ait cru Ermance changée au point de trahir à cet excès la vertu, & de manquer à son devoir : je me consolais avec mon cœur, avec ce cœur dont l'aveu me suffisoit pour me dédommager des jugemens d'un monde que j'ai oublié ; une indifférence profonde est tout ce que j'opposerai désormais à ses opinions : mais que mon père qui devoit pénétrer la vérité, ait pu seulement soupçonner sa fille... Salancey ne la laisse pas achever, il la presse dans ses bras. — Oui, ma fille, oui, ton père est criminel : il devoit être convaincu que tu étois incapable de la moindre faute ; ma fille, c'est à toi de me pardonner ; je ne me le pardonnerai jamais. Ermance reprend : ma situation étoit sans doute horrible : mais je n'ai fait que mon devoir ; j'avois à sauver mon époux, mon enfant, & je leur ai donné ... plus que ma vie. L'opprobre... Des sanglots l'arrêtent à cet endroit ; tous les spectateurs fondent en larmes avec elle ; on n'entendoit que des gémissemens & des cris. On répétoit : quelle femme adorable ! ce n'est point une créature de notre espèce, c'est une ame céleste. Daramant continue : voilà la femme que j'ai immolée ! il étoit tems de lui rendre la justice qui lui est due ; hélas ! depuis le moment qu'elle s'est exposée pour

moi à tant d'humiliation , j'ai souffert bien plus que la fin cruelle qui m'attendoit ; non , il n'est point de supplice plus déchirant pour une ame sensible & qui n'a point été endurcie par les forfaits , il n'est point de torture pareille au spectacle de l'innocence opprimée & punie pour le crime , & voilà ce que j'ai à me reprocher , l'attentat dont je me suis souillé , & que rien ne sçauroid expier ! Le ciel même qui voit mon repentir , pourra-t-il m'absoudre !

Daramant lit ensuite à haute voix la lettre qu'avoit écrite Blinford expirant , ce qui confirmoit le triomphe d'Ermance. Il lui prend une faiblesse , on croit qu'il n'est plus. Sa femme avoit couru à lui , & le tenoit contre son sein. Il r'ouvre les yeux : — C'est vous , chère épouse ! porteriez-vous la magnanimité jusqu'à me pardonner ? songez que mon dernier soupir ne s'est arrêté que pour faire éclater votre gloire dans toute sa splendeur ; d'ailleurs ne haïssez pas ma mémoire ; j'ai été bien malheureux !

On auroit dit que le ciel s'intéressoit à cette femme si vertueuse , jusqu'à opérer un prodige en sa faveur : Daramant n'eût le tems de vivre que pour déposer un témoignage authentique & appuyé de

la sanction des loix ; il n'avoit pas signé cette espèce de confession publique, qu'il mourut baigné des pleurs de sa femme & de son père. Les dispositions les plus favorables pour Ermance mirent le dernier sceau à l'aveu de son mari.

Toute la ville accourt chez la veuve ; elle demeure décidée à ne point se rendre visible ; la porte fut fermée sans distinction : la seule Eugénie avoit le plaisir de la voir , & de recueillir les épanchements de cette ame sublime , affaiblie par tant de coups. Le malheur opiniâtre ressemble à ces maladies cruelles qui détruisent le tempérament : un cœur flétri par le chagrin est hors d'état de se r'ouvrir au sentiment du bonheur ; il n'est point de guérison parfaite pour les blessures de l'infortune.

Ermance , quoique son innocence se fût montrée dans tout son éclat , ne se consolait qu'en donnant tous ses soins & sa tendresse à son fils ; c'étoit pour ce fils chéri que son ame , si l'on peut le dire , étoit restée suspendue ; une mort qui ne pouvoit se prévoir , vient le frapper jusques dans les bras. La mesure de la douleur est comblée ; c'en est fait ! le cœur d'Ermance est fermé pour jamais à toute espèce de sentiment ; l'amitié seule qu'elle a conservée pour Eugénie ,

la fait, en quelque sorte, ressouvenir qu'elle existe encore.

On annonce à madame Daramant la visite d'un inconnu, qui demandoit absolument à lui parler ; elle refusoit de le voir : on insiste ; elle prie son amie de s'informer par elle-même quel pouvoit être cet étranger si pressant & si importun. Qu'on me laisse, dit-elle à Eugénie ! tu le sçais, je ne vis que pour toi seule ; le monde n'est plus rien à mes yeux ... il m'a trop méconnue !.. Eugénie revient : — Vous ne ferez point invisible pour la personne qui brûle de s'offrir à vos regards ; celle-là ne doit pas être comprise parmi tant d'ames vulgaires que vous avez droit de rejeter ; je me suis chargée de vous la présenter.

Eugénie achevoit ces dernières paroles : l'inconnu marchoit sur ses pas : il va se jeter aux genoux d'Ermanance qui s'écrie : Lorménil ! — Oui, madame, Lorménil, Lorménil lui même qui n'a point cessé de vous aimer, de vous respecter, de vous rendre la justice qui vous étoit due ; je vous ai écrit à ce sujet une lettre que vous vous êtes obstinée à ne point recevoir. Ah ! je n'avois pas de peine à vous justifier ; mon cœur eût-il pu vous trouver coupable.

ble ? il est rempli plus que jamais... Arrêtez , monsieur , interrompt Ermance , saisie d'étonnement & de joie peut-être ; (elle revoyoit le seul homme digne de l'aimer & d'être aimé ;) arrêtez ; gardez-vous bien de prononcer un mot que ma situation ne me permet point d'entendre... Eh ! l'amour est-il fait pour la malheureuse Ermance ? — Oui , le pur amour , cet amour que je ressens , qui a soutenu ma vie , qui m'amène à vos pieds , qui m'y fera mourir , si vous ne voulez point m'écouter. — Hélas ! qu'auriez-vous à me dire ? — Désespéré de votre refus de lire un écrit où j'avois pris plaisir à vous parler de vous-même , où je dépeignois votre ame généreuse , magnanime , où il ne m'étoit pas échappé le moindre mot qui pût vous allarmer , j'avois sçu renfermer les transports d'une tendresse si vive & si constante ; accablé de votre dureté , j'allois succomber à ma douleur ; j'apprends que mon père atteint d'une maladie mortelle , demande à exhaler ses derniers soubpirs dans mon sein ; un amour tel que le mien , tel que vous l'inspirez , respecte & chérit la nature. J'accours auprès de l'auteur de mes jours ; je lui ferme les yeux ; l'aveu éclatant de votre mari à son lit de mort , est parvenu jusqu'à moi ; je n'ai pas balancé un instant à voler à vos pieds... Lorménil , divine Ermance , est tou-

jours cet amant fidèle qui n'a jamais brûlé que pour vous ; mon estime & ma vénération égalent ma violente ardeur... Rappelez-vous ces tems heureux... — Ah ! monsieur , écartons l'un & l'autre une image ... ces tems ne reviendront plus ... je n'éprouve aujourd'hui que le sentiment de la douleur , de la profonde douleur ; conservez-moi votre estime ; je ne vous célerai pas qu'elle m'est encore chère ; que je l'emporte dans le tombeau !.. — Que dites-vous , cruelle ?.. — Il est inutile de vous abuser ... le parti qui me reste à prendre est décidé ; ne nous voyons plus , chevalier... — Vous auriez l'inhumanité de m'imposer cette loi ! ne plus nous voir ! quand je me flattois , quand j'espérois... — Lorménil , plus d'amour ; plus d'espoir ... retirez-vous ; n'apprêtons point de nouveaux aliments à la malignité de cette société si facile à se laisser prévenir ; elle m'a assez maltraitée. — Quoi ! lorsqu'une espérance légitime m'enflamme... Ces liens , ces liens si cruels qui vous enlevèrent à ma tendresse , ne sont-ils pas rompus ? n'êtes-vous pas libre enfin ? & ... votre cœur a-t-il changé ? — Il n'est plus à moi , ce cœur ... il est au chagrin le plus sombre & le plus dévorant ; il est rempli des horreurs d'une cruelle expérience. Non , l'avenir ne

présente plus à mes regards qu'une perspective de tristesse qui me suivra jusques dans le cercueil... Le monde m'est connu : ses amitiés inconstantes , ses caprices cruels , ses calomnies homicides , la dureté indomptable qui fait son caractère. Je vous ai aimé , chevalier , & peut-être ... on verseroit de nouveaux poisons sur une infortunée ... il n'y a que la mort ou un sacrifice entier de moi-même qui puisse me défendre des atteintes de la méchanceté humaine ; je vous l'ai dit ; elle m'a poursuivie avec un acharnement ... pouvoit-on croire que je me fusse oubliée à ce point ? Hélas ! je sçais trop ce qui me reste à faire !

Lorménil est enfin obligé de se séparer d'Ermance ; elle recherche la solitude , & se demande compte de ce tumulte de sentiments dont elle est agitée. Madame Daramant , quand elle s'interroge avec une sincérité sévère , ne peut se dissimuler que l'amour n'avoit point cessé de l'animer sous le joug rigoureux du devoir ; tel est l'empire des prémices de la sensibilité : c'est un feu qu'il est possible de cacher , mais qui ne s'éteint jamais. Quelle femme la plus vertueuse , si elle osoit en faire l'aveu , ne conviendroient pas , que , malgré sa sagesse , elle s'est surprise quelquefois ouvrant son cœur au souvenir du premier

objet qui l'a attendrie. Daramant ne vivoit plus ; la chaîne d'Ermance étoit brisée ; elle avoit repris sa liberté : mais fixant toujours ses regards sur la foule de maux dont elle avoit été accablée , elle se remploit de tout ce qui pouvoit combattre son penchant ; elle se répétoit son entretien avec Lorménil , toujours dans la crainte que la calomnie ne réveillât ses fureurs ; d'ailleurs l'effet des longues infortunes est de nous dégoûter du charme des passions ; une ame fatiguée par de cruelles épreuves , est bien près de devenir insensible.

Salancey pressoit Ermance de former un nouvel engagement : — J'ai vû Lorménil , ma fille , il brûle de vous offrir sa main ; par ce mariage , vous réparerez ma faute , & vous vous procurerez le bonheur... — Le bonheur , mon père ! oui ! vous auriez pu me rendre heureuse ... mais ... je ne me permettrai point des reproches qui vous offensoient. Mon père , on ne guérit pas des blessures que j'ai reçues ; mes tristes regards ne doivent plus se tourner sur la société ; tout y est anéanti pour Ermance ; le songe est détruit. Le vieillard persiste dans ses sollicitations : sa fille ne lui donne point de réponse décisive. Combien elle est combattue quand Eugénie joint ses instances à celles de son père ! Eh quoi !

ANECDOTE FRANÇAISE. 77

s'écrie Ermance , mon amie me livrera aussi des attaques ! Eugénie , est-ce que vous ne connaissez point mon cœur , tous les assauts qu'il a éprouvés ? c'est vous qui voulez me rappeler à la vie ! (un torrent de larmes lui échappe) Le chevalier ... saura son sort & le mien.

Il est aisé de voir que Lorménil avoit tout employé auprès d'une femme qu'il adoroit plus que jamais. Salancey & Eugénie étoient effectivement deux puissants ressorts qui devoient agir avec force sur l'ame d'Ermance.

Eugénie trouve un jour son amie plus mélancolique qu'elle ne l'avoit encore été , & en demande vainement la cause : on ne lui répond que par des larmes & des gémissements ; on retournoit sans cesse dans ses bras ; on l'assuroit d'un attachement éternel ; on la conjuroit de voir Lorménil , & de ne pas l'abandonner à sa douleur. Jamais Ermance n'avoit montré tant de désordre dans ses expressions & dans sa tristesse. Enfin elles se sont séparées. Madame Daramant couroit encore pour embrasser Eugénie , au moment qu'elle ne la voyoit plus.

Cette amie fidelle est allarmée : impatiente de se

rendre chez monsieur de Salancey, elle lui expose l'état de sa fille: elle ne l'avoit jamais trouvé plus tourmentée d'un noir chagrin ; le père ressent vivement ses craintes ; ils forment ensemble le projet de la déterminer absolument à recevoir la main de Lorménil ; l'un & l'autre regardoient cette union comme le seul moyen de retirer Ermance de cet affaiblissement de douleurs qui l'entraîneroient au tombeau ; ils conçoivent , ainsi que le chevalier , les espérances les plus flatteuses ; ce dernier se livroit à tous les prestiges d'un avenir enchanteur.

Salancey , un matin , passe à l'appartement de sa fille, ne la trouve point, & demande où elle peut être : on ne peut satisfaire sa curiosité ; il reçoit , par une voie indirecte , ce billet , & lit : » Qu'on n'ait sur » mon sort aucune inquiétude : dans quelque tems, on » recevra de mes nouvelles. Les démarches qu'on » tenteroit seroient inutiles. » Salancey ne poursuit pas la lecture : à ces mots écrits par Ermance , il se livre à tout l'excès du désespoir ; il ordonne qu'on fasse venir promptement Eugénie & le chevalier ; il ne sçait enfin à quel parti s'arrêter ; à mesure que nous approchons des bornes de la vie, nos enfants nous deviennent plus chers , plus nécessaires : il semble que

nous dérobiez à la mort notre existence , & que nous la déposions en d'autres individus qui sont autant de parties de nous-même. Eugénie est consternée : mais il n'est point d'expression qui peigne la désolation du chevalier. Dans le tems qu'il ne contemploit que l'autel paré pour cette union si attendue , au moment qu'il alloit épouser la femme la plus chérie , qu'Ermance étoit dans ses bras , de quel coup il étoit accablé ! cet événement imprévu avoit foudroyé trois personnes à la fois. On fait les plus promptes recherches ; l'argent , les soins ne sont point épargnés dans ces perquisitions : elles ne sont suivies d'aucun succès ; on ne peut acquérir la moindre lumière ; l'unique consolation de ces infortunés étoit de se réunir , de gémir ensemble , de s'entretenir continuellement d'Ermance , de rappeler ses vertus , ses charmes , & d'espérer qu'elle leur seroit rendue. On a bien raison de dire que l'espoir est le dernier sentiment qui meure dans le cœur humain.

Il s'étoit écoulé près de cinq années depuis qu'on n'avoit aucunes nouvelles d'Ermance : Eugénie reçoit une lettre ; elle a reconnu le caractère de madame Daramant ; toute son ame aussitôt a volé sur cet écrit ; voici ce qu'il contenoit :

» Enfin je puis donner de mes nouvelles à tout
» ce qui m'attache encore sur la terre , mon père ,
» mon amie , & ajouterai-je Lorménil ; voilà les uni-
» ques objets qui me rappellent un monde dont je
» dois repousser à jamais le souvenir. C'en est fait ,
» ma chère Eugénie ! il falloit vaincre & briser ce
» cœur qui peut-être se soulève encore aujourd'hui ;
» il falloit m'arracher à moi-même ; j'ai eu le cou-
» rage d'aspirer à cette victoire : je l'ai remportée. Je
» ne te cacherai point qu'elle me coûte quelquefois
» des larmes : mais ces pleurs , je les verse aux pieds
» du maître seul qu'il m'étoit permis de choisir. Il
» prendra pitié de mes faiblesses ; il m'inspirera la
» fermeté nécessaire pour achever un si grand sacri-
» fice. Hélas ! je te l'avoue , ma tendre amie : le che-
» valier n'étoit pas sorti un instant , un seul instant de
» mon cœur , & c'est sans doute pour ce crime que
» le ciel m'a punie si rigoureusement. Combien nous
» nous trompons tous les jours sur la source de nos
» malheurs ! nous nous plaignons , nous accusons la
» Divinité , & ces malheurs sont des châtimens mé-
» rités , qui tôt où tard suivent nos égarements trop
» condamnables ; ne recherchons pas une autre cause
» des infortunes éclatantes dont nous sommes frap-
» pés ; ne me dis point que ce monde , instruit par
» l'aveu

ANECDOTE FRANÇAISE. 81

« l'aveu de mon époux , étoit forcé de m'accor-
« der cette justice qu'il m'avoit refusée si long-
« tems. C'est en vain que la calomnie est con-
« fondue ! il reste des nuages ; jamais la répu-
« tation attaquée ne recouvre cette pureté qu'un
« cœur délicat doit être si jaloux de conserver. La
« société s'étoit accourumée à me noircir ; elle ne
« m'auroit point pardonné un nouvel engagement. Et
« puis , Eugénie , est-ce à moi d'aimer ? un cœur em-
« poisonné d'amertume doit-il encore s'ouvrir au
« sentiment de l'amour ? Hélas ! laissons les heureux
« s'abandonner à cette impression trop douce ; il ne
« m'appartient plus que de m'enfoncer dans la plus
« sombre tristesse, de m'avancer vers le tombeau, d'ap-
« prendre à mourir ! J'ai donc cru que tout m'inspi-
« roit la loi de fuir ce que j'aimois le plus, mon père ,
« Eugénie, Lorménil, Lorménil ! de ne plus vivre que
« pour le seul consolateur qui me restoit. C'est de ce
« moment que je m'éveille , que j'envisage la vérité ;
« tout expire autour de moi ; mes regards s'attachent
« au ciel : c'est de-là que doivent venir mes consol-
« tions, mon bonheur ... je parle du bonheur ! Assure
« mon père qu'il aura toujours ma tendresse la plus
« pure , que j'adresse à Dieu mes prières les plus fer-

Tome IV.

E.

» ventes, afin qu'il soutienne avec résignation ma
 » perte ... je lui suis enlevée pour jamais. Nont-
 » merai-je le chevalier ? Eugénie, notre devoir,
 » l'honneur, mon repos, tout nous ordonne de ne
 » pas laisser échapper une pensée ... ce seroit un
 » crime pour moi. Eh ! que lui serviroit d'entretenir
 » une image qui ne seroit qu'une illusion funeste ?
 » Si tu désirois voir ta malheureuse amie, viens ;
 » mon Eugénie, accours dans mes bras ; le ciel ne me
 » défendra point cette douceur ! viens, nous pleu-
 » rerons ensemble ; mais que mon père, que surtout
 » Lorménil ne te suivent point dans ce séjour ;
 » sauve-moi de semblables combats, trop cruels à
 » soutenir ; j'aurai assez de ceux de l'amitié pour
 » exercer mon courage. Adieu, adieu ma chère
 » Eugénie ; je t'attends. «

P. S. » Le chevalier ... Il est inutile, je suis dans
 » le tombeau ; plus de passions ; plus d'espérance ;
 » Dieu seul. « Au couvent de **. «

Eugénie vole chez Salancey, la lettre d'Ermance
 à la main : — Notre malheur est assuré : voici des
 nouvelles de votre fille : elle vit, mais ce n'est plus
 pour nous ; elle m'écrit de l'Abbaye de ** ; lisez,
 lisez : Ermance est enchaînée aux autels ; nous l'a-
 vons perdue pour toujours ! Salancey dévore des

ANECDOTE FRANÇAISE. 83

yeux la lettre ; ses regards s'y reportent plusieurs fois : — Eh ! pourquoi nous allarmer ? je ne vois rien qui nous annonce l'événement, fâcheux dont vous nous menacez ; Ermance peut avoir conçu le projet de renoncer au monde : mais ... j'aime à le croire , il en est tems encore , nous l'arracherons à un si funeste dessein ; nous armerons contre elle la nature & l'amour ; ma fille seroit indifférente à mes pleurs ? quel appui resteroit à ma vieillesse ? qui me fermeroit les yeux ? Lorménil lui étoit cher ; que je répare mes fautes ; que je mette Ermance dans ses bras ; je goûterai quelque plaisir avant que d'expirer ... courons à cet asyle... (le chevalier entroit) nous avons retrouvé ma fille ... chevalier , suivez-moi , suivez-moi... Eugénie , vous reverrez votre amie ; Lorménil , je vous rendrai votre épouse.

Il n'a pas achevé ces paroles , qu'on s'est occupé des préparatifs du départ ; le nom d'Ermance est le seul mot qui soit dans leurs bouches ; ils ne savent à quels sentimens céder : l'espérance , la joie , la crainte les agitent tour-à-tour ; Ermance respire ; ils vont la revoir ; hélas ! ne seroit-elle plus la maîtresse de son sort ? Salancey relit encore la lettre , en pèse chaque expression , & ne doute point qu'il ne ramène

F ij

Ermance ; le chevalier avoit moins de sécurité : est-il dans la nature de l'amour d'être défiant , & d'espérer moins qu'il n'appréhende ?

Ils sont arrivés aux portes du couvent ; Salancey a décidé qu'Eugénie les préviendrait auprès de sa fille , pour la préparer à leur visite ; Ermance s'est montrée aux regards de son amie qui pousse un cri , & recule d'effroi : — Le voile sur le front ! — Oui , ma chère Eugénie , le bandeau sacré sur mon front , & le premier des objets , Dieu , dans le fonds de mon cœur ; je ne m'offre à ta vue qu'appuyée des plus fortes armes contre toi , contre moi-même ; j'ai intéressé à mon sort des personnes puissantes qui ont obtenu que ma démarche demeurerait cachée , surtout à ma famille ; j'ai prononcé des vœux irrévocables ; je suis liée par une chaîne qu'il n'appartient qu'à la mort de rompre , & bien différente des nœuds ... ne rappelions point ce souvenir. Je suis toute entière à ce Dieu pour qui j'ai quitté mon père , mon amie , le chevalier .. daigne le consoler .. dis à Lorménil qu'il m'oublie .. pour moi , je dois l'oublier... Quoi ! c'est vous , interrompt Eugénie au milieu des sanglots ! c'est vous ! cruelle ! vous nous êtes enlevée sans retour ! vous n'avez demandé à me voir que

lorsqu'il m'étoit impossible de vous toucher par mes pleurs ! eh ! que deviendront votre père, le chevalier ! je ne vous parle point de moi ! — J'ai embrassé le seul parti ... je n'en avois point d'autre à choisir ; vous-même vous m'approuverez. A l'égard de mon père & de ... dois-je encore le nommer ? Eugénie, assurez-les...

Ermance n'a point la liberté de poursuivre ; Salancey & Lorménil impatients de se montrer, entrent. Ma fille religieuse ! Ermance ravie à ma tendresse ! ce sont les seuls mots qui puissent échapper à l'un & à l'autre ; le premier étoit resté immobile , & faisi d'une espèce de terreur ; un anéantissement total avoit accablé celui-ci. De son côté, Ermance étoit tombée sans connaissance. Elle a repris l'usage des sens : — Il n'est que trop vrai que des liens indissolubles m'enchaînent aux autels , que je n'existe plus que pour Dieu ; & il n'y avoit qu'un Dieu qui pût me dédommager de tout ce que j'ai souffert sur la terre. Après l'épreuve effrayante que j'ai subie , me convenoit-il de vivre davantage dans une société qui avoit épuisé sur moi toute la fange de l'opprobre , tous les poisons de la calomnie ? me convenoit-il de faire partager ma honte , le fardeau de mon infortune ? le ciel seul m'a connue ; il m'a

donné des forces pour soutenir mon malheur ; je lui devois ma reconnaissance , & il l'aura jusqu'à mon dernier soupir. (Salancey & Lorménil veulent prendre la parole) gardez-vous de chercher à m'attendrir ; aimez-moi assez pour ménager ma faiblesse ! hélas ! qui peut répondre de sa fermeté ? vous portez des atteintes trop dangereuses à mon cœur ; eh ! pourquoi voudriez-vous troubler un repos ... qu'il ne m'est plus permis d'espérer ? j'exige donc de votre amitié , je dirai de votre compassion , que nous ne nous revoyons jamais , que vous m'oubliez ... mon père , qu'Eugénie soit votre fille , & vous , chevalier ... l'épouse d'un Dieu n'a rien à vous dire !

Aussitôt Ermançe veut s'arracher du parloir : ma fille , s'écrie Salancey , en lui tendant les mains ! ma chère fille ! un mot , un seul mot ! (Ermançe s'arrête , en poussant un profond gémissement) quoi ! ta chaîne ne pourroit se briser ? tu es liée...

— Pour jamais mon père. (Elle se tourne vers Lorménil qui succomboit sous l'excès de son désespoir) Si je vous suis chère encore ... qu'ai-je dit ? épargnez-moi un si cruel spectacle ; soyez certain qu'il m'en coûte peut-être plus qu'à vous ... c'en est fait , mon père , Lorménil ... je ne dois plus vivre que pour ce Dieu auquel je me suis sacrifiée ! adieu , adieu

ANECDOTE FRANÇAISE. 87

donc pour toujours ; je vous pressois de m'oublier : ah ! le ciel s'offenseroit-il des pleurs ... ce sera moi à qui votre souvenir en fera répandre ... je sens ... je ne peux résister...

Ermance , par un puissant effort sur elle-même , laisse tout-à-coup tomber son voile , & se sauve en quelque sorte d'un combat où ses forces l'abandonnoient ; le cri même de la douleur l'a rappelée en vain ; elle a disparu aux regards de Salancey & du chevalier qui se retirent , en emportant la mort au fonds de leurs cœurs.

Depuis ce moment, Ermance ne fut accessible qu'à sa seule amie ; cette dernière alloit tous les ans visiter cette femme digne à la fois de pitié & d'admiration. Non , lui disoit Ermance , je te le répéterai sans cesse, il ne m'étoit plus possible de vivre dans ce monde qui s'étoit imposé une espèce d'obligation de me mépriser ; il a de la peine à se défaisir d'une erreur qui flatte sa malignité ; jamais il ne m'auroit rendu toute l'estime que je croyois mériter. Quelle dot, Eugénie, j'aurois apportée à Lorménil ! je ne pouvois donc que chercher la plus profonde retraite ; je l'ai trouvée , & je m'y suis ensevelie pour toujours. Sans le secours même de la religion, l'expérience & la raison suffiroient pour nous engager à réunir tous nos

sentiments dans celui seul de qui nous les avons reçus
Ma chère amie , je l'éprouve , il n'y a point d'autre
objet de tendresse que Dieu pour les âmes vraiment
sensibles.

Ermance , par ces entretiens , affermissoit sa vertu
& sa piété ; cependant son courage ne la soutint pas
contre la mort de Lorménil , qui n'avoit pu suppor-
ter sa perte : elle lui donna des pleurs , & ne tarda
point à le suivre au tombeau ; son père & son amie ,
tant qu'ils vécurent , lui conservèrent leur tendresse
& leurs regrets.



HENRIETTE ET CHARLOT ,
A N E C D O T E.

Tome V.

L



HENRIETTE ET CHARLOT



HENRIETTE ET CHARLOT,

A N E C D O T É .

LA même femme, qui devoit être la complice ou plutôt l'auteur d'une catastrophe aussi barbare qu'inouïe, avoit amené, en quelque sorte, de son pays, à la cour de France, la volupté, & tous

Une catastrophe, &c. La S. Barthelemi nuit affreuse, qui fera un éternel reproche à la mémoire de Catherine de Médicis.

L ij

156 HENRIETTE ET CHARLOT,

les genres d'amusement & de séduction que la galanterie industrieuse de ses climats peut imaginer. N'est-ce pas une singularité bien bizarre & bien révoltante , que l'ame qui s'enivre du filtre de la mollesse & de l'amour , se laisse dénaturer par l'ambition & la cruauté ! Un de nos écrivains , dont la simplicité fait le principal mérite , dit assez naïvement de Catherine de Médicis , *qu'elle menoit les plaisirs en lessé* ; depuis son arrivée en ce séjour , Paris étoit devenu le centre de tous les divertissements. La mort de François I , loin d'apporter du changement à l'espèce de charme qui nous avoit surpris , lui donnoit peut-être plus de force & d'activité ; Henri II enchérissoit sur le goût de son père pour les plaisirs & les fêtes. Diane de Poitiers , duchesse de Valentinois , maîtresse du roi , & la plus belle personne de son siècle , sembloit fournir à la reine les derniers traits , pour achever l'enchantement où elle avoit plongé la nation. Anet étoit une nouvelle Cythère , qu'une nouvelle Vénus avoit choisie pour le siège de son empire ; par-tout se retrouvoient les hommages prodigués à Diane ; les murs du château , les ameuble-

ments , les arbres mêmes ne présentent que des croissans enlacés avec les chiffres de l' amoureux monarque ; on ne voyoit que les images de la duchesse multipliées ; on n'entendoit que ses éloges , & Catherine , en Italienne nourrie dans l'art profond de dissimuler , feignoit la première de reconnaître le pouvoir des attraits de sa rivale ; on n'a pas besoin d'ajouter que les courtisans étoient prosternés devant l'enchanteresse , & qu'ils s'attachoient à justifier la passion du maître , en se livrant avec excès à tous les égarements que l'abus d'un penchant trop aimable entraîne à sa suite. Le Connétable de Montmorenci , Saint-André , d'Aumale , Jarnac , la Châteigneraie , Brissac , Monluc , Stroffi lui-même venoient déposer leurs lauriers dans les champs délicieux d'Anet ; les mémoires du temps prétendent qu'un amant couronné ne suffisoit point à la coquetterie de la belle duchesse , & que d'autres conquêtes moins brillantes intéressèrent sa sensibilité.

Parmi ces heureux subalternes , on nomme le comte de Valencey ; on penchoit même à croire , & on disoit tout bas qu'Aglaé de Valencey étoit le fruit de cette intrigue mystérieuse , & que la com-

158 HENRIETTE ET CHARLOT,

tesse n'ayant point d'enfant, vaincue par les sollicitations d'un époux qu'elle aimoit, avoit consenti à la reconnaître pour sa fille ; ce qu'on peut assurer, c'est que Diane lui témoignoit toutes les attentions de l'amour maternel ; elle l'avoit placée auprès de madame Marguerite, fille du roi, si connue dans notre histoire, sous le nom de Marguerite de Valois. La duchesse s'étoit même occupée du mariage d'Aglæe avec un parent du duc de Clèves, que nous appellerons le prince d'Henneberg ; l'épouse étant encore dans un âge trop tendre, l'union n'avoit point été consommée, & ce prince, peu de jours après ses nêces, étoit allé en Allemagne, où des affaires relatives aux intérêts de sa maison, le retenoient depuis plus de deux ans ; cependant son retour paraissait prochain. Il est inutile d'observer que dans cet engagement on avoit suivi l'usage, c'est-à-dire, qu'on s'étoit bien gardé de consulter le goût d'Aglæe ; la fortune & la grandeur, ces deux tyrans qui rendent l'homme si malheureux, avoient seules formé des liens disproportionnés, & Valencey de même que Diane imaginoient que la jeune personne, grâces à leurs soins, connoîtroit, un jour, le bon-

heur, puisque tout flatteroit son orgueil & son ambition ; étrange aveuglement ! Le prince n'avoit pour lui , que les richesses & l'éclat de la naissance ; & la nature a-t-elle mis ces avantages au rang des titres de l'amour ?

Aglæé étoit à cet âge où l'on ne croit que ses yeux & son cœur : l'un & l'autre avoient été peu intéressés en faveur d'un mari qui n'étoit point de son choix ; ses regards même ne s'étoient arrêtés avec complaisance sur aucun objet, quoiqu'elle fût environnée d'une foule d'adorateurs faits pour être aperçus ; son cœur , à la vérité , étoit accablé d'une indifférence qui lui pesoit. Il faut donc que nous aimions pour sentir le plaisir de l'existence , heureux lorsqu'il nous est permis de nous livrer à ce doux besoin de l'ame ! Le devoir , ce maître si impérieux auquel nous sommes forcés pourtant d'obéir , asservissoit absolument la jeune princesse d'Henneberg à un joug qu'elle auroit dû supporter avec plus de docilité ; elle avoit assez entrevû son époux , pour être bien assurée qu'il ne lui paroîtroit jamais aimable ; & elle étoit si belle ! la fable qui n'est que l'interprète de la nature, nous peint

160 HENRIETTE ET CHARLOT,

l'Amour fait pour Pſyché, & Vénus ne s'applaudissant d'être la déesse de la beauté, qu'en recevant les hommages d'Adonis; ce n'est point Borée, c'est Zéphire qu'on nous représente l'amant favorisé de Flore. Quel heureux mortel effectivement, sans tous ces dons heureux que l'opulence & le rang ne donnent point, pouvoit aspirer à toucher le cœur de la femme peut-être la plus séduisante ? Il n'y avoit que Diane de Poitiers, qui, dans ses beaux jours, lui eût disputé le prix.

Aglæ n'avoit pas quinze ans : c'étoit la rose même dans son matin ; ses cheveux d'un blond cendré s'unissoient avec un teint d'une blancheur éblouissante ; on ne pouvoit trop décider quelle étoit la couleur de ses yeux : on en ressentoit le charme jusqu'au fond du cœur ; ils étoient animés, languissants, pleins de cette douceur délicieuse qui excite l'intérêt le plus tendre, le plus passionné ; c'étoient deux intelligences célestes qui frappoient de l'enchantement quiconque attachoit ses regards sur la jeune princesse ; les Graces sembloient s'être réunies pour former sa bouche : tous les charmes divers, la séduction même étoit placée sur cette

bouche ravissante ; la moindre parole qui en sortoit , pénétrait l'ame & l'enchaînoit à l'aimable Aglaé ; sa taille souple & déliée avoit la flexibilité d'une fleur dont la tige svelte cède avec mollesse à l'haleine caressante des vents ; elle avoit encore cette pudeur ingénue , attrait qui lui étoit resté de l'enfance , & si fort au-dessus de la beauté ; le sentiment animoit ses expressions les plus indifférentes ; ce n'est pas qu'elle n'eût un esprit agréable & brillant , mais une douce langue se mêloit à sa vivacité , & la rendoit peut-être plus touchante & plus sûre de plaire ; elle joignoit à tant d'appas , des vertus aimables , & sur-tout cette affabilité , cette bonté qui prêtent à une femme charmante , une espèce de caractère supérieur à la nature humaine ; la princesse étoit du nombre de ces créatures privilégiées qu'on est tenté d'adorer , & qu'on ne sauroit aimer , sans que ce sentiment ne soit porté jusqu'à l'idolâtrie : aussi ne l'appelloit-on à la cour qu'*Aglaé la belle* ; cet objet enchanteur n'avoit pas encore reçu la dernière ame , si l'amour est l'ame véritable qui met le degré de perfection à celle que nous puisons avec la vie : madame d'Henneberg n'ai-

162 HENRIETTE ET CHARLOT,

moit point ; tous ces divertissements , toutes ces fêtes qu'elle embellissoit de sa présence , ne faisoient que varier son ennui : mais le moment approchoit où elle devoit éprouver qu'elle ne possédoit pas seule le secret d'exciter la sensibilité.

Le comte Dorfemon paraît à la cour : la princesse l'a vu , & a été atteinte d'un trait subit d'où sont nées des sensations toutes nouvelles pour son existence , le trouble , l'émotion , le penchant à la rêverie , le desir de se trouver seule , le goût des promenades écartées , le besoin de laisser s'écouler des larmes qui chargeoient son cœur , & ces pleurs étoient si chers ! on éprouvoit tant de douceur à les répandre ! Comment , en un instant , s'est opéré ce changement prodigieux ? il est l'effet d'un seul moment où s'est montré un inconnu qu'on ne reverra peut-être jamais , dont on ignore entièrement la destinée. Ce bouleversement des sens , cette mélancolie profonde qu'on cherche à nourrir , à conserver avec soin dans son ame , cette tristesse si attendrissante , seroit-ce ce qu'on appelle de l'amour ? Malheureuse Aglaé , pouvez-vous encore vous le demander ? Sans-doute

voilà l'origine d'une passion qui vous coûtera bien des maux ! mais un charme impérieux vous emporte. Quelqu'un a comparé l'amour à une prison effroyable dont les dehors présentent la façade d'un palais de Fée , & des avenues semées de fleurs ; est-il décidé qu'on s'obstinera à ne voir que cet extérieur séduisant , & n'écouterons-nous la raison , qu'au moment où ses conseils souvent nous deviennent inutiles , & ne servent qu'à nous rendre plus malheureux.

Le comte Dorfemon alloit s'égarer sans retour. Il avoit jetté ses regards sur la princesse , avant même qu'elle l'eut aperçu , & le coup qui l'avoit frappé , étoit encore plus violent que celui dont Aglaé commençoit secrètement à se plaindre ; jamais incendie ne fut plus rapide. L'infortuné jeune - homme s'en retourne précipitamment , consumé d'un feu qui devoit le dévorer. Le connétable de Montmorenci l'avoit abordé , à l'instant où il couroit s'informer quelle pouvoit être l'enchanteresse dont il étoit déjà épris , & par respect pour le connétable, il n'avoit osé poursuivre ses questions ; est-il rentré chez lui : il déploie tous les mouvements qui agitent & tourmentent un

164 HENRIETTE ET CHARLOT ;

cœur amoureux. Quelle est, s'écrie-t-il, cette divinité qui va être, je le sens trop, la maîtresse absolue de ma vie ! Cette créature adorable aimeroit-elle ?.. Hélas ! puis-je douter qu'elle ne soit aimée, adorée, idolâtrée ? & peut-on être insensible, quand on inspire de pareils transports ? Un des amis du comte entre dans son appartement : — O ciel, mon cher Dorfemon ! dans quelle situation vous êtes ! d'où naît ce trouble ? — Marquis... de l'amour, de l'amour le plus ardent, le plus passionné ; je vous ouvre mon ame. Le premier pas que je fais à la cour, me pousse dans le précipice. Mon sort, ou plutôt ma perte est décidée ; malheureux ! je venois chercher la fortune, & c'est la mort que je trouve ! Sont-ce là les conseils, l'espérance des chers auteurs de mes jours ? Dorfemon fait la peinture de la beauté qui l'a captivé : le marquis ne le laisse point achever : — Assurément je puis vous satisfaire, & vous nommer l'objet qui vous transporte. Ces traits ne conviennent qu'à la fille du comte de Valencey, la belle princesse d'Henneberg : — Elle est mariée ? — Il y a près de trois ans. Son mari revient incessamment d'Allemagne ; la nouvelle en est répandue.

Elle est mariée , redit le comte ! Cruel ! vous venez de m'annoncer qu'il faut que je cesse de vivre . . . Ah ! femme adorable , vous êtes donc aimée ! vous ferez dans les bras d'un autre ! un autre possèdera tous ces charmes.... Dieu ! que dois-je espérer ?

L'amitié s'efforçoit de rappeler Dorsemon à lui-même , & de lui présenter la foule d'inconvénients qui résulteroient d'un amour qu'il étoit permis de traiter de passion chimérique. Le jeune-homme plein de son délire , fermoit l'oreille aux avis du marquis, à ce que sa propre raison pouvoit lui conseiller. L'ambition cependant est un de ces maîtres qui ne souffrent point de concurrent ; convenoit-il au comte de lui associer l'amour ? en venant à la source des graces , son seul projet devoit être d'épier les moments fugitifs de la faveur , & de venger sa naissance des torts de la fortune ; il sortoit d'une province située aux frontières du royaume ; des malheurs imprévus avoient ruiné sa famille , qui datoit de la plus ancienne extraction. Son père & sa mère tenoient leur indigence cachée à la campagne , dans une espèce de chaumière. Ces parents respectables avoient fait des efforts pour

166 HENRIETTE ET CHARLOT,

envoyer leur fils unique à la cour : ils comptoient sur son mérite personnel, bien plus encore que sur sa noblesse ; en-effet la nature bienfaisante n'avoit refusé à Dorfemon que l'opulence ; il réunissoit les agréments d'un esprit cultivé, ceux de la figure, & les qualités plus essentielles d'une ame nourrie d'excellents principes. Sa douceur, qui répandoit un charme inexprimable sur toute la personne, n'empêchoit point qu'il ne fût le plus brave des hommes ; le comte, en un mot, rassemblloit tout ce qui peut former l'amant & le héros. Ses parents lui avoient recommandé surtout de se préserver des pièges de l'amour, lorsqu'il ne le conduiroit point à un engagement capable de lui assurer un rang & de la fortune. Tu vois, mon cher enfant, lui avoit dit son père, en l'arrosant de ses larmes, tout ce que nous faisons pour toi ; tu dois sentir la valeur du sacrifice : ta mère & moi nous sommes privés des secours les plus nécessaires : mais il s'agit de ton existence : nous revivrons, nous serons heureux en toi ; mon fils, vas à la cour : n'aies d'autre objet que de te faire appercevoir du maître, & mérite par tes soins & tes attentions, qu'il te distingue de la

foule ; tâche de te concilier la bienveillance de ceux que tu verras en faveur , sans cependant descendre jusqu'à cette souplesse de caractère qui tient de la bassesse. Mon ami , tente tout pour t'avancer : mais n'oublie jamais que tu es gentilhomme , & que ton premier devoir est de consacrer ta vie à l'état. Puisses-tu faire quelque belle action sous les yeux du roi ! le chemin de la fortune pour notre fils , est une tranchée ou une brèche ; nous aurions encore à bénir le ciel , si tu venois à mourir au champ d'honneur. Embrasse-nous , mon cher Dorfemon ; je te le répète ; point de ces égarements que la faiblesse & la corruption s'efforcent en vain de justifier ; épouse quelque riche héritière qui remette l'aïfance dans ta malheureuse maison , & si tu le peux , après que tu te seras occupé de ton bonheur , souviens-toi que tu laisses ici des parents à qui tu seras toujours cher , & dont la vieillesse est empoisonnée par les rigueurs & les humiliations de l'adversité ; mon ami , il ne nous est resté que l'honneur : il est vrai que c'est le seul bien qu'on doive être jaloux de conserver ; l'honneur & la religion , voilà le vrai patrimoine de tout digne gentilhomme Français... ne nous attendris-

168 HENRIETTE ET CHARLOT,

sons point. Nous te donnons notre bénédiction : c'est tout ce qu'il nous est permis d'ajouter à de faibles marques d'une tendresse que la tienne seule peut récompenser.

C'est-là , marquis , disoit le comte , en laissant échapper des pleurs , c'est-là le dernier entretien de ces chers auteurs de mes jours , que je ne saurois trop aimer ; ces paroles si touchantes , elles sont gravées dans mon ame , je les entends encore , & cependant un moment va peut-être me faire perdre tout de vûe !

Dorsemont , sans doute , s'il eût pu profiter de ces sages réflexions , auroit fui les occasions de revoir la princesse ; c'est dans la naissance d'un penchant condamnable , qu'on parvient à le dompter ; ne touche-t-on sa blessure que d'une main complaisante : elle s'irrite , loin de se guérir.

Aglæe éprouvoit de son côté la même agitation que le comte : mais elle le cherchoit , elle l'aimoit sans le vouloir ; du-moins s'en imposoit-elle jusqu'à se refuser de lire dans son cœur ; plus armée contre sa faiblesse , elle auroit surpris dans son ame , une pente déterminée à se rapprocher d'un objet trop intéressant pour n'être

n'être pas dangereux. Le soin qu'elle prenoit de recueillir des éclaircissements sur son sort , n'étoit point un des moindres indices de l'ardeur secrète qu'elle ressentait ; mais , encore une fois , il arrive peu que le premier soupir soit étouffé , & rarement une passion naissante craint-elle de se livrer à ses progrès.

Une des graces les plus séduisantes d'Aglaé , étoit cette ingénuité , le partage d'une ame neuve que la dissimulation & l'abus de la société n'ont point encore altérée. Elle étoit dans le cercle , chez madame Marguerite. Dorsemont entre ; il est charmant , s'écrie madame d'Henneberg , emportée par un mouvement de naïveté déplacé ! Tout le monde aussitôt rougit , & celle-ci ne rougit qu'après les autres , sans trop savoir pourtant d'où naissoit cette rougeur ; elle se trouve embarrassée ; la duchesse de Valentinois lui lance un coup d'œil , qui achève de la déconcerter ; ensuite s'échappe un sourire général dont sa vanité est extrêmement piquée : car l'orgueil est peut-être notre premier sentiment , & on ne lui fait point de légères blessures.

De retour chez elle , Aglaé s'interrogeoit sur cette aventure si mortifiante pour son amour-pro-



170 HENRIETTE ET CHARLOT,

pre : elle voit paraître son père , dont l'abord sérieux la glace ; il ordonne aux domestiques de se retirer : — Je veux bien encore vous accorder ce ménagement ; je ne pensois pas que vous en eussiez jamais besoin ; comment ! chez la fille du roi , chez votre maîtresse , vous commettez de telles indécences ! — Ce mot , mon père , à lieu de m'affecter autant qu'il m'étonne ! — On ne peut donner un autre nom à l'exclamation ridicule qui vous est échappée : dire qu'un homme est charmant , & le dire tout haut ! — Mais , mon père , est-ce que vous ne pensez pas comme moi , que le comte Dorsemont est le plus aimable de nos courtisans ? Si je disois autrement , je parlerois contre la vérité. — Il est bien singulier , madame , que vous teniez de semblables propos à votre père , & qu'il ait la complaisance de les entendre ! est-ce dans votre maison que vous avez puïssé cette prétendue ingénuité , qui blesse à la fois la bienfaisance & le jugement ? la duchesse est indignée contre vous. De pareils aveux ! à la cour ! apprenez les usages , vos devoirs , les plus absolus ; il est défendu de révéler ses goûts , ses sentimens ; c'est une liberté impardonnable que votre

l'excès sur-tout doit s'interdire. Souvenez-vous que dans la société, la franchise est regardée comme un manque d'esprit, & qu'on excuseroit plutôt un vice qui auroit l'adresse de se cacher. Prenez-y garde : de telles éruptions déplacées manifestent une ame remplie de son objet, & j'imagine que vous n'oublierez jamais que vous êtes madame d'Henneberg ; la fille du comte de Valencey doit connaître ses obligations : c'est d'être occupée uniquement de son époux, & si le malheur vouloit que vous fussiez dominée par quelque goût qui blessât l'honneur, sachez que ces égarements scandaleux doivent s'enfouir dans l'ombre du secret. J'aime à me flatter d'ailleurs que mes allarmes sur votre compte n'auront pas de suite. Soyez donc désormais plus circonspecte ; allez vous jeter aux genoux de madame de Valentinois, qui veut bien s'intéresser à notre destinée, & ne manquez pas de l'assurer que vous ne retombez plus dans des indiscretions si imprudentes, je puis dire, si coupables.

Aglæ s'obstinoit, en quelque sorte, à s'ignorer : elle n'imaginoit point s'être exposée à de tels reproches, pour avoir exprimé un peu trop

172 HENRIETTE ET CHARLOT,

naturellement ce qu'inspiroit la présence du comte. Diane eut, à ce sujet, avec elle, une longue conversation. Cette femme adroite qui avoit une connaissance si profonde du cœur humain, fit voir à madame d'Henneberg tous les écueils que lui offroit l'entrée dans le monde. Qui pouvoit mieux parler des passions ? elle lui présenta les dangers auxquels la moindre faiblesse livre son sexe, l'espèce de punition éternelle qui en résulte, la perfidie sur-tout de ces séducteurs qui deviennent inconstants ou indiscrets, le sort enfin d'une misérable victime de la tendresse, que la méchanceté poursuit jusqu'au-delà même du tombeau. La princesse ne répondoit à madame de Valentinois, que par des larmes qu'elle s'efforçoit de retenir. Elle balbutia la promesse d'être moins véridique, & de combattre son cœur, s'il lui arrivoit de le laisser surprendre par quelque sentiment que défavoueroit la vertu, promesse inconfidérée qui touchoit au parjure ! Cependant Aglaé jouissoit encore de l'avantage de tenir sa défaite renfermée ; Dorsemont ignoroit son triomphe, & lui-même il ne s'étoit pas déclaré. Une femme qui n'a point révélé sa faiblesse, peut espérer encore de vaincre ; a-t-elle parlé : sa chute est

décidée : elle y court , & il lui est impossible de revenir sur ses pas. Madame d'Henneberg alloit tomber dans le précipice.

On s'amusoit souvent chez madame Marguerite , à un jeu ingénieux qu'avoit imaginé Marot , ce poète facile qui nous a le premier fait connaître les graces de la versification Française ; Mellin de S. Gelais , son digne imitateur , présidoit à ce divertissement , & l'animoit de ses faillies ; chacun des courtisans qui se trouvoient dans le cercle , devoit absolument faire en vers improvisés l'éloge de la dame que le hasard avoit placée près de lui ; la fortune, ou plutôt l'amour favorisa le

Mellin de S. Gelais , &c. Il avoit une gayeté fine & spirituelle , qui le portoit quelquefois à la raillerie , ce qui lui attira d'irréconciliables ennemis. Pour la pureté & l'élégance du badinage , il fut presque l'égal de Clément Marot. On prétend que nous sommes redevables au premier, du sonnet , genre de poésie , qui doit sa naissance au bel esprit Italien. Les auteurs des *Annales Poétiques* , observent avec raison qu'on ne sauroit comprendre ce qui a pu donner lieu si long-temps à l'espèce de vogue où le sonnet a été, même en France. Quoi-

174 HENRIETTE ET CHARLOT,
comte au-delà de ses espérances : il mit Aglaé
à ses côtés, précisément le jour où l'on se livroit
à cet amusement ; Dorfemon a donc à louer tout
ce qu'il aime ; S. Gelais, avec cet enjouement
qui lui étoit propre, le félicite de sa bonne for-
tune. Comte, lui dit-il, c'est à l'Amour à chanter
Psyché, & celle-ci n'a point à redouter les per-
secutions de Vénus ; la déesse rendroit elle-même
hommage à la beauté de madame d'Henneberg.
Les courtisans applaudirent à la galanterie du bel
esprit, & les femmes marquèrent de l'humeur.
Le comte se retire dans un coin de l'appartement :
il ne tarda point à rapporter ces vers que S. Gelais
lut à haute voix :

qu'il en soit, S. Gelais a laissé de jolies bagatelles qui lui assu-
rent un nom parmi les versificateurs de notre premier âge ;
peut-on lire, par exemple, quelque chose de plus ingénieux,
que ce quatrain sur le pécuniaire de madame de Nemours ?

- « Si Dieu mettoit les dons en vous & moi,
- » Qu'avoit l'auteur de cette œuvre parfaite,
- » Pour votre part seriez femme d'un roi,
- » Et par souhait, j'en serois le prophète.

PORTRAIT D'AGLAË LA BELLE.

Du beau Printemps elle est la prime fleur ;
De rose elle a cette rougeur pourprine ,
Qui charme tant , & sa soëve odeur ,
Son gent bouton sur sa bouche divine ,
Dessus son teint sa brillante fraîcheur ,
Craindrois aussi qu'elle n'en eût l'épine :
Pour ce tairai ce qu'elle inspire au cœur
Si vivement , ce qui fort me chagrine :
Mais vaut bien mieux ressentir quelque ésmoy ,
Que d'affliger object plus cher que soy.
Azur des cieux reluyët en ses prunelles ,
Œil ravissant , au mignard regarder ,
D'où Cupido se plaît à nous darder
De son brandon ardentes estincelles ,
Que suivent tost des navrûres mortelles ,
Car d'aimer seul Dieu daigne nous garder !
C'est un grand mal ! un plus cuisant encore
Est de n'avo'r nul penser de retour ,
Du-moins laissons l'espérance à l'amour :
Elle adoucit le feu qui nous dévore ;
Espoir flatteur est la vermeille aurore :
Qui , la nuit , souffre , attend aysé du jour.
Savant Zeuxis , que n'ai-je ton adresse !
Comme peindrois l'or de ses blonds cheveux
Flottant au vent , qui lègèr les caresse ,

M iv

176 HENRIETTE ET CHARLOT,

Où mille cœurs vont se perdre sans cesse,
 Et s'enlacer d'indissolubles nœuds !
 Et cette gorge . . . ah ! c'est-là que repose
 L'enchantement tapi sur lys & rose ;
 C'est-là qu'Amour va toujours se cacher
 Pour méditer ses ruses & malices ;
 Tel qu'oyselet, il aime à s'y nicher ;
 Et le croy bien : c'est un lieu de délices ;
 Qui ne voudroit, deust-il même en mourir ;
 Cognoistre un peu ce sein fait à plaisir ?
 Que vous dirai d'une taille légère,
 Taille de nymphe, ou d'accorte bergère ?
 Oh ! que la main brûle de l'enserrer !
 La terre à peine on la voit effleurer,
 Et sous ses pas ne ployeroit la fougère.
 La biche au bois , & le faon sautelant ,
 N'ont, selon moi, jambe plus déliée :
 Toute âme honnête & qui d'amour se sent ;
 A cette jambe incontinent liée ,
 Baïse , rebaïse, enflammée en ses vœux ,
 Ce pied mignon qui maints desirs fait naître ;
 Petits patins, que vous êtes heureux !
 Si j'étois vous ! . . . chut ; j'en dis trop peut-être.
 N'oublions pas ce propos enmiellé ,
 Ce doux parler , dont on est affolé ;

Petits patins, &c. C'est ainsi que s'appelloit la chaussure des femmes de ces temps.

Un simple mot, un soupir qu'elle jette ,

D'enfant Amour est droit une sagette.

Ai-je pourtraict cet objet tant divin ?

Nenni vraiment. Faudroit pour tel ouvrage

D'autres pinceaux, ainsi qu'une autre main :

C'est aux Dieux seuls à peindre leur image.

Madame d'Henneberg eut de la peine à cacher son émotion ; son cœur l'éclairoit assez pour soupçonner que l'Amour plutôt qu'Apollon avoit dicté l'espèce d'impromptu. Quelle joie secrète elle ressentoit d'imaginer que Dorfemon pouvoit partager l'intérêt qu'il avoit excité ! Cependant elle n'osoit trop se rendre compte des sensations confuses qu'elle éprouvoit ; elle eût seulement désiré d'être loin de l'appartement de madame Marguerite , & de s'interroger sur l'effet que devoit produire en elle la galanterie du comte ; les plaisanteries de S. Gelais la déconcertoient. Madame , lui dit-il , ce que c'est que d'être une divinité ! on opère des miracles : voilà un rival en poésie que vous nous donnez ; ne rougissez point , ne rougissez point : la beauté est faite pour recevoir des hommages , & l'encens appartient aux dieux : ils ne doivent pas le rejeter. Malgré les compliments qu'il recevoit , Dorfemon

178 HENRIETTE ET CHARLOT ,

se reprochoit ses vers : il craignoit qu'ils n'eussent l'air d'une déclaration ; il n'étoit pourtant pas fâché qu'Aglæ pût croire que l'esprit y avoit moins de part que le cœur. On se retira, & S. Gelais ne fût pas le seul qui pensât que l'amour avoit conduit la main du peintre. Ces sortes de secrets n'échappent point, sur-tout à l'œil clairvoyant des femmes : de ce moment, elles tinrent des propos sur madame d'Henneberg, & Dorfemon, & l'on ne parloit plus à la cour que du *Portrait d'Aglæ la Belle*.

Les jardins d'Anet rappelloient ceux de l'enchanteresse Armide ; on auroit été embarrassé de décider qui y dominoit le plus de l'art ou de la nature ; tous deux sembloient s'être associés pour embellir ce séjour. Parmi les merveilles qu'il renfermoit, on admiroit sur-tout un bosquet que la duchesse de Valentinois appelloit sa *retraite* ; un canal couloit au milieu ; ses ondes étincelantes comme autant de diamants, formoient un agréable murmure, & alloient tomber dans un bassin de porphyre, que soutenoient deux Génies sous la figure de jeunes enfans ; au fond du bosquet, s'arrondissoit un fiège de gazon émaillé d'une

infinité de fleurs champêtres ; autour étoient des statues de marbre , des meilleurs maîtres d'Italie , qui représentoient les aventures galantes de Vénus. La déesse elle-même s'y montrait dans tout l'éclat de ses charmes , c'est-à-dire ne devant ses avantages qu'à sa beauté seule , dénuée d'ornemens , & telle en un mot que la jugea Paris. Des cignes voluptueux déployoient leurs ailes argentées , en se jouant sur ce canal bordé de jasmins & de violettes , tandis que d'innocentes tourterelles roucouloient les soupirs de la tendresse ; de petits jets-d'eaux de senteur, d'espace en espace , entretenoient la fraîcheur de la verdure ; les arbres les plus odoriférants & les plus rares , composoient ce bocage délicieux ; on n'y pouvoit entrer sans se laisser surprendre par une douce rêverie , qui bientôt portoit à l'attendrissement. On y éprouvoit la langueur , le charme de l'Amour : on l'y respiroit par tous les sens ; Anet étoit le siège de son empire : mais , sans contredit , c'étoit dans ce bosquet que s'élevoit son trône ; c'étoit-là que la belle Diane de Poitiers alloit nourrir cette mélancolie qui la rendoit si intéressante & si chère à son amant.

180 HENRIETTE ET CHARLOT,

Le hafard conduit en cet afyle madame d'Henneberg ; elle ne peut fe défendre de l'afcendant qui paraît l'y attirer ; un mouvement involontaire l'y entraîne ; elle va tomber, comme malgré elle, fur le banc de gazon, & bientôt fes beaux yeux font couverts de larmes , de ces larmes dont la fenfibilité feule connaît la douceur. Qu'en ce moment elle étoit féduifante ! que ces pleurs relevent l'éclat de la beauté ! les poètes ont imaginé la plus agréable de leurs fictions, quand ils nous ont peint l'Aurore ranimant la nature , & l'embellifant de fes larmes ; quel eft en-effet l'empire d'une femme , lorsqu'elle nous frappe dans cette fituation !

Aglaé fe voyant feule , fe croyant au bout du monde , s'abandonne au plaifir de foulager un cœur que tant de fentiments divers oppreffoient ; c'eft dans la folitude qu'on s'interroge , qu'on fe parle , qu'on fe répond ; il faut croire que ce font les amants qui ont imaginé le monologue. J'aimerois donc , fe dit la princesse , car il n'eft plus poffible de me tromper fur ce que je reffens ! oui, j'ai enfin connu l'amour ; & quel en eft l'objet ! M'eft-il permis de difpofer de mon ame ? n'eft-elle pas

toute entière asservie à un époux... à un tyran ? Il revient, & il faudra que dans ses bras... Malheureuse Aglaé ! quel tourment de s'immoler à un ravisseur qui n'a d'autres droits que ceux d'une autorité barbare, qu'on n'aime point, qu'on est sûre de ne point aimer ! quelle cruelle extrémité ! ah ! jamais, jamais je ne me résoudrai à un pareil sacrifice : plutôt cent fois la mort !

La princesse reprend les vers du comte, les relit, en est toujours plus émue : elle interrompt sa lecture : — je serois aimée ! eh ! dois-je souhaiter que Dorfemon ait mes sentiments ? à quoi me conduiroit son retour ? à augmenter les peines qui me déchirent ; ce seroit les multiplier, que de nourrir un amour dénué de tout espoir. Ah ! écartons cette idée.... non, le comte ne m'aime point, il ne m'aime point ; c'est l'esprit seul qui a tracé ce portrait ; contentons-nous d'être la seule malheureuse....

Elle avoit dans les mains ces vers, qu'elle devoit savoir sans doute, car la mémoire retient aisément ce qui intéresse le cœur : Dorfemon entre subitement dans le bosquet ; il échappe à madame d'Henneberg une espèce d'exclamation d'effroi ; elle

182 HENRIETTE ET CHARLOT,

veut se lever : — Quelle peut être votre frayeur, madame ? de grâce, restez, ne vous retirez point ; si ma présence vous importune, vous est odieuse, j'immole dès ce moment, tout le plaisir que je goûterois à vous voir. La princesse n'avoit pas la force de répondre : un trouble inexprimable s'étoit emparé de tous ses sens ; elle veut cependant articuler quelques mots, & sa voix expire. — Pourquoi cette agitation, madame ? vous aurois-je interrompue ? vous lisez.... (un trait de jalousie avoit frappé le comte ; le soupçon cruel a bientôt fait place aux transports de la joie : il s'apperçoit que c'étoit ses vers qui fixoient les regards de madame d'Henneberg.) Ociel, madame, je suis assez heureux !.. quoi ! vous daignez relire encore... ce qui est bien au-dessous de ce que vous inspirez ! jamais, non jamais je n'ai plus désiré de posséder tous les talents, pour exprimer le pouvoir de tant de charmes. (Aglaé fait un mouvement pour sortir.) Vous aurez la bonté, madame, de m'écouter ; c'est peut-être l'unique occasion que le hasard m'offrira, & j'oserai en profiter... C'est à vos genoux que je veux parler & mourir. Il ya trop long-temps, madame, que mon cœur brûle d'éclater : le respect, la crainte,

m'imposoient le silence : mais vous êtes ici sans témoins , & je peux vous montrer tout l'excès d'un amour... que vous plaindrez madame... me refuserez-vous la pitié ? apprenez que , depuis le premier instant où mes yeux rencontrèrent les vôtres , je ressentis toute la flamme d'une passion qui ne finira qu'avec ma vie ; je connais l'étendue de mes malheurs : je fais qu'un époux... je ne puis achever, cette idée me tue. Il n'importe, madame, je vous l'ai dit : je veux expirer de mon amour. Hélas ! quand j'ai avancé dans mes vers qu'on avoit besoin d'espérance en aimant , je parlois contre l'aveu de ce cœur qui ne vous demande , qui n'implore que la liberté de vous aimer , de vous le dire , sans que vous payez du moindre retour , des sentiments... peuvent-ils vous offenser ? oui, belle Aglaé, suffiez-vous m'accabler de la plus horrible indifférence, je vous idolâtrerai comme l'objet de tous mes vœux.. Comte, interrompt madame d'Henneberg, votre témérité me frappe d'une surprise, qui jusqu'à présent ne m'a point permis de vous répondre ; oubliez-vous à qui vous osez tenir ce langage ? la princesse d'Henneberg auroit-elle dû seulement entendre un mot... Eh ! madame , reprend vivement

184 HENRIETTE ET CHARLOT,

Dorsemont, quel feroit donc mon crime ? Je saisis l'occasion de porter à vos pieds un hommage que la vertu la plus sévère ne sauroit rejeter. Oui, je fais, je fais qu'un autre vous possède, que j'aurai le cœur percé de mille coups... Madame, ne suis-je pas assez puni ?.. Si mon amour vous offense, eh bien, adorable Aglaé, je ne vous en parlerai plus, je ne vous en parlerai plus ; mais promettre d'étouffer une tendresse si vive, si pure, de vaincre une passion si déintéressée, qui fait tout mon bonheur : ne vous attendez point à ce sacrifice, j'expire... La princesse croit entendre du bruit : — Quittez ces lieux... si l'on vous voyoit... — Quoi ! madame, vous ne me direz rien... — Allez, comte... vous n'êtes pas le seul à plaindre...

Dorsemont ne peut obtenir d'autre réponse. Madame d'Henneberg sortoit du bosquet : le comte cède enfin, en accusant sa bizarre destinée, qui le forçoit de se séparer de la princesse ; elle ne s'étoit point trompée : la duchesse de Valentinois accompagnée de quelques courtisans, s'avançoit vers cet asyle ; Aglaé se hâte de la rejoindre.

Dorsemont rendu à lui-même, se retrace jusqu'aux moindres détails de son entrevue avec madame d'Henneberg ;

d'Henneberg ; il ne fait s'il doit craindre ou espérer ; tantôt il imagine avoir saisi des indices qui flattent son amour ; tantôt il est assuré de n'être jamais aimé. Du-moins , se disoit-il , au milieu des peines que j'éprouve , j'ai une espèce de consolation : madame d'Henneberg est instruite de mes sentiments ; elle a lu dans mon cœur ; elle fait que je l'adore , & rien ne me fera changer ; il m'échappe des plaintes ! l'amour , un amour comme le mien , ne se suffit-il pas à lui-même ? je ne serai point haï ; non , la princesse ne sauroit pousser jusques-là l'ingratitude , la barbarie ! je l'aimerai avec tant de discrétion , tant de délicatesse ! je n'entretiendrai que moi seul de ses charmes ; je m'efforcerai de contenir l'excès d'une flamme... elle n'éclatera jamais , elle n'éclatera jamais ; si cette passion trop funeste me conduit au tombeau , eh bien ! je mourrai satisfait ; madame d'Henneberg n'aura rien à reprocher à ma mémoire : peut-être lui donnera-t-elle quelques larmes ; sa vertu s'offenseroit-elle d'une faible marque de compassion que j'aurai bien méritée ? eh ! après l'amour , la pitié n'est-elle pas un sen-

186 HENRIETTE ET CHARLOT,

timent qui doive flatter ? j'en goûte d'avance la douceur. Hélas ! qui fait aimer , a-t-il besoin de l'espérance même du retour ?

Aglæ ne sortoit point du trouble où la conversation du comte l'avoit plongée. C'est alors qu'elle ne se méprend plus sur la nature des transports qui l'agitent : c'est l'amour le plus vif qu'elle ressent : c'est l'amour le plus vif qu'elle a inspiré ; il ne lui est plus possible d'en douter ; elle est donc aimée , adorée de l'homme le plus aimable : elle ne sauroit se le dissimuler ; mais , quand elle vient à jeter les yeux sur sa situation , elle voit qu'elle est liée par une chaîne éternelle , que son cœur comme sa main ne lui appartiennent plus , elle envisage toute la rigueur de son devoir , son honneur attaché à ce sacrifice que tout lui impose ; elle en a même trop dit , en quittant Dorfemon . . . elle en a trop dit ? & son cœur étoit déchiré ; sans la contrainte où elle gémissoit , n'eût-il pas éclaté ce cœur tout plein de son maître ? le comte n'y régnoit-il pas en souverain absolu ? pouvoit-elle remporter sur elle même une victoire plus décidée ? ah ! que ce prétendu triomphe lui

à côté de larmes ! elle s'abandonne sans réserve à sa sensibilité : — Mourons , mourons dans ces pleurs , avant que j'aie revu le prince ; de quel oeil sentirai-je sa présence ? il m'étoit indifférent : il me sera odieux , insupportable... que dans ses bras... je n'y ferai jamais : il est si aisé de terminer sa vie ! mon père , la duchesse de Valentinois , le roi lui-même , toute la terre s'armeroit pour tyranniser une infortunée . . . je leur résisterai ; je les combattrai ; l'autorité ne l'emportera point... Ah ! Dorfemon , Dorfemon , pourquoi le ciel ne nous a-t-il pas unis ? si sensible , si tendre ! & me voir enchaînée à un époux . . . qui profitera du pouvoir que lui donnent les loix... mon sort est décidé. Je suis la plus malheureuse des femmes ! hélas ! du-moins n'en soyons pas la plus coupable !

On donnoit dans les jardins d'Anet , une fête brillante qui attiroit toute la cour. Dorfemon avoit épié l'occasion : madame d'Henneberg alloit seule vers un salon de verdure , où devoient-être le roi & madame de Valentinois : le comte vole à la princesse , & lui présente la main : — Madame , j'entendrai mon arrêt ; je ne laisserai point échap-

188 HENRIETTE ET CHAR

per ce moment : il faut que vous ay
de me déclarer avec une franchise di
& de moi , ce qu'il m'est permis d'atten
madame : mon hommage vous auroit-
point que vous m'interdiriez jusqu'au fai
magement d'un amour sans espérance ?
je puisse l'exprimer cette ardeur si vive ;
dans mes entretiens , dans mes regards , d
silence même , lorsque le respect & vo
neur n'en seront point blessés ! que je pui
dire , vous répéter , sans vous offenser ,
vous adore... Vous ne répondez point , mais
j'ose cependant l'exiger cette réponse , ou...
n'irez pas plus loin , je m'immole à vos yeux...
princesse effrayée ; mettant aussi-tôt la main
l'épée du comte : — Que voulez-vous ? que voulez
vous ? est-ce en ce moment ?.. — Je ne sollicite , je
n'implore qu'un mot , madame... vos efforts se-
roient inutiles... Je vous donnerai même encore un
témoignage de cette passion respectueuse qui m'a-
nimera jusqu'au dernier soupir ; ne craignez point
d'être compromise : je vais , loin de vos regards ,
me percer le cœur... — Arrêtez, Dorsemont ; encore
une fois que demandez-vous ? — Ou la mort ,

ou la vie , & à l'instant... — Comte... vivez pour faire mon malheur & le vôtre...

Madame d'Henneberg n'a pas le temps d'achever : le connétable de Monmorenci sortant tout-à-coup d'un bosquet , vient à sa rencontre. On entre dans le fallon ; Diane de Poitiers reproche à la princesse de n'avoir point paru plutôt. La fête fut des plus galantes. Dorsemont qui n'ignoroit pas l'attachement de la duchesse de Valentinois pour Aglaé, crut flatter celle-ci par ces vers composés à la hâte , qu'il fit présenter à Diane de Poitiers.

Quiconque veut que Diane sauvage
Fut icy bas , dédaignant ses attraits ,
Comme chasseur , en guerrier équipage ,
Portant la mort aux hostes des forêts ;
Quiconque adjoute à cette austère image
Que la déesse estrange en sa pudeur ,
D'aucun servant n'escouta le langage ,
Fors d'ung lequel , quoyque simple pasteur ,
Faisoit , la nuit , agréer son hommage ,
Et dans un antre , ou sous l'espais feuillage ,
Alloit , le jour , cacher sa vive ardeur ;
Quiconque a dit ces faits dont ne tiens compte ,
Il n'a dit vrai , c'est bien mensonger conte :
Diane fut habitante des cieux ,

N. II.

190 HENRIETTE ET CHARLOT,

Mieux que Vénus , eut douceur en partage ,
Brillants appas , sourire gracieux ,
Propos légers , élégant badinage ,
Atours de goût , & des Graces l'ouvrage :
Son arc mortel étoit dans ses beaux yeux ,
Et sous ses traits tomboient cœurs languoureux ;
Ontquès bergers ne mist en son servage ,
Mais bien captifs , premiers entre les dieux :
Jupiter seul fut son amant heureux ;
Sans son éclat , il auroit eu la gloire
De mériter ses constantes amours ,
Et la voyons encore tous les jours
Dans l'art de plaire obtenir la victoire.

Le comte , & Aglaé furent peu occupés d'un
divertissement qui fixa l'attention de la cour ; tout
est étranger pour deux amants : ils existent seuls

Jupiter , &c. Par allusion à Henri II , qu'on peut citer comme le
modèle de la galanterie Française ; il aimait Diane de Poitiers toute sa
vie , & même au-delà du tombeau : il portoit encore son deuil & ses
livrées , lorsqu'il reçut le coup mortel à ce malheureux tournoi de la
porte Saint-Antoine. Il y a des amours que leur persévérance semble
ennoblir : ils empruntent de leur durée & de leur énergie , une espèce
de considération , au point qu'on seroit tenté , non-seulement de leur
pardonner , mais de les mettre au nombre des vertus ; l'attachement
de Henri pour Diane , est dans la classe de ces erreurs pour lesquelles
on a de l'indulgence , si on leur refuse une sorte d'estime ; mais que
ces exceptions sont rares , & qu'il est peu de passions qui méritent ces
ménagements !

dans l'univers , & ce n'est pas le séjour de la grandeur qui peut intéresser la vraie tendresse. Madame d'Henneberg retirée de ce tumulte qui lui étoit si désagréable , reçoit une lettre : aux premiers mots qu'elle a lus , elle reconnaît aisément de quelle part vient cet écrit ; le comte y développoit ainsi la violente situation de son ame :

« Vous m'avez ordonné de vivre , madame ,
 » mais à quelle condition m'imposerez-vous cette
 » loi ? je n'imagine point que vous doutiez de
 » l'excès de mon amour : il vous est connu , & je
 » ne puis me refuser au plaisir de m'en applaudir.
 » Vous , la souveraine de mon ame , l'avez-
 » vous bien pénétrée ? y avez-vous saisi ces
 » sentimens , ces transports que vous seule êtes
 » capable d'inspirer ? Daignez-vous expliquer :
 » dites-moi du-moins que vous ne rejetez pas mon
 » hommage ; vous m'opposeriez un engagement ,
 » un cruel engagement ? Eh ! craignez-vous que
 » je ne sache pas m'immoler ? je vous le répète :
 » je veux vous adorer avec ce respect qu'on a
 » voué aux Dieux ; un soupir , un regard de vous ,
 » c'est l'unique récompense que j'ambitionne : ce
 » sera le prix de mes combats , de mon silence

192 HENRIETTE ET CHARLOT,

» déchirant, de mes larmes ; j'en abbreuverai mon
» cœur : hélas ! leur source me fera chère : ce
» sera vous qui les ferez couler. Puis-je me flat-
» ter, divine Aglaé, que j'obtiendrai une réponse ?
» songez qu'un mot suffit à mon bonheur. Il n'y
» a que l'amour qui puisse payer la beauté , & il
» n'y a que moi qui puisse vous aimer autant que
» vous méritez de l'être. Non, personne au monde
» ne portera à vos genoux , un tribut plus digne
» de tant de vertus & de charmes : soyez-en assu-
» rée ; croyez que je mourrai plutôt que de vous
» exposer à la plus légère indiscretion ; livrez-
» vous à mon cœur : il est fait pour que vous y
» épanchiez les secrets du vôtre ; hésiteriez-vous à
» m'accorder votre confiance ? »

Lui accorder ma confiance , s'écrie la princesse ,
en reportant les yeux sur la lettre ! ah ! Dorsémon...
cruel , n'êtes-vous pas le maître de mon cœur ?
& ma faiblesse peut-elle vous être cachée ? si
vous m'étiez moins cher , aurois-je marqué pour
vos jours cet intérêt qui ne m'a que trop trahie ?
est-ce à vous à douter du sentiment qui m'animait ?

Incertaine , agitée par des mouvements divers ,
madame d'Henneberg ne savoit si elle ne succom-

beroit pas, jusqu'à prendre la plume pour répondre au comte : elle sentoit cependant l'importance de cette démarche , & tout-à-coup elle s'arrêtoit , retenue par cette sagesse, le fruit d'une excellente éducation , par ce qu'elle devoit à son père, à sa famille, à elle-même. Qu'une femme qui n'a point commis encore d'imprudences , a de la peine à se laisser entraîner ! Malheureux séducteurs que nous sommes ! c'est nous qui égarons malgré lui, qui poussons dans le précipice , ce sexe si digne de notre compassion & de notre estime ! Aglaé étoit aux bords de l'abyme : elle va y tomber ; c'en est fait , ce jour funeste va décider du reste de sa vie.

La princesse étoit dans un salon ouvert sur son jardin, lorsque le comte s'offre à ses regards : — Pardon, madame , si je franchis les bornes de la décence : j'ai saisi un moment où vous étiez seule. Je viens chercher moi-même la réponse à une lettre.... que vous n'auriez pas dû m'envoyer , interrompt madame d'Henneberg ; avez-vous juré de me persécuter ? ... hélas ! ne vous en ai-je pas dit assez ? — Vous daignerez donc , madame , permettre que je vous offre en secret tous mes vœux , comme à ma divinité suprême ? .. Que

vois-je ? vous pleurez ! vous pleurez, adorable princesse ! — Comte, ces larmes ne vous instruisent-elles pas de tous mes secrets ? ah ! je n'en ai plus pour vous, je n'en ai plus pour vous ! Eh bien ! lisez donc au fond de mon ame, de cette ame si agitée, si battue par une passion qui nous rendra tous deux malheureux : sachez, que mes sentimens ont peut-être prévenu les vôtres, que nous courons au-devant de notre perte. Aussi-tôt Dorsemont se jettant à ses genoux : — Ah ! madame ! ah ! divine Aglaé ! que parlez-vous de malheur ? je suis au comble de la félicité ! Je serois aimé ! je l'apprendrois de votre bouche ! laissez-moi m'enivrer de tendresse & de joie. J'acheterois de toute ma vie ce délicieux moment ; eh ! qu'ai-je à craindre, si tout ce que j'idolâtre ne rejette point mes vœux ?

Les deux amants entrent dans ces détails si intéressants qui accompagnent les premiers aveux d'une ardeur mutuelle ; ils forment assurément le projet de concilier la vertu & l'amour ; étrange erreur où se jettent d'abord les jeunes & aveugles victimes des passions ! c'est bien pour elles que le précipice est couvert de fleurs ; elles y sont plon-

gées avant que de l'avoir apperçu. Madame d'Henneberg en vient au point de se cacher que bientôt son mari sera de retour ; elle ne voit que des jours sereins, ou plutôt ses yeux sont entièrement attachés sur le comte, qui n'est pas dans un moindre égarement ; il a oublié l'objet qui l'amenoit à la cour ; il n'envisage plus ses malheureux parents qui attendoient , pour ainsi dire, une nouvelle existence de sa réussite dans un pays où il ne se fait point de légères démarches ; il recevoit souvent de leurs lettres : mais ces caractères ne parloient plus à son ame ; tout ce qui n'étoit point la princesse , fixoit peu son attention. Il faut avouer que le début d'une passion fondée sur la délicatesse & l'enthousiasme du sentiment , excite une sorte d'ivresse qui ne permet guères de réfléchir , & peut-être l'innocence & la pureté dont se nourrirent & se fortifient les commencements d'un semblable amour , rendent-elles le délire plus dangereux.

La princesse , dant cet âge encore qui admet les simples amusements , avoit une colombe qu'elle aimoit beaucoup : elle l'ornoit de rubans & de fleurs , & la portoit souvent avec elle dans les sociétés ; soit que cet oiseau lui eût été dérobé ,

196 HENRIETTE ET CHARLOT,

ou soit qu'il se fût envolé, il avoit disparu ; madame d'Henneberg étoit inconsolable de sa perte ; il étoit assez naturel qu'elle confiât sa peine à Dorsemont ; il n'est point de petites confidences entre les amants. Peu de jours après , le comte mit sur sa toilette ces vers qui feront juger à quel point il étoit rempli du desir de plaire à la princesse. D'ailleurs cette petite production donnera aux lecteurs rassasiés de la *manière* de notre bel esprit, quelque'idée du style ingénu & naïf de ces tems. On aime à se reposer sur ces bagatelles sans faste & sans prétention , comme un prince s'amuse quelquefois du séjour du luxe & des grandeurs à fixer ses regards sur l'humble cabane de l'habitant ignoré des campagnes ; la vérité de la nature cause toujours un nouveau plaisir : c'est ce qui nous ramène incessamment à cet inimitable la Fontaine, préférablement aux autres génies qui ont illustré le siècle de Louis XIV.

LA COLOMBELLE.

Je desplorois d'une estrange manière,
Vostre meschef : ce m'estoit peine amère ;
Moult foulcieux , arraisonnois en moi :
Hélas ! madame est en un grant esmoi t

Comme sa rose est muée & blefmie !
Comme son lys a la blancheur flétrie !
Dieux d'Amathonte en sont en défarroi ;
Je baillerois certes rançon de roi ,
Tout ce que j'ay , voire mesmes ma vie ;
Pour alléger telle mélancolie ,
Et ne surprend pareil transport , je croi :
Cil qui vous aime , il aime plus que soi ;
On est , on vit , on meurt en son amie.

Or , ainsy qu'un duquel mal subit a
Par cas piteux troublé la fantaisie ,
Me lamentant , & ne reposant mie ,
Sus je m'en vais querrant de-çà , de-là :
Mes bons amis , Dieu vous doint chère lie !
Par adventure , au verger que voilà ,
Auriez-vous veu colombelle jolte ,
Au blanc plumage , à l'œil de vray rubis ,
Portant au col l'arc meslangé d'Iris ,
Gente en tout point , & de grace accomplie ?
Puis adjoutois : mignone tant chérie ,
Avez-vous pu quitter hospice tel ?
Quand de vostre aïsse à l'efflor enhardie
Vous voleriez , bien haut , jusques au ciel ,
Ne trouveriez , colombelle ma mie ,
En suis certain , que le goût d'ambrosie ,
Vaille celui de la miette de pain
Que vous donnoit madame de sa main ,

198 HENRIETTE ET CHARLOT.

De cette main dont vous estiez polie ,
 Amignardée , atournée , embellie.
 Qui n'envieroit un si playfant destin ?
 Et sur sa bouche où gît l'attrait suprême ,
 Où de cerise allefche le carmin ,
 Suciez-vous pas le nectar des Dieux même ?
 Vous pigeonniez , roucouliez dans son sein.
 Ah ! c'est bien là l'Olympe véritable ,
 Ingrar oiseau ! que si j'avois esté
 A vostre lieu ! sur ce sein délectable ,
 J'aurois pâmé d'excès de volupté.

Malgré mes soins , quêtes continuelles ,
 De la volage enfin nulles nouvelles
 Ne recueillois : j'estois près d'expirer ,
 Refcru , non loin du verdoyant bocage ,
 Où mon amour oſay vous déclarer ;
 Las ! son aspect me faisoit soupirer ;
 Depuis ce jour , suis en vostre servage.
 Je m'atseignoïs ainsi qu'un moribond ,
 Quand sur ma teste un nuage se fond ,
 Et me faict voir une dame luyſante
 De vif esclat , jeune , la plus charmante
 Après madame ; à ses pieds s'elbattoient
 Enfants tout nus , qui des ailles portoient
 Chapel de fleurs ornoit ses tresses blondes ,
 Qui sur un sein d'albâtre estblouissent ,
 Comme à plaisir formoient gentilles ondes ,

Où se jouoit Zéphyrus caressant.
 Un char d'azur & tout resplendissant
 Des rays divers d'or, & de perles fines,
 De diamants, d'escarboucles divines,
 Servoit de trofne à l'objet ravissant,
 Tost je lui crie, emporté par mon ame :
 Ne sauriez-vous m'instruire un peu, madame,
 Où trouverois un fugitif oiseau,
 De ses pareils sans doute le plus beau,
 Une colombe à madame trop chère ?
 Tant vainement faut-il que je m'enquerre ;
 Que j'interroge & vieil & jeuneau !
 Las ! si ne l'ay, dans la tombe on m'enferme.
 Mon doux ami, ne te laisse miner
 Par si grand deuil, répond la beauté geure,
 Me présentant une main obligeante :
 Vas, Cupido pourra te ramener
 Dès ce jourd'huy la colombe meschante ;
 Te le promets, foy de divinité...
 — Comment ! seriez de la race immortelle ?
 Le croy sans peine : avez tant de beauté !
 Oui, repart-elle : ay pleine autorité
 Sur tout ; je suis Vénus, Vénus la belle.
 Viste à ce nom m'agenouille humblement.
 Moult absorbé dans l'esbayissement.
 Elle poursuit : à titre de déesse,
 De tes ennuis ay cognu le sujet :

200 HENRIETTE ET CHARLOT,

Pour ce vers toy j'accours à ton souhait ;
 Veux promptement abrégér ta destresse ,
 Et t'avviver par un peu de lieffe ;
 Amour t'a mis aux lacqs d'un jeune objet
 De la nature œuvre le plus parfait :
 Dans Aglaé, je prise ma rivale ,
 Elle est ma sœur, en tout point mon égale ;
 Sur mes autels , jà reçoit son pourtraict
 Tous les honneurs qu'a le mien en-effet ,
 Et mon encens se brûle auffy pour elle ;
 Aurois desir qu'elle eust ainsy sa part
 De mes destins , que n'estant point mortelle ,
 A pleine coupe elle bust le nectar !
 En attendant que recherche fidelle
 Nous ait rendu l'ingrate colombelle ,
 Cours lui porter celle-cy de ma part.

Adone Vénus détache de son char ,
 Une colombe aux ailles parfumées ,
 Qui d'un baiser, où sa bouche départ
 Céleste odeur , font encore embasimées.
 L'œil ébloui de ces enchantements
 Qui par degrés me frappaient davantage ,
 N'avois point veu que dix beaux pigeons blancs
 Estoiert du char le gentil attelage.
 Cette colombe est telle, dit Cypris,
 Qu'avec justice aux autres la préfère ,
 Et me sera toujours playfante & chère ;

souventes-fois

Souventes-fois la mignardoit mon fils ,
Et la flattoit d'une main caressante.
Sur ses besoins toujours plus prévoyante ;
La nourrissois de mil & grains choisis ;
Elle buvoit dans ma coupe odorante ,
Même liqueur qu'aux dieux Hébé présente ;
Aux jours de fête à Cythère , à Paphos ,
L'ornois de myrthe , & de bouquets nouveaux ;
Sur mes genoux elle estoit d'ordinaire ;
Mais ce n'est tout : tu cognoistras , j'espère ,
Si mon présent doit avoir quelque prix :
Ouvre l'oreille à merveilleux récits.

Lors s'atrouppant pour écouter leur mère ,
Enfants Amours ont leurs jeux retenus ,
Jusques aux vents dont l'haleine légère
N'ose effleurer les cheveux de Vénus.

Elle reprend , exhalant autour d'elle
Ambre & parfums , douce haleine d'icelle ,
Jusqu'à mon cœur mollement parvenus :

Vers les confins d'une terre lointaine ,
Où du Cydnus s'espand l'onde incertaine ,
Est un pays sur tout autre estimé ;
Alcimédor , & sa femme Euridice
Y séjournoient, couple à bon droit famé ;
Fors pour un point : la fardide avarice
Vilainement infectoit ces deux cœurs ,
Y distilloit tous ses venins rongeurs ;
Tome V.

O

202 HENRIETTE ET CHARLOT,

Riches estoient , on ne peut davantage ,
 En oultre avoient trésor d'un plus haut prix
 Qu'or & qu'argent , un plus rare partage ,
 Fillette accorte , ornement du pays ,
 Si que chascun courant sur son passage ,
 Se demandoit : avez-vous vû Zaïs ?
 C'estoit d'Amour la véritable image :
 La pauvre enfant approchoit de cet âge
 Où feux secrets s'allumant dans le sein ,
 De la pudeur augmentent le carmin ;
 Elle ignoroit ce qu'estoit mariage ,
 Et seulement ressentoit dedans soi
 Qu'elle eust voulu , pour engager sa foi ,
 Un jeune espoux , d'agréable visage.
 Or ses parents n'éprouvoient point cela :
 Ils n'aspiroient qu'à se donner un gendre
 Lequel eust bien d'un prince & par-delà ,
 Pour l'amasser , & non pour le despendre :
 Il se présente un de ces riches-là ,
 Qui nullement ne duit à la pucelle ,
 Voire lui semble un monstre qui déjà
 Saisit sa proie , & se repait d'icelle ;
 Zaïs se jette aux genoux maternels ,
 Sa main refuse aux liens solemnels ;
 On ne l'escoute , & le père & la mère ,
 Loin d'alléger cette douleur amère ,
 La cloënt tost au faite d'une tour
 Où se glissoit à peine un ray de jour ,

En luy disant : quand ferez plus docile ,
 Vous sortirez de cet obscur asyle.
 Dans ce meschef , hélas ! si désastreux ,
 Zais n'a plus qu'à s'adresser aux dieux ;
 Amour , touché du grief qui m'opresse
 Accours , dit-elle , & viens me secourir ;
 Il n'est que toi que je puisse attendre :
 Le dieu des cœurs doit sentir ma destresse ;
 O quel plaisir j'aurois à t'adorer ,
 Si je trouvois ung qui sçust m'inspirer ?
 Amour , Amour que mon ame est sensible !
 Mais m'enchaîner... la chose est impossible !
 Me faudra-t-il vainement t'appeller
 Dans cette tour , languir , me désoler !
 Jusqu'à l'espoir qui fuit ce giste horrible ?
 Que si j'avois le pouvoir de voler ! ..
 Elle parloit , & sa bouche vermeille ,
 Qui de la rose est le bouton naissant ,
 En empruntant une beauté pareille
 S'allonge , & change en un bec rougissant ;
 Son col d'albâtre , amoindri sans dommage ,
 N'a rien perdu de sa gente rondeur ;
 Tout son beau corps se couvre d'un plumage ,
 Qui de ses lys conserve la blancheur ;
 Ses pieds mignons sont pattes devenues ,
 D'un fin duvet playamment revestues ,
 Et ses deux bras qu'elle levoit aux cieus ,
 Sont raccourcis pour s'étendre en deux ailes ,

O ij

204 HENRIETTE ET CHARLOT,

Qui prennent sus un effor gracieux :
 Elle a franchi les barrières cruelles ;
 Elle est dans l'air. Zaïs , lui dit mon fils ,
 Va , cours te joindre à ces oyseaux gentils ,
 Qui sont comblés des faveurs de ma mère ;
 Dans les bosquets de Gnide & de Cythère ,
 Va roucouler les amoureux soucis ;
 Reçois mes feux dans tes sens attendris ;
 Sois de Vénus la colombe première.

Ainsy m'a fait Cythérée un tel don ,
 De mon sçavoir-aimer juste guerdon ,
 Car nul amant ne fut oncques fidèle ,
 N'eut loyauté , sagesse & passion ,
 Plus que celui qui d'ardeur éternelle
 Vous aime , & sert avec dévotion ;
 Pour tenir lieu de vostre colombelle ,
 Que pleurez tant , peut-être sans raison ,
 A vos genoux , j'ose donc porter celle
 D'une déesse , & vous l'offre en son nom ;
 C'est bien petit pour *Aglæ la Belle* ,
 En conviendrai , mais pigeon de Cypris
 N'est point tribut que l'on tienne à mépris.
 Las ! si j'avois la puissance suprême !
 Pour obtenir un regard de vos yeux ,
 Je donnerois , en jure par les dieux ,
 Colombes , char , & Vénus elle-même.



Si les beaux jours des amants sont radieux , il faut avouer qu'ils sont peu durables , & qu'ils ne tardent pas à se couvrir de nuages qui souvent les obscurcissent pour jamais. Dorsemont étoit dans toute l'ivresse de l'enchantement : il en est retiré par ce funeste biller.

« Nous sommes perdus. Voici le prince qui arrive ; il faudra peut-être renoncer à nous voir ,
 » à nous aimer... à nous aimer ! quel mot m'est
 » échappé ! & me seroit-il possible de m'affervir à
 » ce point au devoir qui me tyrannise ? ah ! gar-
 » dons notre tendresse ; la seule idée d'être aimé
 » de vous , charmeroit encore les peines les plus
 » cruelles ; si j'ai à souffrir, ce sera pour l'homme du
 » monde qui m'est le plus cher. Qu'ai-je dit , mal-
 » heureuse ? j'oublie que je ne suis point à moi, que
 » j'offense la vertu, le ciel, qu'un autre... comte ,
 » c'est à vous de me combattre , de vous armer
 » contre la trop faible Aglaé , contre vous-même ;
 » aidez-moi , aidez-moi à remporter une victoire
 » qui m'est si nécessaire pour ma tranquillité &
 » pour mon honneur. Adieu , songez qu'Aglaé
 » n'existe plus , & que c'est la princesse d'Henne-
 » berg , qui vous envoie ses larmes , & peut-être
 » son dernier soupir ».

O iii

206 HENRIETTE ET CHARLOT,

Dorsemont ne sauroit ajouter foi à ce qu'il vient de lire. Il y a des moments où il voudroit se replonger dans un songe qui ne l'a que trop abusé ; il est forcé de se rendre à un réveil cruel : la nouvelle du retour du prince est répandue de toutes parts ; c'en est fait : Aglaé va être soumise aux rigueurs des liens qui l'enchaînent. Quelle image , quelle supplice pour le plus passionné des amants ! le comte , s'il en avoit cru son amour , auroit volé vers le prince , & lui auroit demandé à se mesurer avec lui ; cette pensée le tourmente , mais la raison , l'honneur , le devoir même ne lui ordonnent-ils point de réprimer ces transports si injustes ? & puis le tableau de ses parents dans l'infortune , attendant de lui seul un adoucissement à leur adversité , la conservation même de leur existence , cet objet le frappe , le déchire , l'anéantit.

La princesse ne s'est montrée à son mari , que sous les traits de la tristesse & de l'accablement ; Ses yeux sont chargés de larmes , & quelle peut-être la cause de cette douleur qui ne sauroit se déguiser ? Cet accueil doit paraître étrange à un époux qui a pour lui ses droits , si l'amour lui est contraire ; il interroge sa femme sur cette

réception peu prévue : chaque parole qu'il lui adresse , excite des soupirs , des sanglots. Le soir est enfin arrivé ; la princesse est attaquée d'une fièvre violente ; elle désireroit voir son père : le prince commande aussi-tôt qu'on aille chercher le comte de Valencey ; il accourt ; on l'a informé de l'état où se trouve sa fille ; il tremble pour sa vie. Comte , lui dit avec vivacité son gendre , je vous ai prié de vous rendre ici. Je ne sai pour quel sujet la princesse est agitée d'un trouble dont , je vous l'avouerai , j'ai lieu d'être étonné. Je n'imaginois pas que ma présence produisît une pareille révolution ; c'est à vous de pénétrer ce qui a pu la faire naître. Valencey , vous êtes père , mais songez que je suis époux ; votre probité , votre délicatesse me sont connues : soyez notre médiateur ; en un mot , dissipez des craintes... aurois-je le malheur de déplaire à votre fille ? Valencey arrêtant le prince : — Laissez-moi le soin de l'entretenir , & gardez-vous d'écouter des soupçons qui souvent sont aussi injustes qu'outrageants ; vous devez connaître la timidité d'un sexe que sa pudeur embellit ; pardonnez aux alarmes d'une jeune personne qui se voit prête à passer dans vos bras. Je vous

208 HENRIETTE ET CHARLOT ;

réponds d'Aglé , de son obéissance , de son attachement à ses devoirs , de son retour : mais accordez-lui quelques moments ; qu'elle puisse se familiariser avec sa nouvelle situation.

Le prince cède aux desirs de Valencey , qui sur-le-champ se rend à l'appartement de madame d'Henneberg ; il la trouve entourée de ses femmes , & dans une crise à faire appréhender que ce ne fût le développement d'une maladie mortelle : elle ouvre les yeux , aperçoit son père , & retombe expirante , après avoir jetté une exclamation de douleur ; Valencey fait signe aux domestiques de se retirer : Aglaé cherche à les retenir. J'ai à vous parler , lui dit le comte , & cette conversation demande que nous soyons seuls. La princesse frémit. — Je viens de voir votre mari , d'entendre ses plaintes au sujet de ma fille , & d'être exposé même à recevoir l'aveu de soupçons qui nous blessent tous trois. D'où vient cet accueil , cette maladie subite ? ignorez-vous quelles sont vos obligations , que le prince est votre époux , & qu'il doit attendre... — Ma mort , mon père , ma mort : elle est certaine ; non , je ne puis plus soutenir le fardeau de la vie ! (elle va tomber aux pieds du

comte) mon père . . . je suis coupable , je suis malheureuse ! — Coupable ! ma fille ! — Oui , je ne prétends point dissimuler mon crime , & c'est à vos genoux que je vais vous le révéler ; c'est dans votre sein que j'apporte mes dernières larmes : car je ne puis plus résister à tant de coups qui me frappent à la fois. Mon père , j'aime , je meurs de mon amour , & ce n'est pas mon époux . . . — Arrête fille indigne de moi , & c'est à ton père que tu confies tes honteux égarements ! — Et à quels yeux exposerois-je les déchirements de mon cœur ? . . c'est vous qui m'avez entraînée dans le précipice ; c'est vous qui m'avez chargée d'un joug qui m'est insupportable ; vous m'avez conduite aux autels pour me lier à un mari... à un tyran que je suis assurée de haïr... de haïr ! je sens combien ce mot est affreux ! mais mon père , ne deviez-vous pas prévoir les erreurs où ma sensibilité me plonge ? J'ai vu un mortel... que celui-là n'est-il mon époux ! voilà le mari à qui le ciel m'avoit destinée : — Et quel est le séducteur... il périra de ma main. — Ah ! ce n'est pas lui que vous devez immoler ; il m'aime dans le silence ; il ne m'en parlera jamais ; il mourra

210 HENRIETTE ET CHARLOT,
plutôt que de me causer la moindre peine : mais..
mon amour avoit prévenu le sien... Dorfemon..
— Dorfemon ! madame de Valentinois , le roi
lui-même sera informé de son audace , & il en
recevra le prix : — Hélas ! son nom m'est échappé !..
mon père... dans la fuite je ne vous l'aurois point
caché... je vous le répète... ce n'est pas lui
qu'il faut punir : c'est moi , c'est votre fille qui
implore de vous la mort qu'elle a méritée , puis-
que c'est un crime d'avoir un cœur , & de rejeter
dans son ame des nœuds... dont je brûle d'être
affranchie. Non , je ne puis exister , pour être la
femme du prince d'Henneberg... mon père ,
que j'expire dans votre sein ! ne me refusez pas
cette consolation, & connaissez seul mes faiblesses ,
mes malheurs, une fin cruelle... que peut-être vous-
même aurez à vous reprocher ! ô Dieu ! quel sou-
venir ! je vous étois si chère , je vous étois si sou-
mise , si attachée ; il n'y avoit que l'amour qui
pût faire mon bonheur. Que me font la fortune ,
le rang ! que m'importent les bontés de la du-
chesse ! que me seroient les bienfaits de tous les
souverains du monde ?.. je ne suis point l'épouse
du comte Dorfemon.

A ce mot, Aglaé fond en larmes. Je ne vois point tes pleurs, répond Valencey, je ne vois point tes pleurs ; tu seras soumise à ton père, au mari que je t'ai donné, à tes devoirs, ou une juste punition... — Eh ! mon père, n'allons pas plus loin ; que ne m'arrachez-vous ici la vie, cette vie que je déteste, lorsque le comte... — N'achève pas malheureuse : garde-toi de prononcer ce nom ; je fors... pour préparer une vengeance... (Valencey quittoit sa fille, il revient sur ses pas) Aglaé, ma fille, veux-tu me faire mourir ? étoit-ce-là ce que tu promettois à notre vieilleffe ? fais-tu que tu cours à ton déshonneur, qu'il rejaillira sur ta famille, que je descendrai dans le tombeau couvert de ton opprobre ? .. prends pitié de mes derniers jours ! C'est alors que les pleurs de madame d'Henneberg redoublent ; elle se lève, & va se jeter dans les bras de Valencey ! — Mon père, mon père ! .. eh ! que ne me percez-vous le cœur ! demandez cette existence que je vous dois ; je suis prête à expirer cent fois pour vous, pour ma mère : mais vous promettre de m'affervir, d'aimer... est-il en mon pouvoir ? je fais, & je ne m'abuse point, que je suis la plus criminelle...

212 HENRIETTE ET CHARLOT,

la plus à plaindre des femmes... du-moins, ma fille ; interrompt Valencey en l'embrassant & l'arrosant de ses pleurs , efforce toi de repousser le trait qui te déchire ; tâche de te vaincre au point de te soumettre...

Le prince paraît : Valencey lui adressant la parole : prince , vous aurez lieu d'être content de la docilité de votre épouse. Excusez , je vous l'ai dit , un embarras , une timidité qui partent d'une cause estimable ; élevée dans le sein maternel , imbue de l'esprit d'une sagesse austère & même farouche , ma fille regarde avec une sorte d'effroi son nouvel état. C'est à votre tendresse à triompher d'obstacles aisés à surmonter.... adieu, ma fille : je te remets dans les bras d'un mari qui t'aime. madame d'Henneberg pousse un cri , en se précipitant vers le comte qui se retiroit. Il n'a que le temps de lui dire à voix basse : songe que mon bonheur, que ma vie même dépend de ta soumission.

L'époux seul avec sa femme prend le langage de l'amant ; le trouble , la douleur , le désespoir se font emparés d'Aglaé ; tous ses membres sont atteints d'un frémissement inconcevable ; elle voudroit obéir à son père ; elle se rappelle ses dernières

paroles ; l'image de Dorfemon vient se présenter à son ame soulevée par les plus violents orages , & quand elle tourne les yeux sur son mari , alors le désordre de ses sens augmente ; elle succombe sous tant d'affauts divers ; ses forces l'abandonnent. Le prince appelle ses femmes qu'il laisse auprès d'elle, & il va se retirer dans son appartement.

Que doit-il penser de cette révolution subite ? Il aimoit : bientôt des mouvements confus de jalousie se sont élevés ; il court , le matin , chez le comte de Valencey , & se hâte de l'instruire de la situation de madame d'Henneberg ; il revient aux soupçons qu'il a déjà laissé entrevoir ? le comte a employé toute son adresse pour les détruire , mais il n'en reste point à cette démarche : il n'est que trop éclairé sur la véritable cause d'une répugnance qu'aux yeux d'un époux , il a mis sur le compte de la vertu ; il s'arrête donc à un projet dont l'exécution lui paraît l'unique moyen de ramener sa fille.

Dorfemon se pénétroit de l'excès de son malheur : car les moindres traverses qu'on éprouve en amour , sont le comble de l'infortune , lorsqu'il reçoit un billet conçu en ces termes : « On aime à croire que vous êtes un brave homme :

214 HENRIETTE ET CHARLOT ,

» demain, à cinq heures du matin, trouvez-vous
 » près de la pièce d'eau ; ne manquez pas de
 » venir armé ; il s'agit d'une affaire d'honneur ;
 » songez que l'on vous attendra. » Le comte veut
 interroger le domestique qui lui a remis cet écrit ,
 il s'apperçoit qu'on lui a ordonné le silence ; il
 croit ne devoir point étendre plus loin ses ques-
 tions ; il se contente de dire : vous pouvez assurer
 votre maître , quelqu'il soit , que je serai exact
 au rendez-vous,

Cet homme retiré , Dorfemon se demande quel
 peut être l'auteur du billet : il ne se rappelle point
 d'avoir la moindre offense à se reprocher ; mais bien-
 tôt , selon ses conjectures , il a éclairci ce mys-
 tère : il ne doute pas que ce ne soit un rival qui
 brûle de se mesurer avec lui. Tout ce qui l'afflige ,
 c'est qu'il craint de compromettre la réputation
 de madame d'Henneberg ; il aime avec tant de
 délicatesse ! son honneur & son amour se combat-
 tent ; malgré ces combats , on doit s'attendre que
 le premier l'emporte. Le comte prévient l'heure
 assignée : il est donc le premier au rendez-vous.
 Tandis qu'il se livroit à une infinité de réflexions
 différentes sur son aventure , il voit venir de loin

un homme enveloppé d'un manteau ; ce dernier approche enfin , rejetant l'habillement qui le cache , il se découvre : le comte de Valencey , s'écrie Dorfemon ! Lui-même, répond avec emportement Valencey , un homme d'honneur que vous outragez , à qui vous enlevez ce qu'il a de plus cher , & qui veut se venger... assuré du-moins de mourir. Eh ! que m'importeroit la vie !.. cruel ! c'est vous qui me privez d'une fille ! c'est un père qui expire de douleur , que vous couvrez d'opprobre ; allons , préparez-vous à me percer le sein. Aussitôt Valencey tire son épée. Dorfemon accablé de cette situation , tire aussi la sienne , mais la jettant avec impétuosité aux pieds du comte : — C'est ainsi que je réponds à votre appel. Qui ! moi ! je m'exposerois à tremper ma main dans le sang du père de madame d'Henneberg ! ah ! c'est à l'infortuné Dorfemon de cesser d'exister ; vous le voyez , je vous découvre mon estomac , plongez-y votre fer ; déchirez ce cœur , ce cœur qui brûle pour votre fille , mais qu'il soit plutôt percé de mille coups avant que je fasse verser une larme , une seule larme à la princesse ; oui , je l'adore ; oui , elle m'a inspiré la passion la plus violente ; encore une fois , je plains , je respecte , j'aime en

216 HENRIETTE ET CHARLOT,
vous l'auteur de ses jours ; au nom de l'humanité ;
terminez ma funeste destinée ; que j'expire ici
de votre main ! . . je suis bien plus malheureux
que vous !

Il échappe à Dorfemon quelques marques d'attendrissement : Valencey ému de même jusqu'aux larmes , laisse tomber son épée , en s'écriant : comte , me croyez-vous moins généreux & moins sensible ? ne parlons plus de vengeance , & de nous mesurer... Dorfemon , soyons amis. C'est un gentilhomme qui a vécu jusqu'à présent sans le moindre reproche , c'est un père qui vous ouvre son ame accablée de douleur ; je n'ai qu'une fille , elle faisoit mon unique consolation ; elle eût été soumise à ses devoirs , & vous venez rompre tous les nœuds qui l'attachent à son époux , à son père , à sa famille , à la société ! vous allez la déshonorer... la déshonorer ! A cette parole , Valencey pousse un profond gémissement. Dorfemon se précipite à ses genoux : — Ecoutez-moi... écoutez-moi... Jamais mon cœur ne fut plus déchiré ! n'augmentez pas mon désespoir , il m'est affreux... non , je ne me releverai point... je suis aux pieds du père de tout ce que j'aime. Parlez , commandez ; qu'exigez-vous

vous de moi ? — Que vous renonciez à une passion qui fera le malheur & la honte de l'un & de l'autre... que vous me rendiez ma fille, que vous foyez le premier à lui représenter son devoir, la nécessité de fléchir sous le joug qui lui est imposé. Ah ! interrompt Dorfemon, dites, dites que je meure mille fois ; eh ! comment vous promettre ce qui n'est pas en mon pouvoir ? comte, si le sacrifice de ma vie, si tout mon sang peut vous satisfaire, il coulera, en ce moment, sous vos yeux, jusqu'à la dernière goutte : mais irois-je vous tromper ? sachez... que jamais on n'a aimé comme j'aime, que c'est une flamme, une flamme dévorante qui ne s'éteindra qu'avec moi ; je vous l'ai dit, il y a un moyen de nous concilier : enfoncez votre épée dans mon cœur : il s'offre à vos coups ; je goûterai une sorte de consolation : j'expirerai de la main du comte de Valencey. — Que je sois votre assassin !.. c'est vous, cruel Dorfemon ; qui êtes mon meurtrier ! n'avoir aucun égard. . . J'entends du bruit... ô ciel ! c'est la duchesse !

En-effet madame de Valentinois s'avançoit du côté où étoient Valencey & Dorfemon ; agitée par quelques peines secrètes, car peut-on habiter

218 HENRIETTE ET CHARLOT,
la cour, & connaître un bonheur non interrompu ;
Elle avoit quitté son appartement ; éloignée de
la foule importune, elle venoit seule dans ces jar-
dins, s'efforcer de respirer cette sérénité que la
nature semble éprouver & faire ressentir à l'ap-
proche des premiers rayons du jour. Hélas ! qu'il
est peu d'ames susceptibles de recevoir ces tou-
chantes impressions ! Diane s'adresse à Valencey :
de si grand matin, comte ! & qui peut à cette
heure vous amener en ces lieux, avec le comte
Dorsemont ?.. vous me paraîsez troublé !.. tous les
deux, vous annoncez une émotion... quelque dis-
pute... je veux favoir... Madame, interrompt
Valencey, permettez que le silence... pardonnez...
il est des secrets... d'ailleurs ce n'est pas le mien...
Souffrez que nous nous retirions. Non, repart la
duchesse, non, vous ne me quitterez pas, &
si quelque sujet de mécontentement s'est élevé
entre vous, ne me privez point du plaisir de
vous raccommo-der ; je puis avoir mérité votre
confiance ; soyez sûrs de ma discrétion... Va-
lencey, il n'appartient qu'au roi de donner des
ordres, c'est une prière que je vous fais. Valencey
continuoit à se taire, en regardant Dorsemont, qui

touché de son procédé généreux , s'écrie : madame , c'est à nous de vous prier & de vous obéir. Je vois trop que le comte craint de m'exposer à votre ressentiment. Si l'amour en-effet est un crime, je suis, madame , le plus coupable des hommes , & d'autant plus condamnable que je ne saurois ni me repentir, ni former de vœux pour recouvrer ma raison , mon repos ; je l'ai perdu ! Dorsemont expose à Diane tous les progrès , toute la force d'une passion qui l'asservit. Oui , madame , poursuit-il , tel est l'empire d'un amour qu'il ne m'est pas possible de vaincre ! Le comte se croit offensé : il m'avoit fait un appel ; tout autre eût éprouvé que j'étois digne de lui répondre : mais j'ai cru devoir immoler le courage au sentiment , au devoir : j'ai jetté mon épée aux pieds du père de madame d'Henneberg ; j'adore sa fille ; je suis criminel , c'est à lui de me percer le sein ; il est vrai que mon amour m'est plus cher que ma vie ; & je ne saurois . . . Valencey veut interrompre : retirez-vous, comte , lui dit madame de Valentinois : je me charge de vos intérêts ; je fais toutes les raisons qui combattent en votre faveur : je puis vous assurer que Dorsemont cédera ; laissez-nous ;

P ij

220 HENRIETTE ET CHARLOT,
allez ; je vous rendrai compte de notre conversation.

Valencey obéit , & la duchesse continuant son entretien : — Je ne prétends pas , Dorfemon , m'appuyer contre vous de l'autorité ; je n'aurois qu'à dire un mot au roi , & vous recevriez des ordres auxquels vous seriez forcé de vous soumettre ; mais c'est par vous-même que je veux repousser & détruire une passion dont l'un & l'autre vous seriez les victimes. Je n'ai pas besoin de vous montrer dans Aglaé la princesse d'Henneberg ; vous ne pouvez ignorer qu'elle n'est point maîtresse de ses sentiments , qu'elle est entièrement dépendante d'un époux que vous devez respecter ; fermeriez-vous les yeux sur des motifs si puissants ? ceux-ci vous contraindront à les ouvrir : je connais votre juste attachement pour vos parents : leur triste situation ne m'est pas cachée , & jugez-en par cette lettre que votre père vient de m'écrire. Elle donne au comte un écrit détaillé , où son père faisoit à Diane la peinture de ses malheurs , de l'extrémité où il est réduit ; il commençoit même , ainsi que son épouse , à ressentir les horreurs du besoin. Je vois avec plaisir , reprend Diane , à qui Dorfemon

rend la lettre, en laissant échapper des larmes, que vous avez une ame sensible & ouverte aux peines de votre famille ; eh bien ! Dorsemont, vous êtes le maître de son sort ; vous êtes dans la route des graces, c'est moi-même qui vous y conduirai ; j'emploierai la faveur dont le roi m'honore à vous combler de biens ; il vous est aisé de prévoir la condition que la nature, l'honneur même vous imposent ; oubliez madame d'Henneberg : votre fortune est à ce prix. Vous refusez-vous à ce que j'ai le droit d'exiger ? Un abandon total vous menace ; & vos parents . . . n'accusez que vous de leur misérable destinée. Faites vos réflexions, je vous laisse entre votre famille, & une passion aussi insensée que blâmable. Je pourrois vous parler du mécontentement d'un maître qui fait punir, comme il fait récompenser ; adieu, je me flatte que je vous reverrai digne de ses bontés.

Dorsemont est demeuré accablé de la foudre ; revenu de l'anéantissement où ce coup l'avoit plongé, il semble parcourir des yeux toute l'étendue de l'horrible carrière qui s'ouvre devant lui : — Renoncer à mon amour, à cet amour qui fait le charme de ma vie ! je pourrois sans peine me

222 HENRIETTE ET CHARLOT ;

délivrer du fardeau d'une existence importune : il est si facile de mourir ! & il est si cruel de vivre , lorsqu'il faut s'arracher à ce qu'on aime cent fois plus que soi-même ! Et à quel prix attache-t-on la nécessité de traîner par-tout mon supplice ? Je ferois le bourreau des miens ! c'est ma main qui leur creuseroit la tombe , à ces chers parents... qui étoient mes amis... qui m'ont prodigué toutes les marques de la sensibilité la plus vive ! leurs larmes, hélas ! leurs larmes coulent encore au fond de mon cœur ! Je les entends me dire : mon fils , mon cher fils , tu pourrois faire notre bonheur , prolonger notre vie , & tu nous immoles ! tu nous sacrifies !.. Aglaé , suprême maîtresse de mon cœur , je ne vous verrois plus ! je ne vous parlerois plus de mon amour ! ah ! Valencey , madame de Valentinois , le roi lui-même avec toute sa puissance , le roi est-il capable de m'ôter un seul de ces sentiments que je te renouvelle incessamment au fond de mon ame ?.. Il ne m'est donc pas permis d'exhaler une misérable vie qui ne tient qu'à un soupir ? mon père ! mon père ! à quoi me réduisez-vous ;

On annonce au comte un vieillard dont l'extérieur , dit-on , décèle l'infortune : qu'il entre , s'é-

erie Dorfemon, qu'il entre ! je ne dois plus chercher que l'aspect des malheureux : hélas ! ils sont les seuls dont l'ame soit sensible ; & qui a plus besoin que moi de la compassion ? Il se précipite au-devant du vieillard : venez , qui que vous soyez , venez confondre vos larmes avec les miennes... ciel c'est mon père !.. mon père que j'embrasse !.. &.. pourquoi m'a-t-on caché votre nom ?.. — Je ne voulois point me faire connaître à vos domestiques : ces dehors qui attestent mon indigence... — Ah ! mon père , pensez-vous que j'aie à rougir de vous ? c'est moi , c'est moi dont la présence doit vous humilier ; je voudrois que tout l'univers fût que je vous dois la vie ; pensez-vous que j'aie jamais désiré d'avoir un autre père que vous ? je veux vous présenter à la cour. — Vous paraissez m'aimer , mon fils ! & je ne recevois plus de vos lettres ? ou si vous m'écriviez , ce n'étoit plus avec l'effusion de cette ame qui savoit tromper les ennuis de l'éloignement , se rapprocher de nous , adoucir nos chagrins ! Apprenez que j'ai laissé dans son lit votre mère plus malade encore de l'adversité humiliante où nous sommes tombés , que de ses infirmités. Je me suis déterminé , malgré le poids des ans , à risquer un

P iv

224 HENRIETTE ET CHARLOT,

voyage jusqu'en ces lieux. D'abord, j'hésitois à me montrer ici : j'ai craint que mon extérior ne vous fît du tort dans un séjour où l'on est environné de l'éclat de la fortune. J'ai osé écrire à madame de Valentinois ; je vous dirai plus, je me suis décidé à la voir ; j'en ai obtenu un entretien secret : Dorsmon, je suis donc éclairé sur tout ce qui vous concerne, sur vos malheurs ou plutôt sur vos égarements, sur vos égarements qui vont vous rendre coupable aux yeux de votre maître, à ceux de la France, à vos propres regards. Mon fils, je ne consulterai point nos intérêts ; je ne vous dirai point que votre mère & moi, nous attendions de vous la fin de notre misère, la vie que nous vous avons donnée : c'est de vous seul, mon cher enfant, que je veux vous parler : dans quel précipice vous courez vous engloutir ! vous attirer la colère de madame de Valentinois, celle de votre souverain, vous fermer pour jamais la carrière des honneurs, vous exposer vous-même à ressentir les horreurs de l'infortune, tandis que tout vous rioit & conspirait à vous rendre le plus heureux des courtisans ! & pour quel sujet démentir ainsi toutes nos espérances ? pour n'avoir pas suivi mes conseils, les re-

présentations de votre ami , pour vous être livré à un penchant qui est une faute , un crime , un crime dont je vous vois déjà puni... vous pleurez ! mon fils ! est-ce le repentir qui vous arrache ces larmes ? Je vous le répète : Dorfemon , laissez-nous mourir , laissez-nous mourir ; mais , ne vous sacrifiez pas avec nous ; il n'est qu'un temps pour acquérir le bonheur... cruel enfant ! eh ! l'occasion va t'échapper?... tu ne me réponds point !.. j'entends des sanglots... viens dans mon sein répandre tes douleurs ; épanche ton ame dans la mienne ; vas , il n'est point d'ami comme un père. — Mon père , vous me le faites trop éprouver ! eh bien ! eh bien ! puisque vous savez tout , prenez pitié d'un fils infortuné qui expirera dans vos bras... mon père ! n'auriez-vous jamais aimé ? — Peux-tu me faire cette demande ? c'est de moi que tu tiens ce cœur si sensible , si tendre ; mais Dorfemon , quelle ardeur m'a animé ? une flamme que ne rejettoit point la vertu ; j'ai formé des vœux que l'aveu de nos deux familles , les loix , le Ciel sembloient autoriser ; & quel est l'objet de ta passion ? une femme qui n'est plus maîtresse de sa destinée , dont la main est liée à celle d'un autre , comptable de toutes ses pensées ,

226 HENRIETTE ET CHARLOT,

d'un soupir, d'un regard à son époux, à cet époux que tu outrages, à qui tu ravis un bien au-dessus de toutes les richesses... quel est ton espoir ? — Je vous l'ai dit, mon père, d'exhaler ma vie dans votre sein ; je m'efforcerai de la retenir jusqu'au moment où j'aurai consolé vos tristes jours, & que je vous aurai mis à l'abri des rigueurs de l'adversité ; oui, mon père, voilà tout ce qui va m'arrêter sur les bords du cercueil : j'y tombois sans votre arrivée. Qu'exigeriez-vous davantage ?

Tandis que Dorsemont expirant se débatoit, si l'on peut le dire, dans le sein paternel, sous les efforts d'une passion qui, tous les jours devenoit plus impérieuse, madame d'Henneberg n'éprouvoit pas moins d'agitation & de tourments. Le comte de Valencey étoit venu à bout de déguiser au prince la véritable cause de la situation accablante où se trouvoit son épouse ; on avoit su prétexter une maladie ; en-effet la malheureuse Aglaé succomboit sous l'excès du chagrin ; elle ne répondoit aux représentations, aux menaces, aux prières mêmes de son père, que par des torrents de larmes, & des évanouissements continuels ; il falloit cependant un terme à cet état de violence ; il

ne feroit pas possible d'en imposer trop long-temps au prince : c'est ce que redoutoit Valencey ; il implore la médiation de madame de Valentinois. Nous avons déjà observé qu'elle prenoit le plus vif intérêt au comte & à sa fille ; nous avons même exposé jusqu'aux motifs qu'on soupçonnoit pouvoir appuyer cette bienveillance si marquée. Quoiqu'il en soit , Diane se charge de ce nouveau soin : elle va rendre visite à la princesse ; restée seule avec elle , sa conversation change bientôt d'objet ; madame de Valentinois n'hésite pas à instruire madame d'Henneberg du sujet qui l'amène. Vous faites , lui dit-elle , expirer votre père de douleur ; la folle passion que vous vous obstinez à entretenir , vous coûtera mille chagrins , la perte de votre réputation ; jusqu'à présent le prince n'a point pénétré ce mystère ; il a des soupçons , mais bientôt la vérité éclatera. Pensez-vous quel sera votre sort , sous quel aspect vous verra la cour , la France , l'univers entier ? toutes ces considérations ne peuvent-elles vous toucher ? c'est dans le cœur de cet homme que vous est si cher , que va s'enfoncer le poignard ; sa destinée est dans vos mains ; vous n'ignorez

228 HENRIETTE ET CHARLOT ;

point qu'il est sans fortune, qu'il attend tout des bontés du roi ; si vous persistez l'un & l'autre dans un égarement punissable , Dorfemon est le premier puni : rejeté de son maître , sans nul espoir d'obtenir des graces , il fera plongé dans l'obscurité de la misère , & peut-être le privera-t-on de sa liberté. (La princesse à cette menace , pousse un cri d'effroi , & va se précipiter aux genoux de la duchesse , les embrasse , les mouille de ses larmes , sans avoir la force de s'exprimer) Ces marques de douleur sont inutiles ; connaissez-vous l'amour ? en un mot , savez-vous aimer ? en immolant ce penchant si affermi dans votre ame , en vous rendant à la raison , à vos devoirs , à cette même tendresse dont vous servez si mal les intérêts , enfin en vous séparant de Dorfemon , & vous soumettant à votre époux , vous faites le bonheur du comte... — Je ferois son bonheur ! — Oui , je vous réponds de la plus haute faveur que le roi à ma prière voudra bien lui accorder ; il sera comblé de biens , d'honneurs , élevé aux premiers emplois... je vous en ai dit assez : vous voyez l'alternative ; réfléchissez & méritez qu'on vous pârdonne... Aglaé, si vous saviez combien vous m'êtes chère ,

combien vos larmes me pénètrent . . . écrivez à Dorsemont , voyez-le ; obtenez de vous deux que vous ne repoussiez pas le bonheur qui vous attend.

Madame d'Henneberg , quand Diane l'a quittée , se livre à tout le bouleversement de son ame. Quelles images devant ses yeux ! quels traits dans son cœur ! si elle peut commander à cet amour qui maîtrise tous ses sens , se vaincre , faire un sacrifice mille fois plus grand que celui de son existence , elle est la bienfaitrice de son amant , il lui doit sa fortune , son élévation , son bonheur : car , peut-on être heureux , & sur-tout à la cour , lorsque l'orgueil est humilié , qu'on rampe dans les derniers rangs , qu'on est exposé au mépris , suite assurée de l'obscurité & de l'indigence ? le comte fera donc au faîte des grandeurs & de la félicité... de la félicité ! & peut-il y avoir du bonheur où l'amour n'est point ? je le sens trop ! un regard du comte est préférable pour moi à tout cet éclat qui m'environne ! pourra-il renoncer à cette ardeur que moi-même je ne parviendrai point à vaincre ?.. non , jamais , jamais il ne me sera possible d'étouffer ce feu qui me consume... Mais que dis-je ? imaginons que je n'existe plus , que je suis dans le tom-

230 HENRIETTE ET CHARLOT,
beau ; n'envisageons que Dorfemon ; remplissons-
nous de cet unique objet , & ne vivons que pour
lui seul.

Aussi-tôt la princesse se détermine à lui envoyer
ce billet :

« Comte, il s'agit de votre bonheur, qui est sans
» doute le mien ; renonçons à un amour dont vous
» seriez la victime ; pour moi, je ne pourrai l'ar-
» racher de mon cœur , cet amour qui est ma vie
» même : mais du-moins je m'efforcerai de le
» cacher , de repousser dans mon sein les larmes
» qu'il me fera répandre ; ma faiblesse , mes mal-
» heurs ne seront connus que de moi ; vous avez
» une famille , un père respectable , vous-même
» à soutenir , à élever dans cet éclat que la for-
» tune vous devoit ; soyez heureux , Dorfemon ,
» & s'il est possible , oubliez-moi , ou ne vous en
» ressouvenez que pour m'accorder quelque senti-
» ment de reconnaissance : vous en feroit-on un
» crime ? Hélas!.. où allois-je m'égarer ? votre
» destinée dépend de ce sacrifice ; il suffit. Ne nous
» voyons donc plus, dirai-je, ne nous aimons plus ;
» si vous la conservez cette tendresse trop funeste ,
» eh! dois-je le souhaiter ? prenez bien garde

» qu'elle n'éclate. adieu, comte, je ne vous parle-
 » rai point de moi : je vous l'ai déjà dit, l'infor-
 » tunée Aglaé doit s'immoler pour jamais à la
 » princesse d'Henneberg ».

Quel coup mortel pour Dorfemon ! il met cet écrit dans son sein , & l'en retire incessamment pour le tremper de ses larmes ; il gardoit un morne silence , ou il ne lui échappoit que ces paroles entrecoupées de sanglots : ah ! mon père , mon père , vous donné-je une preuve assez éclatante de ma tendresse ?

Madame d'Henneberg se traîne expirante chez madame de Valentinois : — Vous êtes obéie , madame , c'en est fait ! j'ai écrit au comte ; j'ai prononcé l'arrêt de tous deux. Il vous reste présentement à remplir votre promesse : daignez vous occuper de sa fortune. Diane ainsi que le comte de Valencey , comblent de caresses madame d'Henneberg , qui ne s'exprime plus que par des pleurs ; elle retourne chez elle s'abandonner à sa douleur profonde. Hélas ! les malheureux ne doivent point chercher d'autres amis qu'eux-mêmes ; ce n'est que dans leur propre cœur qu'ils peuvent trouver ce fonds inépuisable de sensibilité & de compassion né

232 HENRIETTE ET CHARLOT,

cessaire à leur soulagement. Eh ! qui est capable de ressentir nos peines avec la même vivacité que nous les ressentons ! qui peut s'approprier nos chagrins ? Infortunés, je le répète, c'est de vous seuls que vous devez attendre des consolations ; apprenez à vous suffire , parce que tout ce qui vous entoure vous est étranger , ou si vous avez la force de sortir hors de vous , ne tournez plus vos yeux sur la terre , levez-les vers le Ciel : c'est-là qu'est votre unique ressource ; jetez-vous dans le sein de l'Être des êtres ; Dieu seul, Dieu seul, voilà tout ce qui reste à l'homme qui souffre. Si ces deux victimes d'une passion aussi violente, eussent pu écouter un instant la voix de la religion , que de revers, d'amertumes, d'égarements, ils se seroient épargnés ! mais, l'un & l'autre étoient trop asservis à cet amour , qui devoit être pour eux une source de fautes & de malheurs. Faut-il que le plus doux des penchans nous conduise presque toujours à notre perte , & souvent au déshonneur & à la perverfité ! Madame d'Henneberg & le comte, étoient sans doute déjà coupables ; la princesse trahissoit le plus saint des engagements ; elle oublioit qu'elle avoit donné sa main, son cœur, qu'elle dépendoit

pendoit entièrement d'un époux ; cependant Valencey , qui entretenoit toujours le prince dans l'erreur que sa femme étoit malade , commençoit à lui donner de flatteuses espérances : la princesse alloit être docile à son joug , & son mari touchoit à l'époque d'un bonheur inaltérable.

Dorfemon avoit déjà lieu de s'applaudir des bontés du maître ; il jouissoit du commencement d'une fortune qui devoit être brillante & affermie ; mais qu'est-ce que la fortune , la grandeur , que seroit le trône même , près d'un amour tel que celui dont le comte étoit dévoré ? il passoit les jours & les nuits à se retracer tout ce qu'il perdoit ; on le trouvoit souvent entouré de lettres qu'il avoit écrites & déchirées ; il fuyoit jusqu'à son père ; il ne goûtoit d'autre douceur , que de s'enfermer dans son appartement , & alors de prononcer , en pleurant , le nom de la princesse ; il avoit son portrait continuellement sous les yeux ; il y attachoit ses baisers , ses larmes , son ame expirante.

Sa malheureuse amante n'étoit pas en proie à des épreuves moins cruelles ; Valencey n'en pouvoit obtenir une parole ; elle le regardoit avec attendrissement , secouroit dans son sein , y exhaloit une

234 HENRIETTE ET CHARLOT ,
abondance de sanglots. Le jour est enfin arrivé où elle doit passer dans l'appartement de son mari. Son père la prévient sur ses obligations ; Aglaé , en poussant un cri , va se précipiter à ses pieds , implore encore quelques délais ; le comte détourne la tête , & s'armant d'une sévérité qu'il craint de démentir : — C'est trop abuser de ma tendresse : non , plus de retardement ; je vous remets aujourd'hui dans les bras d'un époux ; songez qu'il est votre maître , que ses droits sur vous sont plus forts , plus absolus encore que les miens. Valencey laisse sa fille dans une désolation inconcevable , & court assurer le prince que , ce soir même , il trouvera une épouse déterminée à suivre ses moindres volontés.

De quel étonnement est frappé Valencey ! il se mettoit au lit : on lui annonce le prince d'Henneberg : — A cette heure , prince ! & quel sujet peut vous amener ? je vous vois troublé ! . . ma fille . . . — Ah ! Valencey , elle me cause un chagrin inexprimable... le croiriez-vous ?... votre fille a disparu. . . — Comment ! — Je suis entré dans l'appartement de la princesse : je ne l'ai point trouvée ; j'ai interrogé les domestiques ; je

n'ai retiré aucun éclaircissement ; oui , elle a disparu avec une de ses femmes qui possédoit sa confiance , & qu'on nomme Rosalie. Le comte reprend ses habits à la hâte , court s'informer de toutes parts , ne recueille aucune lumière satisfaisante , & se rend enfin , au milieu de la nuit , chez Dorfemon qu'une semblable visite a lieu de surprendre. Il est inutile , lui dit Valencey enflammé de fureur , d'avoir recours à la feinte : vous devez savoir ce qui me conduit en ces lieux... ma fille... elle ne l'est plus ; elle a trahi ses devoirs , son mari , son père , sa famille ; elle a violé toutes les loix de l'honnêteté ; elle a quitté sa maison , & j'accours vous la redemander , ou la vengeance la plus éclatante... — Ciel !.. que m'apprenez-vous ? madame d'Henneberg... & quelle est sa destinée ?.. A l'égard de vos menaces , comte , vous êtes bien persuadé qu'il n'y a que vous dans le monde qui puissiez me parler ainsi. Je me flatte que vous rendrez justice à mon courage , & j'imagine que vous ne me soupçonnerez point de manquer à l'honneur : je puis donc vous engager ma parole , & vous assurer que j'ignore absolument où peut être la princesse. Si vous me faisiez l'affront d'hésiter , un instant,

Q ij

236 HENRIETTE ET CHARLOT,

à me croire, ce que je ne dois pas craindre de vous, je consens qu'une personne de votre choix s'attache à mes côtés ; mais, encore une fois, le comte de Valencey s'en rapportera, sans balancer, à ce que lui dit le comte Dorfemon... qu'il me permette de laisser éclater ma douleur, mes regrets.... le Ciel ne m'avoit point assez persécuté !

Valencey cédoit aux divers orages qui bouleversoient son ame ; il se répandoit en reproches ; il rejettoit sur le comte ce malheur imprévu qui alloit entraîner sa perte, celle de sa maison ; il versoit des larmes ; il ne sauroit penser cependant que Dorfemon lui en ait imposé : un gentilhomme peut s'abandonner aux erreurs, au crime même ; mais le mensonge n'appartient qu'à la bassesse. Je vais donc, s'écrie-t-il, porter ailleurs mes recherches ! hélas ! faut-il que vous soyez venu en ce séjour ? sans vous, sans vous ma fille seroit digne de moi ! elle m'est enlevée... c'est vous, cruel, qui me percez le sein !

Ce père infortuné se retire, en proie au plus violent désespoir ; Dorfemon reste plongé dans un accablement où il n'étoit point encore tombé ; quelle affreuse nouvelle pour un amant ! Où la princesse

aura-t-elle enfeveli ses charmes & ses chagrins ? Pouvoit-elle donner à Dorfemon une preuve plus convaincante de cette ardeur qui les égare l'un & l'autre ? cette certitude d'être aimé sembloit pour-
tant adoucir la situation déchirante du comte.

La fuite de madame d'Henneberg n'étoit plus un mystère : on en parloit hautement ; on ne tenoit point à la cour d'autre conversation ; chacun à son gré composoit sa fable. Les soupçons quelquefois se fixoient sur le comte ; mais le moyen de concilier des circonstances opposées : Dorfemon n'avoit point quitté Anet : pouvoit-il être regardé comme l'auteur d'un enlèvement ? Le prince ne s'avoit à quelle cause attribuer une aventure si mortifiante , à la fois , & pour son amour & pour son honneur. Madame de Valentinois vouloit accabler le comte du poids de son indignation : Valencey a la générosité de prendre sa défense auprès de la duchesse & du roi ; il va même jusqu'à le plaindre, en se rejetant sur l'excès d'une passion qui rarement connaît des bornes , & dont peu d'ames ont la force de se garantir. Il y a des moments où Valencey s'accuse encore plus que Dorfemon , d'avoir été l'odieux artisan de son malheur ; il ose même

238 HENRIETTE ET CHARLOT,

faire des reproches à Diane : elle avoit été le principal instrument de cette union formée sous les plus sinistres auspices ; la duchesse partageoit la douleur de ce père si digne de compassion : il aimoit tendrement sa fille ; il auroit désiré lui assurer un bonheur indépendant des caprices du fort, & d'après les sollicitations de madame de Valenti-nois, il s'étoit empressé de lier Aglaé par un engagement , contre lequel l'amour , dès le premier moment, n'avoit cessé de réclamer.

Valencey rentroit chez lui, fatigué d'avoir tenté des recherches infructueuses : il trouve sur sa table une lettre : il reconnaît l'écriture , & s'écrie avec un transport de joie : c'est de ma fille ! c'est de ma fille ! il brûle d'ouvrir la lettre , & lit :

« Me fera-t-il permis de prononcer encore le
» nom de père, cette expression qui a été mon
» premier sentiment , mon premier accent ? Je
» dois vous paraître la plus criminelle des femmes :
» mais, si vous daignez m'écouter , jé me flatte que
» vous me pardonnerez le désir de me justifier.
» Vous m'avez donné la vie , & peut-être ce cœur
» si sensible , si tendre , la source de toutes mes
» peines, & j'en conviens, de mes fautes impar-

„ donnables : vous deviez donc être persuadé qu'il
 „ falloit que j'aimasse mon mari. Vous avez con-
 „ sulté mes intérêts , il est vrai , ceux de la fortune
 „ ne , de l'ambition, de la vanité : mais, mon père ,
 „ pouviez-vous écarter l'amour ? ne sentiez-vous
 „ pas qu'il étoit nécessaire à mon bonheur ? avec
 „ Dorsemont, j'eusse été l'épouse la plus heureuse,
 „ la plus vertueuse, digne enfin de votre tendresse,
 „ & de l'estime générale , j'aurois goûté la fé-
 „ licité suprême ; Princesse d'Henneberg , je me
 „ suis trouvée un exemple d'infortunes & de souff-
 „ rances ; j'avois toujours à me combattre , à me
 „ persécuter , & je n'ai pu me vaincre ; la pré-
 „ sence du comte Dorsemont m'a fait éprouver
 „ l'horreur de mon supplice , la douleur d'être
 „ soumise à un homme qu'il m'étoit impossible
 „ d'aimer , & que j'étois bien assurée de n'aimer
 „ jamais. Je vous le dis : j'ai tenté tous les moyens
 „ de me subjuguier ; l'idée seule de ne point vous
 „ déplaire , & de mériter même la continuation
 „ des sentiments paternels , m'engageoit à lutter
 „ contre tant d'obstacles : ils ont été invincibles ;
 „ l'instant où je devois être la victime d'un hy-
 „ men insupportable , m'a fait envisager toute la

240 HENRIETTE ET CHARLOT,

„ profondeur de l'abyme où je courois m'englou-
 „ tir. J'ai contemplé pour la première fois, mon
 „ effrayante destinée. Je ne vous parlerai point de
 „ mes efforts pour me soumettre à ce sort cruel :
 „ mon cœur, mon cœur s'est révolté ; il m'a été im-
 „ possible de le dompter. Je me suis donc déterminée
 „ à une démarche que je ne prétends point excuser
 „ à vos yeux & aux miens ; je fais que je suis flétrie
 „ d'une opprobre éternel, que j'ai commis un crime :
 „ j'en suis déjà assez punie ; je me suis arrachée de
 „ votre sein ; je fais couler vos larmes ; vous par-
 „ tagez une ignominie qui n'est réservée qu'à moi
 „ seule ; enfin, mon père, je devois faire votre
 „ consolation, votre joie ; j'étois destinée à vous
 „ soutenir aux marches du tombeau, & je vous y
 „ précipite ! à quel degré mes revers sont mon-
 „ tés ! c'est malgré moi, que je trahis l'honnêteté,
 „ le devoir, la nature, que je suis femme infi-
 „ dèle, fille ingrate ; c'est malgré moi, que je
 „ tombe dans l'excès de l'égarement & du mal-
 „ heur. Ah ! mon père, que le comte Dorse-
 „ mon n'a-t-il été mon époux ! je vous conjure
 „ de lui rendre une justice qui lui est due : il
 „ ignoroit entièrement mon projet ; je me suis

» bien gardé de le lui communiquer ; il aime
 » trop l'honneur : il n'eût jamais consenti à cette
 » fuite , qui me sépare pour toujours de vous ,
 » & de la société. Ne cherchez point à péné-
 » trer ma destinée. Pleurez - moi , si vous dai-
 » gnez encore m'aimer , comme une infortu-
 » née qui n'est déjà plus ! Hélas ! après avoir
 » manqué au plus chéri des pères , privée de la
 » douceur de ses embrassements , me feroit-il
 » possible de soutenir une odieuse existence ? peut-
 » être , quand cette lettre tombera dans vos mains ,
 » aurai-je exhalé le dernier soupir ; il n'y a que la
 » mort qui soit capable de me délivrer du fardeau
 » de tant de peines : la plus horrible sans doute ,
 » celle que je supporte avec moins de résignation ,
 » est le malheur & la nécessité d'avoir perdu votre
 » tendresse. Mon père , mon père ne me refusez-
 » pas votre pitié : pour moi , je vous adorerai
 » jusqu'à l'instant où je cesserai d'exister. Hélas !
 » faut-il que j'aie aimé ! dépendroit-il si peu de
 » nous d'être vertueux ou criminel ? à quoi tien-
 » nent la réputation , la constance d'une conduite
 » sage , l'orgueil de n'avoir rien à se reprocher !
 » Malheureuse ! j'ai connu , comme une autre ,

242 HENRIETTE ET CHARLOT,

» l'innocence , l'honnêteté , le prix d'une vie sans
 » tache , & me voilà abandonnée à une diffama-
 » tion éternelle ! quel tableau ! & au milieu de
 » ses tourments , mon cœur est plus déchiré que
 » jamais d'une passion qui ne s'éteindra que dans
 » la poussière du tombeau ! Adieu mon père !
 » adieu , je ne vous reverrai donc plus ! ah ! du-
 » moins , pardonnez à ma mémoire ; encore une
 » fois , plaignez-moi ; croyez que si j'eusse été
 » la maîtresse d'un penchant si funeste , jamais
 » fille n'eût été plus obéissante & plus soumise. Il
 » n'y en aura point qui aime aussi tendrement son
 » père ; jugez de mes regrets , de mon désespoir ,
 » & faites des vœux au ciel pour que la mort se
 » hâte de fermer mes yeux... Chaque moment
 » où je respire , est un nouveau supplice ! mon
 » père , que ne voyez-vous couler mes larmes !
 » que ne recevez-vous mon ame défaillante ! Où
 » vont s'égarer mes vœux ! il faut que toute con-
 » solation me soit refusée , & je meurs avec l'as-
 » surance que je n'obtiendrai pas même votre
 » compassion ».

Valencey ne se laissoit point de relire cet écrit ,
 & de l'arroser de ses pleurs ; la nature seule parloit

en ce moment : elle triomphoit, & le père ne voyoit plus que sa fille. Il s'informe d'où cette lettre pouvoit lui être parvenue : ses recherches sont vaines : il court chez la duchesse de Valentinois, & la lui communique ; on tente de nouvelles perquisitions ! on ne saisit aucune lueur sur le sort de la princesse.

Il n'est point d'expression qui donne une idée de l'état du plus sensible & du plus malheureux des amants ; Dorsemont ne paroïssoit plus à la cour : il passoit les jours avec son père, ou dans une retraite profonde ; une langueur mortelle l'entraînoit au tombeau ; privé de madame d'Henneberg, incertain si elle vivoit, ou si le trépas avoit terminé sa carrière de douleurs, il n'étoit occupé que d'un seul objet ; il sentoît trop qu'il ne résisteroit pas au chagrin qui le consumoit : il vouloit donc, avant que d'expirer, assurer quelque fortune à ses parents ; c'étoit, en quelque sorte, ce qui arrêtoit son dernier soupir prêt à s'exhaler ; son père tombe malade : le comte ne le quittoit plus. Un inconnu demande à le voir. L'étranger est introduit dans son cabinet ; les domestiques sont écartés. Monsieur, lui dit cet homme, je suis

244 HENRIETTE ET CHARLOT ,
chargé de vous confier un secret important :
c'est de la part de mademoiselle Rosalie . . . Des
nouvelles de madame d'Henneberg , s'écrie Dor-
semon ! & dans quels lieux ! . . elle vit ! elle
vit ! quelle est sa destinée ?.. — Ce billet, monsieur,
vous instruira plus que tout ce que je pourrois
vous dire. Dorsemon saisit le papier avec trans-
port , il étoit conçu en ces termes :

« Hâtez-vous , monsieur le comte , de venir :
» ma maîtresse est bien mal ; il n'y auroit peut-
» être que votre présence qui pût la sauver d'une
» mort certaine ; elle ignore que je vous écris ; la
» personne qui vous remettra ce billet, fera votre
» guide ; vous pouvez vous livrer à sa discrétion.
» ROSALIE ». O ciel ! les jours de tout ce que
j'aime, en danger ! je courrai... je volerai...

On vient annoncer au comte , que son père
voudroit lui parler ; il prend soin que l'émissaire de
Rosalie soit à l'abri des recherches, & lui promet
de ne pas tarder à le rejoindre.

Dorsemon arrive : quel spectacle s'offre à ses
yeux ! son père soutenu par un domestique , le
visage couvert de la pâleur de la mort. Mon fils,
dit le veillard , ne vous effrayez point : peut-être

n'est-ce qu'une crise qui n'aura point de suite : mais je me sens affaiblir ; les chagrins plus encore que l'âge , ont avancé le terme de ma vie : j'ai désiré votre présence. Hélas ! c'est un bienfait de la nature , lorsque la main de nos enfants nous ferme les yeux ; le moment de notre destruction perd de son horreur. Le comte embrasse son père , s'efforce d'écarter une image menaçante ; il dissimule le désordre de son ame , & saisit un instant pour revoler près de l'étranger qui l'attendoit : — Ciel ! ô ciel ! à quelle extrémité suis-je réduit ? mon père est plus mal qu'à l'ordinaire . . . vous me dites que la princesse est expirante ? mon ami , mon ami , à quoi m'arrêter !.. irois-je abandonner un malheureux vieillard , celui enfin à qui je dois l'existence ? mais... madame d'Henneberg... je succombe... Il y a une distance de plus de cent lieues à franchir pour me rendre auprès d'elle ; si la révolution que vient d'éprouver mon père , n'inspiroit plus d'appréhensions !

La perplexité du comte ne sauroit s'exprimer ; il alloit , retournoit incessamment de son père , à l'exprès de Rosalie ; il concevoit des espérances ; il formoit le projet de s'éloigner

246 HENRIETTE ET CHARLOT,
pour quelques jours ; l'état du vieillard empirait ,
& il falloit renoncer au départ ; d'ailleurs, il y
avoit craindre que le séjour de l'inconnu chez
Dorfeumon ne se découvrit. On continuoît les re-
cherches sur la princesse ; le mauvais succès jus-
qu'ici n'avoit point rebuté Valencey ; il ne s'ac-
coutumoit pas à la perte de sa fille. Le comte étoit
en proie à des assauts violents ; son père & son
amante partageoient son ame ; il faut qu'il sacrifie
l'amour à la nature ; il est décidé que la maladie
du vieillard est mortelle : alors Dorfeumon se dé-
termine à renvoyer l'étranger : — Vous voyez ma
situation, mon horrible situation : allez... retournez
à Rosalie... dites-lui... Peignez lui bien tous les
tourments qui me déchirent. Puissé le Ciel conserver
les jours de la princesse ! si par un miracle que je
n'ose attendre, la santé de mon père se rétablissoit,
je volerois sur vos pas... est-ce à moi d'endurer ce
supplice , de ne point aller mourir aux pieds de ma-
dame d'Henneberg , quand son sort m'est connu ,
quand elle est ma victime !... O Dieu !... partez,
partez , donnez-moi de ses nouvelles !... aussi-tôt...
& si elle m'étoit ravie !... ô mon père ! ô nature !..
c'est moi qui expire de mille coups !

Enfin l'inconnu s'est séparé du comte, qui, plusieurs fois, avoit couru le ramener, se flattant toujours qu'il pourroit l'accompagner, & satisfaire à ce qu'exigeoit l'amour ; Dorfemon ressembloit à un furieux agité de transports convulsifs ; il s'efforçoit de cacher ce bouleversement aux regards paternels ; quelquefois il étoit prêt de courir à l'asyle qu'habitoit madame d'Henneberg : il s'arrêtoit tout-à-coup : — Je quitterois mon père, au moment peut-être qu'il va cesser de vivre, & ses derniers regards seroient privez de la vûe consolante d'un fils ? . . je ne mériterois point la tendresse d'Aglaé ; un fils dénaturé n'est-il pas un monstre à tous les yeux ? & dans ce même instant, madame d'Henneberg peut toucher, touché aux portes du tombeau, m'accuse, croit que je ne l'aime plus !

Dorfemon, en remettant à l'exprès une lettre pour Rosalie, lui avoit indiqué des moyens sûrs de l'instruire de l'état de la princesse ; si elle mouroit, on devoit ne lui point écrire. Il est inutile d'ajouter que le comte étoit informé des moindres détails relatifs à la retraite de madame d'Henneberg. Il comptoit les jours, les heures, les moments ; chaque minute étoit pour cet infortuné un siècle de souffrances ; une semaine entière s'est écoulée :

248 HENRIETTE ET CHARLOT,

il ne reçoit aucunes nouvelles : cependant son père paraîsoit tendre à sa fin ; Dorfemon lui prodiguoit tous ses soins. Mon fils , lui dit le vieillard , j'ai des graces à rendre à la bienfaisante Providence : elle me fait mourir dans le sein de mon cher enfant. Oui , mon ami , je sens que tu seras bientôt débarrassé d'un fardeau importun , (le comte se jette sur les mains de son père , & les inonde de ses larmes) cache moi tes pleurs ; hélas ! mon fils , ton sort est bien plus à plaindre que le mien ! mes maux vont être terminés ; j'attends tout de la clémence divine ; & toi , mon enfant , tu l'irrites tous les jours , ce Dieu qui n'a pu te rappeler à lui ! tu meurs , consumé d'une passion contraire même aux loix du monde ! ton amour criminel , que tu as eu le malheur d'entretenir , a forcé une femme de s'arracher des bras de son mari ! Envisage toute l'énormité de ta faute , & tu n'as point de remords ! que dis-je ? tu persistes dans l'excès de tes égarements ! tu nourris cette flamme insensée qui te rend coupable envers les hommes , envers le Ciel ! ô mon cher fils ! voilà pour un cœur paternel , le vrai coup de la mort ! tu pleures , Dorfemon ? tu ne me rassures pas ?

tu

tu ne me dis point que le repentir est entré dans ton ame ? tu ne me flattes pas du-moins de l'espérance qu'il y entrera ? plus que jamais ton délire te possède ! penfes-tu m'avoir dérobé tes agitations , le ravage que produit en toi cette passion si condamnable & si malheureuse ? Dorfe mon , mon dernier soupir implore de toi une grace : donne-moi ta parole que tu tenteras tous les efforts pour te guérir de cette ardeur illégitime. — Que je vous en impose , mon père , au point de vous faire accroire que je cesserai d'aimer madame d'Henneberg , que je m'attacherai à éteindre ce feu , qui , en me dévorant , fait les délices de ma vie ? Je trahirois par un mensonge abominable , & le Ciel & vous-même ? .. Hélas ! si vous saviez ... mon père , elle m'est plus chère que jamais. Je ne me dissimule point que je blesse les loix , la société , que je me suis rendu coupable d'un crime au jugement de Dieu ; non , je ne me le cache pas ; je ne cherche point à me justifier à mes propres regards , mais ... cet amour si funeste , dont je ne suis déjà que trop puni , c'est mon existence : il ne m'est pas possible de le rejeter de mon sein ; je ne saurois même m'en repentir ; que dis-je , misérable !

Tome V.

R

250 HENRIETTE ET CHARLOT,

tous mes transports ne tendent qu'à l'enflammer, s'il se peut, davantage : jugez, jugez de ce que je souffre !... mon père, vous ignorerez toujours à quel excès je vous chéris. Le vieillard embrassoit, en pleurant, son fils, le ferroit contre son sein, adressoit au Ciel de ferventes prières, pour l'arracher à cette trop fatale erreur : enfin cet tendre père, après de nouvelles représentations, de nouvelles larmes, se sent affaiblir ; il meurt, en levant les mains vers l'Être suprême, & l'intercédant pour Dorfemon, qui bientôt a perdu connaissance sur le corps expiré du vieillard.

On retire le comte de sa léthargie : ses premiers moments sont consacrés aux regrets que doit exciter la perte d'un père justement aimé. L'image de la princesse n'a point tardé à revenir se joindre à ces fujets de douleur. Mon père, s'écrie Dorfemon, le meilleur des pères m'est donc enlevé ? C'en est fait ! je l'ai perdu ! & l'amante la plus adorée seroit aussi dans le tombeau !.. je ne suis point informé de son sort ! sans doute le Ciel, le Ciel qui se venge, vouloit m'accabler de tous les coups. Madame d'Henneberg m'est ravie ! & elle est morte, en soupçonnant ma tendresse ! je n'en doute point : elle

n'est plus! je ne saurois être assez déchiré, assez percé de traits mortels; dans quel abyme je suis précipité!

Cependant le comte a pris la résolution de s'arracher à sa demeure, & de voler à celle de madame d'Henneberg; il veut se pénétrer à longs traits de son malheur; du-moins il verra Rosalie, elle lui parlera de la princesse; il n'est point de petits détails pour quiconque sait aimer; il versera des larmes, il mourra sur le monument qui renferme les tristes restes de tout ce qu'il adoroit. Dorsemont part donc, sans communiquer son projet à qui que ce soit; il rencontre à quelques lieues de la frontière, l'express de Rosalie qui revenoit, & qui lui remet un billet de sa part. Voici ce qu'il renfermoit: « hâtez-vous, hâtez-vous, monsieur, si vous » voulez recueillir le dernier soupir de madame; » peut-être ne sera-t-elle plus au moment qu'on » vous rendra ce billet ». L'amant infortuné redouble de vitesse; il apprend du commissionnaire de Rosalie, qu'elle ne lui avoit point écrit jusqu'à cette époque, parce que la princesse s'étoit trouvée mieux pendant quelques jours. Dorsemont auroit voulu franchir aussi promptement que la pensée, l'espace qui le séparoit de madame d'Henneberg. Les

252 HENRIETTE ET CHARLOT ,

poètes ont bien eu raison de prêter des ailes à l'Amour : jamais allégorie ne fut plus juste & mieux imaginée. Le comte accabloit de questions l'émissaire de Rosalie. Il rencontre à quelques pas de l'asyle où étoit réfugiée la princesse , cette fille qui pouffoit des cris : frappé de terreur , il ne forme que des accents mal articulés : — O Ciel ! Ô Ciel ! tout ce que j'aime... en quel état... — Eh ! monfieur... vous entendez mes gémissements... vous voyez mon désespoir... — Elle ne seroit plus ! — Elle vient d'expirer... retirez-vous... allez : — Rosalie... Rosalie... je veux mourir avec elle ; c'est l'unique consolation qui me reste , & aussitôt il court précipitamment vers la maison ; il entre , & tombe sans mouvement aux pieds du lit où son amante n'offroit plus que l'horrible image de la mort. Il sort de son accablement , pour se saisir de la main de madame d'Henneberg , & n'a que la force de la porter à ses lèvres , & de l'arroser de ses pleurs ; il voudroit s'exprimer : sa voix est étouffée par les sanglots. On l'arrache de ce séjour ; il étoit retombé dans son anéantissement ; ces mots viennent frapper son oreille : revenez à la vie ; ouvrez les yeux ; madame respire

encore ; elle n'est point morte. Elle n'est point morte , s'écrie Dorfemon ! aussi-tôt il s'élance , & se prépare à rentrer dans la chambre de la malade. Un moment , monsieur , lui dit Rosalie qui s'étoit empressée de lui annoncer cette heureuse nouvelle : il faut que je prépare madame à une entrevue qu'elle n'attendoit pas ; vous ne vous montrerez point de quelques instants ; j'aurai soin de vous avertir , quand vous pourrez paraître , sans craindre de causer quelque révolution nuisible à ma maîtresse. Dorfemon consent à tout , pourvu que le délai ne soit pas long. Rosalie retourne seule auprès de madame d'Henneberg : — Où suis-je , Rosalie ? ah ! je vis encore , mes malheurs ne sont donc point terminés ! Je te parlois du comte , si tu peux jamais le voir , rapporte lui qu'il ne m'a pas été possible de supporter le fardeau de tant de chagrins , que je vivois , que je suis expirée pour lui ; le Ciel sans doute me punit , & ... j'ai mérité ses coups... Hélas ! peut-être Dorfemon m'a-t-il oubliée ? — Je suis bien certaine , madame , que vous lui êtes toujours présente ; jusqu'ici vous n'avez point voulu l'instruire de votre destinée ; s'il savoit où nous som-

254 HENRIETTE ET CHARLOT,

mes , il voleroit à vos genoux... — Il est vrai , Rosalie , que si je le voyois , je mourrois avec moins d'amertume... — Vous ne mourrez point , vous ne mourrez point... c'est moi qui perdrai la vie à vos pieds. — Dorfemon ! — Lui-même , qui ne cesse de vous adorer , de vous idolâtrer plus que jamais ; & en quel état vous offrez-vous à ma vue ! Le comte n'avoit pu attendre le moment où Rosalie devoit venir lui servir de guide : il s'étoit précipité dans la chambre , à l'instant même que madame d'Henneberg avoit paru desirer sa présence. Quel peintre exprimeroit ces sortes de tableaux ! la princesse & Dorfemon se font des confidences mutuelles : madame d'Henneberg avoit pris la fuite avec Rosalie ; l'une & l'autre à la faveur d'un déguisement étoient parvenues jusqu'à cet asyle , où elles vivoient entièrement ignorées ; la princesse cependant alloit succomber à la douleur de s'être arrachée du sein de sa famille , d'avoir laissé , en s'échappant ainsi de la cour , l'ignominie & l'opprobre imprimés sur son nom. Elle demande , en pleurant , si son père a pu résister à ces coups. Dorfemon , ajoute-t-elle , c'est vous , c'est vous qui m'avez forcée à cette cruelle démarche ! du-

moins, c'est la malheureuse passion que vous m'avez inspirée ! Eh ! qui vous amène en ces lieux ? pourquoi nous sommes nous revus ? pour être plus coupables & plus infortunés ! quelles sont nos espérances ? C'est moi, madame, dit Rosalie avec une sorte de fermeté, qui ai informé monsieur le comte, de votre situation ; vous savez combien vous m'êtes chère : je vous voyois expirante : j'ai cru que sa présence ranimeroit vos jours ; puisse-je ne m'être point trompée ! Oui, ma chère, oui, mon adorable Aglaé, interrompt Dorsemont, l'incertitude où j'étois sur votre sort, m'accabloit ; au moment que j'ai appris que vos jours étoient en danger, j'accourois en ces lieux : mon père malade & languissant m'a retenu ; votre amant, sans doute, ne pouvoit avoir d'autres sentiments ; il ne seroit pas digne de votre tendresse, s'il eût méconnu l'empire de la nature ; je l'ai perdu ce père auquel j'étois si attaché, & la tendresse, à son tour, a rempli mon ame entière. Divine Aglaé, je suis venu pour ne plus vous quitter ; oublions la cour, la France, l'univers : ne vivons que pour nous deux. Je vous nommerai ma sœur, vous m'appellerez votre frère ; j'en aurai la pure affection ;

R iv

256 HENRIETTE ET CHARLOT,

du-moins je serai à vos côtés ; mes yeux se leveront sur les vôtres ; ma bouche ne s'ouvrira que pour répéter les serments d'un amour éternel ; la charmante Aglaé me tiendra lieu de tout.

La princesse ne voyoit plus que son amant ; revenue à la vie , ses charmes ont repris un nouvel éclat ; toutes les allarmes font dissipées. Cependant , au milieu de cette yvresse si séduisante , on commence à ouvrir les yeux sur les périls qui peuvent s'élever ; la fuite du comte donneroit lieu à de nouvelles perquisitions. On est convenu avec Rosalie de prendre trois habits de pèlerins , & à la faveur de ce travestissement , de se perdre dans la foule des voyageurs qui visitent la capitale du monde chrétien : on a bientôt exécuté ce projet ; on prétend que les deux amants contents de goûter la pure jouissance d'un amour peut-être sans exemple , ne tombèrent jamais dans ce désordre qui suit l'égarement des passions. Quoi qu'il en soit , n'étoient-ils pas criminels , puisque les apparences les condamnoient ? ils se rendent à Rome ; ils parcourent toute l'Italie ; ils s'aperçoivent de la diminution de leur ressources ; Dorsemont avoit fait passer à sa mère la plus grande partie de ce qu'il

possédoit , & la princesse s'étoit chargée de peu d'effets , dont le nombre diminueoit tous les jours ; enfin ils ne peuvent se garantir des atteintes prochaines de l'indigence. Madame d'Henneberg , après avoir fait un présent de peu de valeur à Rosalie , l'engage à retourner au sein de sa famille. Qui l'auroit cru , lui dit-elle , ma chère Rosalie , que la princesse d'Henneberg , la fille du comte de Valencey connoîtroit les rigueurs de l'adversité ? Je n'en murmure point : je souffrirai pour Dorfemon ; jusqu'à présent je lui ai caché mes craintes sur notre déplorable état : garde-toi de lui en rien dire. Je suis donc contrainte à te presser de me quitter ; si le Ciel , dans la suite , me devenoit plus favorable , sois persuadée que je te préviendrai ; je ne saurois oublier que tu fus mon amie. Tu recommanderas le secret à tes parents ; tu leur diras que nous étions toutes deux venues en Italie , & que j'y ai terminé la carrière de mes malheurs. Hélas ! je ne suis pas arrivée à la fin de cette chaîne d'infortunes ! Rosalie verse beaucoup de pleurs ; enfin elle s'est séparée de sa maîtresse , & a repris le chemin de l'Allemagne où étoit sa patrie.

258 HENRIETTE ET CHARLOT,

Madame d'Henneberg s'efforçoit d'écarter des regards du comte , l'image d'une adversité prochaine ; il fallut pourtant qu'il entrevît ce tableau : alors l'amertume commence à se répandre sur leurs plaisirs ; Dorfemon envisage avec horreur l'extrémité cruelle où va être réduite la princesse ; il frémit d'être obligé de s'en avouer l'auteur. Quoi, lui dit-il, voilà où mon amour vous aura conduite ! j'aurai précipité madame d'Henneberg dans cet abyme ! encore , s'il n'y avoit que moi qui fusse exposé à de pareils revers !.. ah ! maîtresse de mon cœur, qu'avec transport je donneroie ma vie, si à cette condition j'éloignois de vous le sort, le sort affreux qui nous attend ! Dorfemon devenoit furieux de douleur ; il ne faisoit que s'écrier sans cesse : j'ai causé la perte de tout ce que j'aime !

La princesse avoit à craindre que son amant n'attendât à ses jours, tant il étoit consumé d'une noire mélancolie ! Comte, lui dit-elle, m'aimez-vous ?.. — Si je vous aime , ô Dieu ! & c'est vous qui me faites cette demande ? — Eh bien ! Dorfemon, écoutez-moi, écoutez-moi. Vous sentez que nous ne pouvons vivre l'un sans l'autre, que nous devons nous suffire à nous-mêmes, que nous

avons renoncé à tout, pour chercher en nous notre bonheur , notre considération , notre existence ; nos richesses , nos grandeurs sont l'amour. La France , la terre entière , se sont dissipées à nos yeux... je vous ai immolé mon père , ma famille , mon époux , toutes les illusions les plus flatteuses , les conventions les plus respectées , mon devoir enfin , ma réputation ; je voudrois m'en repentir : mon cœur me ramèneroit toujours à cette fatale tendresse que j'emporterai dans le tombeau ; qui fait aimer , est capable des plus grands sacrifices ; comte , je vous donnerai l'exemple ; ne parlons plus de la princesse d'Henneberg : c'est Aglaé , Aglaé dénuée des avantages du rang & de la fortune , n'ayant que son cœur , le cœur le plus sensible , le plus tendre , c'est la plus malheureuse des femmes qui vous est attachée ; encore une fois, que l'amour nous tienne lieu de tout. A l'égard des épreuves cruelles qui suivent l'adversité , j'ai déjà imaginé les moyens de nous en garantir ; je le sens , une passion telle que la nôtre , inspire un courage au-dessus de la nature ; Dorsemont , dans mon enfance , j'ai parcouru une province... où nous pourrions vivre ignorés. Je vais vous proposer

260 HENRIETTE ET CHARLOT,

un parti qui peut-être vous fera frémir : pour moi, loin d'en être effrayée, je l'embrasserai avec joie : nous supporterons ensemble les rigueurs de notre destinée ; nous pourrons nous dire, nous répéter à notre gré, que nous nous aimons ; une telle liberté répand le charme sur les travaux, sur les fatigues, sur la misère même ; non, comte, de vrais amants ne sont jamais malheureux, quand ils ont pu réunir leurs peines & leurs souffrances. Nous quitterons donc l'Italie, où nous nous exposerions aux risques d'être reconnus, pour aller en Provence ; nous chercherons quelques fermiers qui aient besoin de journaliers ; nous prendrons des habillements propres à notre nouvel état ; je m'offrirai pour garder les troupeaux, & vous, vous demanderez à être employé aux fonctions de l'agriculture... Que dites-vous, interrompt Dorfemon avec transport ? la princesse... Vous vous ressouviendrez donc toujours, reprend madame d'Henneberg, de ce que j'ai oublié ? & même je goûte quelque plaisir à cet oubli : il vous prouve mon amour... Cher comte, il est inutile d'hésiter ; je vous ai dérobé le terme affreux où nous touchons. Si je vous suis chère, laissez-vous

conduire aveuglement par une femme... qui ne verra que l'humiliation où vous allez descendre ; mais il ne nous reste point d'autre ressource ; & d'ailleurs, n'y a-t-il pas une sorte d'orgueil à souffrir pour l'amour ? s'abaisse-t-on quand on cède aux loix du sentiment ? obéissons-lui , sans nous arrêter à des regrets superflus. Empressons-nous de quitter ce pays , & volons aux lieux où nous ne vivrons que l'un pour l'autre.

On a bien raison de dire que les grandes passions opèrent des miracles ; les femmes sur-tout , lesquelles sont dominées par l'amour , sont susceptibles de s'élever au plus haut degré d'héroïsme ; elles se font une sorte de vertu qui passe les bornes ordinaires, d'autant plus courageuses , que rien n'est capable d'affaiblir le noble orgueil qui leur en impose.

Madame d'Henneberg ne dément point cette fermeté, dont elle-même est étonnée. Ils ont abandonné l'Italie ; arrivés en Provence , ils se dépouillent de leurs vêtements de pèlerins , qu'ils échangent contre des habits de paysan & de paysanne. La princesse a pris le nom d'Henriette , & Dorsemont celui de Charlot ; ils s'annonçoient pour

262 HENRIETTE ET CHARLOT,

le frère & la sœur. Après avoir parcouru plusieurs campagnes , ils se sont arrêtés chez un fermier opulent qu'on appelloit Thénor ; ce bon vieillard avoit sa femme , trois enfants , & autant de brus ; il rappelloit les beaux jours du siècle pastoral , cet âge où la vie agreste étoit la première condition de l'homme , & sans contredit la plus fortunée ; il accueille les deux amants qui lui demandent de l'emploi ; Henriette est créée la bergère principale à qui se confie l'administration des troupeaux ; pour Charlot , il est chargé des détails de l'agriculture ; il étoit d'autant plus accablé de sa métamorphose , que sa sœur (il ne donnoit point d'autre nom à la princesse) en partageoit les soins & les peines ; il la plaignoit amèrement : Henriette lui répond par une plaisanterie agréable : Charlot , je viens de me mirer dans cette claire fontaine que tu vois serpenter là-bas , près de cette prairie émaillée de fleurs : je l'avouerai , je ne me suis jamais mieux trouvée ; ce chapeau de paille me sied assez , & cette houlette ne figure pas mal dans mes mains ; chaque état a ses agréments , mon ami ; ceux de la princesse ne valoient peut-être pas cette touchante

simplicité ; hélas ! je desirerois bien qu'elle fût dans nos ames !

Charlot paraissoit pourtant s'accoutumer à son fort ; il s'acquittoit avec zèle de ses fonctions rustiques : aussi Thénor le chérissoit-il comme un de ses enfants.

La princesse étoit entièrement cachée sous les agréments modestes de la bergère ; il est vrai que jamais bergère n'avoit réuni plus de charmes ; le fermier lui-même ne pouvoit se lasser de l'admirer. Les deux amants avoient composé une espèce de roman pour faire illusion à ce bon vieillard : il étoit persuadé qu'ils étoient frère & sœur , & il avoit ajouté foi aux motifs dont ils appuyoient leur retraite dans son pays. Henriette sembloit réaliser ces fictions ingénieuses , qui nous présentent les déesses se mêlant parmi les nymphes ingénues des campagnes ; on auroit dit que ses troupeaux éclairés par un heureux instinct , sentoient ce qu'étoit leur conductrice ; dociles à sa voix , ils obéissoient à ses moindres signes , & s'empressoient de la suivre ; cette simple bergère étoit la reine , la divinité du canton ; toute la jeunesse des hameaux d'alentour , surprise des senti-

264 HENRIETTE ET CHARLOT ;

ments qu'elle inspiroit , brûloit pour Henriette d'un amour dont le respect & une sorte de crainte religieuse retenoient les transports ; ils se contentoient du plaisir de la voir, & de l'adorer en silence ; quelquefois ils venoient mettre à ses genoux , des corbeilles de fleurs , comme aux pieds d'une créature céleste ; il n'y avoit point à redouter pour ses moutons , l'approche & les ruses des loups : on se disputoit le soin de faire une garde exacte ; tout , jusqu'à la nature même , dans ces contrées , paroissoit s'attacher à lui rendre hommage , & à mériter de fixer ses regards.

Les jeunes filles n'étoient pas moins émues en faveur de Charlot : aux jours de fêtes , on lui apportoit les plus beaux bouquets ; elles n'osoient lui parler , mais elles rougissoient en sa présence ; elles disoient seulement entr'elles : une sœur est bien heureuse d'avoir un frère semblable ! Charlot payoit leurs attentions d'un accueil honnête , mais il ne voyoit, il n'aimoit, il n'adoroit qu'Henriette.

Elle convenoit que si le bonheur existoit sur la terre , c'étoit dans ce séjour obscur où ils s'étoient réfugiés. Oui , disoit-elle à son amant , il me semble

ble que ces lieux m'aient donné une nouvelle ame ; mes transports font moins agités , mes desirs moins tumultueux ; on diroit que sous ce beau ciel de Provence , on respire avec la douceur de l'air , & le parfum des fleurs , cette heureuse mollesse qui entretient le charme de l'attendrissement ; ici l'amour perd de sa tyrannie ; c'est bien sur ces bords , qu'il est un enfant aimable , que ses chaînes font des guirlandes de roses , qu'il blesse avec des traits dorés. Que le sort n'avoit il placé notre berceau dans ce pays ! Ah ! comte , Henriette eût été assurément l'épouse de Charlot ! quel calme , quelle pureté auroit affaïonné nos plaisirs ! de quelle volupté innocente nous nous serions enivrés ! & cette innocence qui fait les délices du véritable amour , mon ami , il ne nous est point permis de la goûter ! (à ces mots , Henriette laisse tomber quelques larmes). Non , je ne puis me le déguiser : je sens qu'il manque à ma félicité , le contentement de soi-même , cette satisfaction intérieure qui ne sauroit subsister sans la vertu , & nous le dissimulerions-nous ? cette vertu dont l'image se reproduit ici , partout sous nos regards , est-elle dans notre cœur ? .. Dorsemon , je ne me ressouviens plus que je suis

266 HENRIETTE ET CHARLOT,

née dans l'éclat des grandeurs , que j'ai occupé le rang de princesse , que je devois attendre ce qu'on appelle un brillant état : tous ces songes ont disparu devant l'amour ; la bergère est aimée de toi : à quelle reine porteroit-elle envie ? Mais , ajoutet-elle , en pleurant avec amertume , puis-je oublier que j'étois enchaînée par le plus sacré des liens , que j'ai outragé un époux , que mon père , mon père à qui j'étois si chère... elle ne peut achever : les sanglots lui coupent la voix ; elle reprend : hélas ! le bonheur n'est pas fait pour moi ! il faut y renoncer !

On ne blesse donc pas impunément l'honnêteté & les bonnes mœurs ? Dorsemont, au fond de son ame, ressentait trop la vérité des plaintes d'Henriette : qu'il en étoit déchiré , quand il se regardait comme l'unique auteur du sort affreux d'une femme , qui , sans son arrivée à la cour , eût du-moins joui de la tranquillité que donne l'indifférence ! & dans quel abaissement il l'avoit précipitée ! c'étoit la princesse d'Henneberg , qui dénuée de toute autre ressource , étoit contrainte à garder des troupeaux ; l'amour l'avoit avilie jusqu'à cet excès ! Le comte alors trouvoit que l'humiliation de Charlot n'é-

toit rien auprès de celle de la trop sensible Aglaé : voilà le tableau qui l'accabloit ; cependant, il renfermoit ces réflexions douloureuses, & ne laissoit voir que son amour ; il essayoit d'inspirer le calme dont il jouissoit si peu !

Le comte de Valencey nourrissoit une profonde mélancolie ; le prince d'Henneberg s'étoit retiré en Allemagne : il supportoit la perte de son épouse avec plus de fermeté qu'un père dont la douleur étoit d'autant plus vive, qu'il commençoit à envisager les approches de la vieillesse, & il n'y a que la présence d'un enfant qui détourne nos regards de la perspective du tombeau. Valencey ne doutoit point que Dorfemon, instruit du sort de sa fille, n'eût couru vers son asyle, & qu'il ne le partageât avec elle ; en-effet sa fuite précipitée de la cour, n'étoit guères susceptible d'une autre interprétation ; le comte redoubloit donc ses recherches. Ma fille, disoit-il à madame de Valentinis, est sans doute la plus coupable des femmes ; je connais ses torts ; j'avoue même qu'elle méritoit une punition égale à l'énormité de sa faute ; tout le monde me parle de ses égarements ; mais, madame, si l'on prenoit la peine de s'interroger,

S ij

268 HENRIETTE ET CHARLOT,

& de se mettre à la place d'un père !.. il n'est que mon cœur seul qui me dise que c'est ma fille , ma fille dont je suis privée ; je n'avois qu'elle d'enfant , & je l'ai perdue ! (il ajoûtoit avec un sombre désespoir) je suis le premier à condamner , à punir : je devois sentir qu'Aglæ ne trouveroit point dans le prince , un époux digne de fixer sa tendresse ; j'en ai trop cru l'ambition , les préjugés de la société , & je n'ai pas consulté la nature & mon devoir. N'étoit-ce pas à moi de m'occuper des moyens de rendre ma fille heureuse ? & je n'ai aspiré , je n'ai travaillé qu'à son élévation. Insensé ! comment ai-je pu penser que la fortune & la grandeur inスピroient le sentiment & la satisfaction réelle ! Ah ! madame , n'ai-je pas existé assez de temps à la cour , pour être convaincu qu'il est rare que l'on trouve ici le bonheur !

Nous ayons mis déjà ce tableau sous les yeux : Henriette auroit goûté l'yvresse d'une pure félicité , sans le remords secret qui la poursuivoit dans ces riants asyles, jusqu'aux bords de ces fontaines, dont les pleurs ternissoient le crystal. Les deux amants , par une attention délicate qui n'est connue que du véritable amour , s'efforçoient mutuellement de

s'épargner le spectacle d'une morne tristesse , que chaque jour augmentoit. Ah ! mon père ! mon père ! s'écrioit la princesse , c'est vous qui consommez ma vie ! c'est vous qui mêlez l'amertume aux agréments de ma destinée présente ! hélas ! ne devrois-je pas être heureuse ? la douceur d'aimer & d'être aimé n'est-elle pas le premier des biens ? & un souvenir trop déchirant empoisonne mes plus innocents plaisirs ! Mon père ! n'ai-je pu satisfaire à la fois , la nature , la vertu & l'amour ?

Cette infortunée éprouvoit donc les suites des égarements du cœur , ce chagrin dévorant que la solitude ne fait qu'aigrir ! souvent elle s'affeyoit aux pieds d'un arbre , & s'abandonnoit à sa sombre mélancolie. Quelle avoit raison d'envier la tranquillité dont paroïssent jouir ses troupeaux , & que leur sort comparé au sien , lui sembloit digne d'exciter ses regrets ! Henriette, Henriette, ils ne sont point coupables ! ils ne ressentent point les traits perçants du remords !

Elle étendoit sa vûe sur un vallon enchanteur : elle apperçoit dans le lointain , Thénos , qui conduisoit un étranger , & lui indiquoit de la main l'endroit où il pourroit trouver la bergère ; cet

S ii j



270 HENRIETTE ET CHARLOT,
étranger redoubloit sa marche ; il n'avoit point
l'habillement des villageois de ces contrées ; Hen-
riette cherche à démêler qui venoit vers elle ; l'in-
connu s'avançoit toujours avec plus de précipita-
tion. Celle-ci est émue , agitée , livrée à la crainte :
elle se levoit pour savoir ce qu'étoit cet inconnu ;
elle entend Thénot qui lui disoit : voyez si vous la
reconnaissez , mais je gagerois bien que ce n'est
pas elle. Henriette enfin avoit fait quelques pas ;
elle recule effrayée , en retombant aux pieds de
l'arbre , & ne pouvant que proférer ces mots :
mon père ! Ma fille ! ma fille sous cet habit , s'écrie
à son tour le comte de Valencey ! Aglaé , la prin-
cesse d'Henneberg gardant des troupeaux ! Thénot
demeure immobile d'étonnement ! comment , dit-il
au comte , c'étoit une princesse ! oh ! je m'en suis
toujours douté. Ma fille , poursuit Valencey , en
pressant Henriette dans ses bras , je t'ai retrouvée !
je t'ai retrouvée ! r'ouvre les yeux ; ne crains point
d'envifager un père... qui est prêt à te pardonner...
tu m'as coûté bien des peines , bien des larmes !
tu es coupable sans doute , mais... Aglaé , je ne
puis qu'être ton père ; ah ! je le suis , je le suis...
ma présence... ferois-je venu t'ôter la vie ?

Henriette étoit expirante ; la terreur avoit glacé ses sens ; le comte , & le bon Thénôt réunissoient leurs soins pour la rappeler au jour. Valencey la tenoit dans son sein ; un soupir échappe à Henriette ; sa paupière se relève ; ses regards se fixent sur le comte : — C'est vous , mon père ! & aussi-tôt elle s'est replongée dans son accablement mortel. Le comte lui prodigue les caresses , les expressions touchantes : — Ma fille, ma chère fille , encore une fois ne redoute point ma vûe ; je ne prétends point ufer de mes droits : tu fus assez punie , puisque tu crains les regards du plus tendre des pères !

Enfin Henriette a repris l'usage des sens ; elle se jette aux genoux de Valencey : — Mon père , quel moment d'horreur & de joie ! je vous revois ! je vous revois !.. votre fille n'a point cessé de vous chérir , soyez-en assuré ; mais... mais elle est criminelle ; elle a son cœur déchiré de repentir , de remords , de douleur . . . j'aime plus que jamais Dorfemon . . . ce n'est pas lui qui est coupable , ce n'est pas lui qui est coupable. J'ai tout fait , mon père : c'est moi qui ai causé sa perte , qui l'ai entraîné sur mes pas , qui l'ai amené en

272 HENRIETTE ET CHARLOT ;
ces lieux... Il est ici , interrompt le comte d'un ton irrité ?

Au même instant venoit Charlot ; il avoit aperçu de loin plusieurs personnes autour d'Henriette : impatient de satisfaire sa curiosité , il accouroit le rateau à la main ; Henriette à cet aspect , frappée de nouveaux coups , alloit retomber expirante : Charlot vole vers elle pour la soutenir ; il reconnaît Valencey : — Le comte en ces lieux ! — Oui , c'est Valencey... un père que tu as déshonoré... audacieux ravisseur , le sort te livre au châtiment qui t'est dû ; c'est toi qui expieras les fautes de ma fille ; c'est toi dont la justice & les loix me vengeront... Ah ! mon père , mon père , s'écrie madame d'Henneberg , en se précipitant une seconde fois aux genoux paternels , je vous l'ai dit : tournez sur moi tout l'excès de votre ressentiment ; ne lui imputez point mes erreurs , mes fautes , ma misérable destinée : je suis la seule criminelle ; ne cherchez pas une autre victime , (elle s'élance sur l'épée de son père , s'en saisit , & la mettant sur son cœur) si vous ne m'écoutez point , si vous vous obstinez à l'accuser , quand c'est moi qu'il faut condamner & punir , ma fin est décidée , & votre

vengeance est satisfaite. (Valencey se hâte de lui arracher l'épée des mains). Vous ne m'empêcherez point de mourir , si vous persistez à ne pas vouloir m'entendre , à le juger coupable . . . Plaignez-nous , plaignez-nous ! hélas ! ni l'un ni l'autre nous n'avons mérité votre haine. Ecoutez , dit Dorfemon : le père d'Aglaé a le droit de m'accabler ; qu'il n'attende de ma part aucune justification ; je me souillerois de la plus grande lâcheté , si j'abusois du procédé généreux de la princesse ; elle est digne de tout votre amour. La fatalité , un malheur imprévu m'a offert à ses yeux : je n'en ai ressenti que trop vivement l'empire ; je n'ai plus été le maître de ma raison , de mon devoir ; toute mon ame s'est abandonnée à cette passion , à cette flamme qui me dévorait , qui me brûle & qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. Comte, voilà mon cœur , je tombe à vos pieds , je vous demande la mort comme une grace : mais , épargnez , épargnez la divine Aglaé : rendez lui votre tendresse , tous les sentiments de l'amour paternel ; je ne me défendrai point de vos coups , plongez dans mon sein cette épée ; sans doute il m'est plus aisé d'expirer , que de cesser d'aimer votre aimable fille. Mon

274 HENRIETTE ET CHARLOT,

père , ajoutoit Henriette , nous sommes à vos genoux : immolez-nous tous deux ; si un sort cruel nous a séparés , du-moins la mort nous réunira.

Valencey étoit ému de ce spectacle , jusqu'au fond de l'ame ; il se combattoit cependant , & repouffoit ses larmes ; il s'écrie : je ne saurois vous refuser cette pitié qu'excitent les malheureux ; sans contredit je plains , je sens l'excès de vos infortunes ; ma fille , j'en ai trop cru ces mouvements de vanité , qui entraînent & dirigent la plupart des hommes ; j'ai imaginé que le bonheur pouvoit se concilier avec tout ce qui avoit le droit de flatter l'ambition ; je me suis abusé ; je t'ai trompée ; tu as été la victime de mon erreur ; mais , Aglaé , si je me suis égaré , quel nom donnerai-je à cette suite de démarches indignes de ton sexe , de ta naissance , de ta famille ! abandonner ton rang , ton époux , ton père , ton père dont tu as hâté la vieillesse , la fin ! regarde , vois ces cheveux : c'est toi , c'est ma fille qui les a fait blanchir , qui m'a plongé dans une douleur que rien ne pourra appaiser , qui m'a traîné aux marches du tombeau , qui m'y précipite ! ton honneur n'est-il pas le mien ? & tu l'as perdu ! tu l'as perdu !.. l'un &

L'autre vous ne me répondez que par des larmes, par des sanglots... mettez-vous à ma place, foyez père. Dorfemon, j'en appelle à ta probité, car je veux croire que la passion ne t'a pas aveuglé au point de te fermer les yeux sur les devoirs de l'honnête-homme : parle, sois Valencey : que ferois-tu ? (Dorfemon accablé de son trouble, gardoit un profond silence ; les pleurs d'Henriette redoubloient) tu ne me réponds point ! Aglaé ne m'oppose que des pleurs ! je n'en suis pas surpris : la vérité est au fond de vos ames ; elle vous accuse à vos propres yeux, elle vous accuse ; elle a prévenu mon jugement, cette vérité terrible. Quelle vertu vous reste encore ? un prompt repentir & une séparation éternelle. Nous séparer, interrompt la princesse, enjettant un cri douloureux ! Vous séparer, & pour jamais, reprend le comte. Dorfemon, tu dis que tu aimes ? tu ne connais donc pas l'amour ? il est capable des sacrifices les plus sublimes, les plus effrayants. Si je demandois que tu mourusses pour ma fille, ne lui immolerois-tu point ta vie ? Ah ! pouvez-vous en douter, s'écrie Dorfemon ? n'est-il possible de souffrir qu'une mort. — Vivez ; ce ne sont point vos jours que j'exige, mais un témoignage d'honnêteté dont un cœur

276 HENRIETTE ET CHARLOT,

tel que le vôtre, doit être capable. Vous êtes bien assuré que le comte de Valencey est homme d'honneur, même avant que d'être père : dès aujourd'hui, à l'instant, il faut donc vous résoudre à ne pas même jeter les yeux sur ma fille ; songez-vous qu'elle n'appartient ni à vous ni à moi , qu'elle a un mari, qu'elle doit lui être soumise ? Voici ce que je ferai : le prince est en Allemagne ; j'emmène Aglaé ; je la conduis dans un couvent ; je répands à la cour, le bruit que je l'ai trouvée seule en ces lieux, qu'elle y vivoit déguisée sous des habits de payfanne, & j'attends de vous, Dorsemont, que vous ensevelissiez dans le plus profond secret, ce que moi-même je m'efforce d'ignorer ; vous ne paraîtrez à la cour de France que dans quelques années ; vous n'entretiendrez aucune correspondance avec ma fille ; vous vous cacherez jusqu'aux lieux où elle va expier ses fautes, dans l'espoir qu'elle rentrera en grace avec son époux ; en un mot, vous ne vous offrirez jamais à ses regards ; travaillez à l'oublier ; à ce prix, je vous pardonne, je vous estime, & vous donnez à ma fille la preuve la plus grande de cet amour, qui jusqu'ici n'a fait que ses chagrins & sa honte.

Dorsemont veut parler, & sa voix expire, tandis qu'Henriette étoit mourante dans le sein de Valencey. Fatigué de s'être reposé sur les soins d'autrui, le comte s'étoit déterminé lui-même à faire des recherches : le rapport d'un de ses amis lui donne quelques soupçons que sa fille pouvoit être en Italie ; il suit le cours de son voyage, se rend en Provence, la parcourt ; porté par le hazard chez Thénod, il s'étoit informé avec précaution ; les noms d'Henriette & de Charlot l'avoient d'abord égaré sur ses lumières ; il s'étoit obstiné à vouloir seulement jeter les yeux sur Henriette, & le bon fermier avoit bien eu de la peine à lui accorder cette satisfaction.

La princesse revenue de son accablement, se livre au désespoir : — Mon père, je suis prête à subir les plus rigoureuses punitions que vous m'imposerez. Je fais que je les ai méritées ; je fais aussi que je vous suis chère : je n'implore de vos bontés qu'une grace : du-moins, que je dise à Dorsemont un éternel adieu ; si vous me refusez cette faible consolation, vous n'arrachez à ces lieux qu'un cadavre : j'aurai disposé de ma vie, avant seulement que nous ayons quitté cet asyle. Valencey avoit

278 HENRIETTE ET CHARLOT ,
résolu de rompre à l'instant cette chaîne , mais il
étoit père : il craint la fureur d'une amante déses-
pérée : — Parlez-lui, j'y consens, mais que ce soit
sous mes yeux. Aglaé vole à Dorfemon , qui étoit
anéanti, tel qu'un homme frappé de la foudre :
— O toi que j'aime assurément plus que moi-même,
je cède à la nécessité , à mon père , à l'honneur ; je
te quitte pour te rester toujours plus attachée ; non ,
qu'on ne s'en flatte point : l'absence , le temps ne
feront que m'enflammer davantage : je te le jure ici,
ne crains pas que ma tendresse s'altère ; je ne doute
point de la tienne , & j'en exige un témoignage
éclatant , que tu ne saurois me refuser : prends
soin de tes jours , songe qu'ils sont les miens ; dans
quelque retraite , dans quelque cachot qu'on m'en-
ferme , va, repose-toi sur mon amour ; tu recevras
de mes nouvelles ; tu apprendras . . . jusqu'au der-
nier soupir , tu auras toutes mes pensées , mon
ame entière ; sans doute je suis coupable , je le
fais , je le fais , mais la vertu n'obtiendra point de
la malheureuse Aglaé , qu'elle cesse de t'aimer ;
Dorfemon , le cœur est tout , & mon cœur sera
toujours rempli de toi ; adieu... adieu , aies plus
de fermeté qu'une femme infortunée qu'on entraîne

à la mort ; ressouvienst-toi d'Henriette ; adieu... il faut nous séparer.

Dorsemont n'est point le maître de ses transports ; il se saisit d'une des mains d'Aglaé, la presse contre sa bouche , la couvre de larmes : — Ces pleurs , ces pleurs , mon adorable Henriette , vous parlent au défaut de ma voix. Il est donc décidé que ce soir , que demain , que peut-être jamais , jamais je ne vous reverrai ! (il s'adresse au comte) tous les serments que je vous ferois , seroient autant de parjures ; oui , croyez que je sais aimer... que je m'immolerais : mais promettre d'oublier votre fille , de ne plus l'adorer : ne l'espérez point , ne l'espérez point , & aussi-tôt cet infortuné bien digne de compassion , retombe dans le plus violent désespoir.

Cependant on fait les préparatifs du départ ; Valencey a récompensé généreusement le fermier ; il soutient dans ses bras Henriette défaillante , sans force , sans voix ; elle est enfin dans la voiture qui avoit amené son père ; elle voudroit commander à sa douleur , & s'écrie , sans consulter la décence qui lui ordonnoit de se taire : adieu donc , cher Dorsemont ! ses yeux ne se détachent de l'asyle champêtre ,

280 HENRIETTE ET CHARLOT,

qu'au moment où il ne lui est plus possible de l'apercevoir ; alors elle pousse un cri lugubre , comme si son ame la quittoit , & elle se rejette sans connaissance dans le sein paternel.

Le comte pénétré de l'état où il voit sa fille , l'embrasse avec sensibilité , cherche à la consoler , à lui faire supporter le joug qui l'attend : — Aglaé . . . ma fille , c'est ton père qui te prie , qui t'implore : reviens au jour ; crains-tu de m'envisager ? me regarderois-tu comme ton bourreau ? je te l'ai dit : chacun a ses devoirs à remplir , & le mien . . . c'est peut-être malgré moi . . . épargne cet aveu à un père. L'honneur nous impose à tous deux , des loix , des loix cruelles . . . auxquelles il faut nécessairement nous soumettre ; je suis forcé de t'arracher de mon sein pour aller t'ensevelir dans l'ombre d'un asyle consacré à la religion ; cette religion secourable , si tu prêtes l'oreille à ses avis salutaires , elle pourra guérir ton ame désolée . . . — Jamais , mon père , jamais. Le Ciel , la terre , l'univers entier s'uniroient vainement pour effacer de mon ame un seul des traits de cette image qui y demeurera toujours gravée ; je vous en imposerois , si je vous laissois entrevoir un
triomphe

triomphe qui n'est pas en ma puissance ; vous connaissez le maître de mon cœur, celui qui y règnera éternellement : il aura mon dernier soupir , & ce moment n'est pas loin. — Je te pardonne, Aglaé, ces emportemens indiscrets, criminels, dont tu rougiras, quand cet accès de ton délire sera dissipé ; l'égarément des passions est sans doute le plus violent & le plus funeste ; il n'est pas possible que le repentir n'entre dans ton sein , & que tes yeux ne s'ouvrent : tu seras la première, je te le prédis, à vouloir expier une erreur qui nous déshonore l'un & l'autre ; encore une fois , je suis ton père , & tu en abuses , fille trop chérie ! il ne s'agit aujourd'hui que de tenir cachée une aventure qui me fera mourir de douleur , & de te transporter dans une retraite ignorée , où tu invoqueras le Ciel , où tu rappelleras ton courage , ta raison , ta vertu , ce que tu dois à ton père , à ton mari , à toi-même ; je me charge de te ramener un époux cruellement blessé. J'aurai soin d'empêcher qu'il ne sache que Dorfemon habitoit avec toi, ce séjour ; prends garde sur-tout de laisser échapper rien qui éclaire une faute... un crime dont tout autre père que Valencey auroit la force de te punir : — Vous me rendrez

282 HENRIETTE ET CHARLOT,
donc à la tyrannie d'un mari... Eh ! mon père, est-ce
à vous de croire que je puisse jamais l'aimer ?
— Avec le temps, ma fille, & mes conseils, aidée
de tes propres réflexions, tu remporteras sur toi
cette victoire qui te paraît aujourd'hui demander
un effort impossible ; le prince retrouvera une
épouse revenue de ses honteux égarements, & ton
père, une fille obéissante & résignée à ses devoirs.

Telles étoient à-peu-près les conversations du
comte, tandis qu'ils prenoient la route d'une re-
traite religieuse ; ils y sont arrivés. La princesse
ne parloit que de sa mort prochaine ; Valencey
lui donne encore des larmes : mais il est inflexible,
il persiste à lui refuser les moindres adoucissements ;
on lui interdit tous les moyens qui pourroient éclair-
rer Dorfemon sur sa destinée. Enfin le comte s'est
séparé de sa fille, après avoir prodigué toute la bien-
faisance & toutes les attentions de l'amour paternel.

Quel étoit le sort du plus malheureux des amants ?
il lui falloit un confident, un ami : il épanchoit
tous ses secrets, ses pleurs, son ame dans le sein
du bon fermier ; il l'entretenoit sans cesse de sa
chère Henriette ; il visitoit, chaque jour, les lieux
différents où elle s'étoit trouvée ; c'étoit au bas de

ce vallon que souvent il goûtoient le plaisir de vanter la délicatesse, le charme de leur amour ; Dorsemont ne pouvoit quitter cet endroit ; il redisoit à Thenot : vous souvenez-vous qu'Henriette préféroit ces fleurs , qu'elle se paroît des feux du jour sous cet ombrage , qu'elle s'affeyoit sur ce banc de gazon ? vous rappelez-vous avec quelle douceur , quelle affabilité elle recommançoit à vos enfans de vous obéir & de vous aimer ? comme sa voix étoit touchante , & restoit dans l'ame ! comme la candeur respiroit sur son front ! Oh ! mon ami , mon ami , lorsqu'on a été aimé d'Henriette & qu'on l'a perdue , il faut renoncer à la vie ! cependant je lui ai promis de respecter mes jours , & sans cet ordre absolu , qui est pour moi celui du Ciel même , pensez - vous , Thénôt , que j'aurois survécu un seul instant à son départ.

Alors le comte s'abandonnoit à l'excès de sa douleur ; il reprenoit : digne vieillard , si pourtant je n'avois pas la force de soutenir le fardeau de mes revers , j'attends de vous un nouveau bienfait : daignez jusqu'au bout rester avec un infortuné qui n'a plus sur la terre , de consolation & d'appui que vous seul ; vous fermerez ma paupière ; vous re-

T ij

284 HENRIETTE ET CHARLOT,

cueillerez mes dernières paroles, mes derniers serments de tendresse pour la divine Henriette ; c'est votre main qui me mettra dans le cercueil ; vous placerez sur mon cœur, ce portrait qui reçoit tous les jours le tribut de mes larmes, le portrait de tout ce que j'adore. Thénot, promettez-moi de m'inhumier là où Henriette a souvent versé des larmes sur nos infortunes. Si jamais un hasard heureux que je n'ose espérer, la rappelloit en ce séjour, ne manquez pas de lui enseigner où reposera ma cendre, & dites-lui : c'est cette terre que vous foulez à vos pieds, qui a reçu les restes de l'ami le plus passionné ; jusqu'au dernier moment, il ne s'est occupé que de vous seule ; votre nom est la dernière expression qui lui soit échappée. L'honnête fermier vouloit absolument que Dorfemon renonçât au personnage de Charlott, & qu'il reprît ce qui convenoit à son premier état ; le comte ne se rendoit point à ses prières : — Thénot, je serois peu digne d'être aimé de la femme la plus adorable, si je ne savois m'oublier pour elle ; mon projet est de répondre aux vûes sages du comte de Valencey ; il faut qu'un secret profond envelisse, en quelque sorte, mon existence, qu'on

ignore à jamais que j'ai habité cet asyle avec Henriette , & d'ailleurs , mon ami , la condition d'agriculteur est peut-être la première à laquelle sont appelés tous les hommes ; ici je sens le néant des grandeurs , le mensonge des illusions de cour , & si une malheureuse passion n'avoit répandu de l'amertume sur ma vie , j'y aurois , sans contredit , goûté ce bonheur pur dont vous jouissez ; mais l'image d'Henriette me poursuit sous ces ombrages , me dérobe des spectacles ravissans ; ah ! ce n'est qu'aux amans heureux qu'il appartient de respirer le parfum des fleurs , & d'admirer leur brillant coloris : toute la nature est pour moi tendue d'un voile funèbre. Thénos , je voyois ici tous les jours Henriette , & je ne la verrai plus , je ne la verrai plus !

On dit que l'espérance est le dernier sentiment qui abandonne les hommes : les amans sur-tout ont de la peine à le rejeter ; Dorsemont calculoit les jours , les heures , les moments ; le soleil disparaissoit-il de l'horizon , cet infortuné se disoit : c'est demain que je recevrai des nouvelles de tout ce qui m'attache à la vie ; l'aurore ramenoit-elle la

286 HENRIETTE ET CHARLOT ;

clarté : oh sûrement aujourd'hui j'aurai une lettre d'Henriette , je saurai si elle m'aime encore.

Madame d'Henneberg ne s'accoutumoit point à sa solitude ; nous venons de parler de l'espérance : il n'y avoit que cette unique consolation qui fût restée à la princesse ; sans ce rayon qui l'éclairoit au milieu d'une nuit de douleur , elle auroit exhalé la vie : car son existence sembloit ne tenir qu'à une trame trop aisée à rompre ; incapable de feindre , elle écrivoit sans cesse à Valencey , qu'il lui étoit impossible de l'abuser , que le souvenir de Dorsemont lui étoit plus cher que jamais , qu'elle mourroit avec cet amour malheureux , en s'avouant coupable , en reconnaissant la justice de la punition qu'on lui infligeoit , en demandant pardon à son père , à son mari , à la société , au Ciel , au Ciel que ses larmes imploroient , & qui ne rendoit point la paix à son cœur ; quels coups pour un père ! il faisoit part à madame de Valentinois de toutes ces lettres ; on ne savoit quels moyens employer pour ramener le calme dans une ame si agitée. Le comte avoit donné des ordres rigoureux qu'on se piquoit de suivre avec une exactitude aussi sévère ; la prin-

celle étoit entourée de regards surveillants, il ne pouvoit lui échapper un geste, un coup d'œil, qu'en présence de témoins inflexibles, & comment faire savoir à Dorfemon sa demeure ou plutôt son tombeau ? comment lui répéter qu'il étoit toujours l'unique objet de ses pensées, de ses soupirs, de ses larmes ? Que le secours des lettres est un soulagement rempli de douceurs & de charmes pour deux amants éloignés ! ils semblent animer le papier, en faire un confident discret & intelligent qui reçoit leurs protestations de tendresse, les moindres détails de leurs plaisirs, de leurs peines, qui les console, en leur parlant au gré de leurs transports, de tout ce qu'ils aiment, qui leur met devant les yeux jusqu'à ces légères nuances du sentiment si intéressantes, si essentielles pour l'amour, & ce seul moyen d'adoucir les rigueurs de sa situation étoit refusé à la princesse.

Dorfemon étoit au comble du désespoir ; il commençoit à craindre qu'Henriette cédant à la nécessité, n'eût promis de sacrifier une passion qui lui avoit causé tant de chagrins ; il la soupçonnoit déjà infidèle, inconstante ; en un mot il ne se voyoit déjà plus aimé. Non, je ne suis plus aimé.

288 HENRIETTE ET CHARLOT,

se disoit-il , pourquoi écarter cette image ? si Henriette étoit encore la même , n'auroit-elle pas imaginé quelque moyen de me faire parvenir de ses nouvelles ? eh ! qui a plus d'industrie que l'amour ? elle m'a ordonné de vivre... j'ai pu lui donner cette marque de tendresse ; j'ai osé supporter le poids de l'existence la plus accablante... la cruelle.. son changement... il n'en faut point douter ; il n'en faut point douter ; ingrate ! tu me rends donc le maître de ma destinée ! eh bien ! je vais me délivrer de cette vie odieuse... en t'adorant ; oui , mon dernier soupir fera encore pour celle qui eut tous mes sentiments , mon ame entière ; puisses-tu apprendre ma mort ! .. Thénot venoit vers Dorfemon ; il redoubloit sa marche en s'écriant : une lettre , monsieur... une lettre , dit le comte transporté ! il vole au-devant du vieillard : Ah ! donne... donne... Henriette ! c'est son écriture ! il ouvre & lit :

Au couvent de ***.

« Vous aurez souffert de mon silence ; j'ai
» souffert encore plus que vous ; je n'imagine
» point cependant que vous puissiez douter ja-
» mais d'une tendresse invariable. Je l'ai dit à

» mon père , je le dirois à l'univers entier : Dor-
» femon fera toujours le maître de mon cœur.
» Vous ne sauriez vous faire un tableau des ob-
» tacles qui m'assiègent : on s'efforce d'épier jus-
» qu'aux plus secrets mouvements de mon ame ; on
» cherche à me deviner ; je suis obligée de dévo-
» rer mes larmes ; le croiriez-vous ? on m'a inter-
» dit l'encre & le papier ; j'ai eu le bonheur de
» saisir un livre : j'en ai déchiré un feuillet , &
» je vous écris... je vous envoie mes pleurs
» mêmes : Jugez de l'horrible extrémité où je suis
» réduite ! une pauvre femme qui demande l'au-
» môné , & que j'ai intéressée en ma faveur ,
» s'est chargée de vous faire tenir cette lettre ;
» profitons de l'adresse sûre quelle m'a indiquée :
» hâtez-vous de me répondre ; dites-moi que
» je vous suis chère ; cette idée seule me re-
» tient à la vie , sans cet espoir je n'existerois
» plus ; quand nous verrons-nous ? cette perspec-
» tive si flatteuse ne s'offre point à nos regards :
» mais du-moins , nous pouvons nous aimer ;
» nos cœurs sont à l'abri de l'esclavage , de la
» gêne. Dans les prisons , au fond des cachots ,

290 HENRIETTE ET CHARLOT,

» votre image seroit dans mon ame ; je pour-
» rois renouveler les serments d'une constance
» à toute épreuve. Jouissons donc de cette li-
» berté qu'on ne fauroit nous ravir ; mon cher
» comte , aimons-nous , aimons-nous toujours da-
» vantage ; vous étiez sans doute l'époux que le
» Ciel m'avoit destiné ; celui dont les loix tyran-
» niques m'ont faite la femme , n'a jamais eu &
» n'aura jamais d'une infortunée ces sentiments qui
» sont les vrais garants de l'hymen... ne pourra-
» t-il se rompre , cet engagement odieux ? Ces
» mêmes loix qui ont établi mon malheur , ne
» me fera-t-il point permis de les invoquer contre
» des nœuds qu'il est impossible que ce cœur avoue,
» & sans le consentement du cœur , le mariage
» en-effet existe-t-il... Je m'égare dans des songes
» trompeurs ! mon père, mon père s'opposera tou-
» jours à cette réclamation... Adieu , adieu ; mes
» amitiés au digne Thénot... je me vois encore
» sur cette colline , d'où je découvrois mille sites
» agréables. Hélas ! Henriette bergère étoit bien
» plus heureuse que la princesse , quand elle se-
» roit environné de tout l'éclat de son rang , &c

» quelle reine sur le trône goûteroit , Dorsemont ,
 » les douceurs dont votre amante abaissée à gar-
 » der les troupeaux , s'ennivroit près de vous ? Je
 » meurs d'impatience ! ah ! mes yeux ne sauroient
 » assez tôt se fixer sur une de vos lettres : songez
 » que je l'attends comme on attendroit la vie
 » même ».

Le comte laissoit échapper des cris mal formés ; des transports de joie le suffoquoient ; il reprenoit vingt fois l'écrit , le couvroit de baisers , de larmes : — Mon ami , disoit-il au fermier , je suis donc toujours aimé ! Henriette me conserve ces sentiments... oh ! je revis pour l'adorer encore avec plus d'amour. Le vieillard estimable recevoit ces aveux comme une marque de confiance dont il sentoît le prix : cependant il ne pouvoit dissimuler au comte que cette passion étoit blamable , & qu'elle offensoit la décence & la vertu : — Quel est l'objet de votre attachement ? une femme mariée ! ces engagements sont respectés parmi nous , & ils doivent être sacrés pour tous les hommes. — Thénot , mon ami , tu ne connais pas l'amour. Chez vous autres honnêtes habitants de la campagne , il faut s'aimer pour s'épouser , & à la cour , on se

292 HENRIETTE ET CHARLOT,

marie par raison de convenance ou d'intérêt ; la princesse n'a jamais aimé monsieur d'Henneberg , & d'ailleurs ils sont mariés sans l'être ; ce n'est que la cérémonie qui les unissoit.

Dorsemont avoit déjà écrit deux fois à la princesse ; quelles lettres enflammées ! comme l'amour le plus passionné , le plus ardent y étoit répandu ! C'est sur ces entrefaites que le comte de Valencey vient visiter sa fille ; elle se jette d'abord à ses genoux , les presse , les mouille de ses pleurs : — Mon père , mon père , avez-vous résolu de donner la mort à la malheureuse Aglaé ? Je suis donc prisonnière en ces lieux ! & quelle est votre espérance ? je vous l'ai dit , je ne changerai jamais... Le comte ne la laisse point continuer , il la relève , l'embrasse , mêle ses larmes aux siennes : — Ma chère fille , il ne tient qu'à toi de sortir de cette affreuse captivité , de paraître à la cour ; madame de Valentinois , le roi même qui me comble de ses bontés , t'attendent ; les circonstances de tes aventures sont ignorées ; reprends tout l'éclat qui convient à la princesse d'Henneberg ; j'ai voulu te prévenir... j'ai précédé de quelques moments , ton époux... — Il va paraître . . . &c

vous pensez... elle n'a point le temps d'achever : il entre. Henriette tombe évanouie : le prince vole à son secours. Votre présence inattendue , dit Valencey , occasionne cette révolution ; elle sent qu'elle vous a offensé , en fuyant de la maison d'un mari , & elle a de la peine à supporter votre vûe. L'époux paraît peu satisfait des raisons que fait valoir le comte pour la justification d'Aglaé : cependant il témoigne sa sensibilité ; madame d'Henneberg se relève , en quelque sorte , du sein de la mort même , & va se précipiter aux pieds du prince : — Je ne suis point faite pour vous tromper ; si je suis coupable , ce ne sera point d'artifice & de mensonge. (Valencey veut en vain interrompre sa fille , elle poursuit :) Il est temps que vous lisiez dans mon cœur : il n'est point & ne sauroit être à vous ; il se révolte incessamment contre des nœuds formés sans son aveu ; un autre... le comte l'arrête à ces mots : — Que dis-tu fille indigne de moi?... prince, ne l'écoutez point, ne l'écoutez point... un caprice qui l'égare... — J'en ai trop appris , dit le prince d'un ton furieux : on ne me jouera pas impunément... Comte, je vous remets votre fille ; je renonce à tous les droits

que je pourrois avoir sur elle , & dès ce moment , elle n'a plus en moi un époux à redouter ; c'est à votre honneur outragé que je l'abandonne. Aussitôt il se retire , & laisse Valencey livré aux transports d'un ressentiment légitime. Malheureuse ! s'écrie le comte , voilà donc le fruit de mon indulgence , & de mes bontés ! Je voulois te rendre à ton état , à tes devoirs , à cette estime de toi-même , que tu ne pourrois plus recouvrer. C'en est fait ! tu n'as plus de père ; le comte de Valencey saura satisfaire à son honneur , & à celui de sa famille ; reste ici ensevelie pour jamais dans une obscurité qui ne couvrira point tes honteux égarements ; ils éclateront ; tu vas devenir la fable de la cour , de la France entière... tu vas me faire mourir de confusion & de douleur : mais je serai , avant que d'expirer , le vengeur de ma maison , ton bourreau ; attends-toi au fort le plus affreux.

Il n'avoit pas achevé ces paroles , qu'il étoit déjà loin de sa fille ; elle ne tarde point à éprouver des effets de cet emportement : on charge ses fenêtres de barreaux de fer ; on lui laisse à peine un faible rayon de jour ; on redouble le nombre des surveillants. La princesse adresse à son

père plusieurs lettres baignées de ses larmes : il s'obstine à les renvoyer ; enfin sa destinée est si cruelle, qu'elle ne peut instruire Dorfemon de ses nouveaux malheurs.

Il étoit inquiet de son silence : bientôt ses alarmes sont augmentées ; il ne peut les supporter ; il a conçu le dessein de s'arracher à la retraite où il cachoit son amour & ses chagrins ; il se sépare du fermier , & gardant son habit de paysan, il prend la route du couvent où gémissoit l'infortunée madame d'Henneberg ; arrivé près de ce séjour , il court à cette femme qui lui faisoit parvenir les lettres de la princesse : il s'informe : on ne peut que lui révéler peu de chose ; il apprend seulement que le comte de Valencey est venu , accompagné de quelqu'un qui annonçoit un personnage de haute extraction , & que depuis ce temps la princesse est gardée à vue , & reserrée encore plus étroitement. Dorfemon va se dérober aux recherches dans une petite ville voisine de l'asyle religieux ; il entretenoit une correspondance suivie avec la pauvre femme ; il s'efforçoit d'acquérir quelques lumières , & il n'en faisoit aucune ; cependant madame d'Henneberg vient à

296 HENRIETTE ET CHARLOT,

bout de vaincre tous les obstacles qui l'entouroient ; elle est instruite de la démarche de son amant ; l'un & l'autre ont imaginé un expédient qui devoit les réunir ; la princesse est déterminée à suivre Dorfemon , & à se sauver avec lui dans les pays étrangers ; elle a eu l'adresse de gagner une bouquetière qui entroit quelquefois dans le couvent ; revêtue de ses habits , elle se hâtoit d'atteindre un endroit qu'avoit indiqué le comte ; elle étoit sortie sans péril : elle n'avoit plus rien à craindre ; encore une vingtaine de pas , elle est en sûreté ; elle fuit de ces lieux ; elle se voit avec Dorfemon , à l'abri de tout danger ; le comte en-effet l'attendoit avec toute l'impatience d'un amant qui partage les craintes de ce qu'il aime : des satellites armés poursuivent la princesse : elle fait des efforts pour se dérober un fort cruel qui la menace ; elle précipite sa marche ; elle s'écrie ; elle est atteinte , accablée de mauvais traitements , & traînée sans pitié au couvent. A peine est-elle entrée , qu'on se hâte de la transporter dans une espèce de tour destinée à renfermer les criminels. Où nous conduisent les passions ! voilà donc le sort de la fille du comte de Valencey , d'une femme du premier rang !

rang ! Telle qu'une coupable , jetée dans un cachot , victime de la colère paternelle , déshonorée aux yeux de son pays , jouet des bruits les plus injurieux , & pour comble de tourments, portant un cœur déchiré par un amour plus cruel que tous les supplices !

Quelle nouvelle pour Dorfemon , quand il est instruit du funeste succès d'une entreprise qu'ils s'étoient attachés à si bien concerter ! on n'exprime point l'horreur de telles situations ; il n'y a que les cœurs sensibles qui puissent s'en pénétrer ; aussi c'est pour eux seuls que j'écris ; eux seuls sont capables d'achever les traits du tableau que je ne fais qu'ébaucher.

Valencey au désespoir , irrité de l'indiscrétion d'Aglaé , avoit résolu de la punir rigoureusement ; il ne consultoit plus que sa fureur ; le prince lui-même parloit de rompre des nœuds si mal assortis ; toute la cour se répandoit en propos sur le compte de madame d'Henneberg ; elle étoit devenue l'objet de la médisance publique. Quels coups de poignard pour un père jaloux de son honneur , & qui aimoit sa fille ! à quels transports il s'abandonne , lorsqu'il apprend sa nouvelle aventure ! il vouloit qu'une

298 HENRIETTE ET CHARLOT,
vengeance éclatante assouvît son trop juste ressentiment. Il y avoit des moments où il se livroit au projet d'immoler la princesse, de ses propres mains. Elle subissoit un châtiment plus cruel sans doute que la perte de la vie ; sa sensibilité ne pouvoit supporter ce fardeau de douleurs : il surpassoit les forces de la nature humaine , aussi madame d'Henneberg vint elle à ployer sous le faix : elle tombe dangereusement malade ; on en informe sur-le-champ le comte de Valencey ; il se ressouvient alors qu'il est père ; il part avec toutes les inquiétudes , toutes les allarmes de l'amour paternel ; il entre dans le couvent , impatient d'accabler Aglaé de reproches ; il pénètre à sa prison ; une femme mourante , du fond d'un lit mal arrangé , fait entendre ces mots prononcez d'une voix presque éteinte : mon père , mon père , ce sont mes derniers accents qui sollicitent mon pardon ; que votre colère du-moins ne s'étende pas jusques sur ma mémoire ! Je vous ai offensé ; j'ai offensé le ciel... c'est malgré moi ! Hélas ! ce malheureux amour agitera encore ma cendre ! Ces sons si touchants vont retentir dans le cœur de Valencey , y porter le trouble , le déchirer : — Ma fille ! .. en quel

état... je ne puis que verser des larmes ! & tout-à-coup le comte se précipite sur le lit, & tombe, en fondant en pleurs, dans les bras de la princesse : — C'est dans une prison que je te retrouve ! on n'a suivi mes ordres , qu'avec trop d'exactitude ! je veux qu'à l'instant on te retire de ce lieu , que dans un appartement.... — Ah ! mon père , tous les lieux sont égaux , quand il s'agit de mourir ; je n'ai que peu de moments à vivre ; je ne demande à ce Dieu qui me punit avec justice, je ne lui demande que la grace d'expirer dans votre sein : me le fermeriez-vous ? Mon père , je vous le dis en présence de ce ciel dont j'implore la compassion : plus que jamais Dorfemon règne dans mon ame : cependant je voudrais l'en bannir ; je sens... n'aurai-je pas même des remords ? Mon père , je vous en conjure , réunissez vos prières aux miennes : l'Être-suprême se désarmera ; je ne repousserai point le repentir ; je lui ouvrirai mon cœur tout entier ; que la vertu , que la religion ait mes dernières larmes , mes derniers soupirs ! que je puisse rejeter un amour dont je reconnais le honteux , le coupable égarement ! car je ne prétends point, je ne veux point me faire illusion : je suis criminelle à

300 HENRIËTTE ET CHARLOT,

vos yeux , à ceux d'un Dieu vengeur , à mes propres regards ; jugez de mes tourments... eh ! pensez-vous que je n'expie pas assez mes fautes ? J'ose seulement solliciter une faveur , je l'attends de votre bonté : pardonnez à Dorfemon ; ne le punissez pas... je vous le répète : c'est moi , mon père , c'est moi... j'ai tout fait , j'ai tout fait ; hélas ! ma mort fera un supplice assez grand pour cet infortuné ; grand Dieu ! qu'y pourriez-vous ajouter ?

On n'entendoit dans ce réduit que de profonds gémissements. ; on ne voyoit que des larmes ; Valencey levoit les yeux au ciel , les tournoit ensuite vers sa fille , la pressoit contre son sein : il ne pouvoit que dire : ma fille , ma chère fille ! Dieu te rappellera à la vie pour te donner le temps de réparer tes fautes ; n'en parlons point : ne parlons que de mon amour ; tu me perces le cœur ! Aglaé ! chère enfant ! aurois-je à pleurer ta perte ? songe que tu es tout pour moi ; & qui me soutiendra sur les bords de la tombe ? C'est à moi d'y descendre , de m'y précipiter. Le peu de personnes qui se trouvoient là , pouffoient des sanglots : ah ! s'écrie Valencey , s'il

en est parmi vous qui soit père , il ressent toute ma douleur !

Le comte avoit commandé qu'on appellât des médecins : il s'étoit écarté pour quelques minutes, dans l'intention de procurer des soulagemens à la malade ; les médecins arrivent ; un des deux vole auprès du lit , tandis que l'autre conversoit avec les personnes chargées des soins divers qui concernoient Aglaé ; celle-ci sent une main tremblant se saisir de la sienne, qui bientôt est couverte de larmes ; étonnée de cet événement , elle tâche de rassurer sa vûe défaillante : elle fixe ses regards : elle alloit jeter un cri, quand on lui dit, en osant lui mettre une main sur la bouche : vous me perdez, s'il vous échappe un mot ! oui ; reconnaissez le malheureux Dorfemon ; il a imaginé ce stratagème ; il s'est confié à un médecin pour pénétrer jusqu'ici... pour mourir avec vous. — O ciel ! qu'avez-vous fait ? mon père... il est en ces lieux... il revient... il va paraître... à l'instant... Madame d'Henneberg n'avoit que trop prévu la suite de cette démarche imprudente : en-effet Valencey rentre : — Ma fille , on vous prépare un appartement convenable ; que disent les médecins ? faut-il désespérer de votre

302 HENRIETTE ET CHARLOT,

guérison?... elle me feroit ravie! ô ciel!.. qu'ai-je vu?... me trompè-je?... je crois... non, je ne m'abuse point, je ne m'abuse point... ces traits... il feroit vrai... il viendrait jusqu'ici... — Ah mon père!.. — C'est vous!.. c'est vous, cruel auteur de tous nos maux! Dorsemon!.. — Mon père... daignez m'écouter... excusez une ardeur... — C'est vous, barbare! vous accourez disputer à son père, à Dieu, le dernier soupir de votre misérable victime? n'êtes-vous pas content de ce que vous voyez? ma fille sur ce lit de mort! & qui l'y a conduite?... inhumain, reconnais tes coups: la voilà cette femme que tu as séduite, égarée, que tu as rendue coupable aux yeux du monde & du Juge suprême qui l'attend, qui la condamnera! homme odieux! elle te devra ses malheurs, ses malheurs éternels... qui te fait hésiter à joindre le père à la fille? viens, viens m'arracher un vain reste de vie tout prêt à s'exhaler; viens, le bourreau d'Aglaé trembleroit-il d'être le mien? quel crime t'arrêteroit? frappe, déchire mon sein: tu immoleras deux malheureuses créatures à la fois.

Valencey versoit un torrent de larmes; il gémissoit: il embrassoit sa fille; il supplioit le Ciel de

lui pardonner. Dorsemon accablé, anéanti, étoit prosterné aux genoux du comte, qu'il pressoit de ses mains tremblantes : — Je ne rougirai point de cette attitude : elle ne m'humilie point ; vous êtes offensé, & vous êtes le père... de tout ce que j'adore : il ne m'est pas possible de retenir cet aveu. Jusqu'à présent j'ai rempli vos vûes : je me suis asservi à vos volontés ; j'ai respecté le joug que je me suis imposé moi-même ; enseveli dans la solitude, j'aurois voulu me cacher au centre de la terre. J'ai appris la maladie de la princesse ; j'ai su qu'on appréhendoit pour ses jours : je n'ai plus été le maître de mes transports ; à la faveur de ce travestissement, j'accours, je tombe à ses pieds... ma mort va vous venger, elle précèdera la sienne ; c'est à moi de perdre une existence odieuse ; & aussi-tôt Dorsemon se précipite sur l'épée du comte, qui lui arrêtant le bras : — Ce n'est pas votre mort que je demande ; allez, retirez-vous ; l'état où est ma fille, exige des ménagements... n'achevez pas de lui arracher la vie. Mon père, crioit la princesse dont cette situation violente ranimoit la voix, ne l'accablez point de reproches que je mérite seule, & vous, Dorsemon, craignez de blesser la sensi-

304 HENRIETTE ET CHARLOT ;

bilité d'un père... hélas ! tous deux nous l'avons irrité ! je touche à ce moment terrible où les passions expirent, & trouvent un Dieu qui les punit. Dorfemon, implorez ce Dieu, il se venge, vous le voyez ; ne lui enlevez pas le peu de temps qui me reste pour pleurer mes fautes, & me repentir ; Dorfemon, imitez-moi, & abjurez des sentiments que condamnent à la fois la religion & l'honneur. Ensuite la princesse s'adressant à son père, lui disoit tout bas : il faudra donc que je n'existe plus, pour cesser de l'aimer !

Valencey livré à une infinité d'affauts opposés, ne savoit s'il devoit laisser Dorfemon auprès de sa fille, ou le presser de s'éloigner ; elle éprouve une crise horrible. Enfin on annonce au père & à l'amant, que madame d'Henneberg a quitté la vie ; tous deux succombent sous cette affreuse nouvelle ; ce sont trois victimes de la mort, qu'elle a frappées ensemble. O vous qui savez aimer, remplissez-vous de ce spectacle, & vous irez bien plus loin que mes expressions !

Il est donc décidé que la princesse n'est plus au nombre des vivants. Dorfemon revient le premier de cette espèce de léthargie, l'effet de la grande

douleur ; il court à madame d'Henneberg ; il la regarde , la contemple avec la curiosité & tout l'intérêt du sentiment. Elle n'est point morte , s'écrie-t-il , en s'élançant vers le comte de Valencey ! elle n'est point morte ! je l'ai entendu respirer ! Elle vivroit encore , dit ce père transporté de joie ! ma fille , ma fille me seroit rendue ! il court vers Aglaé , la serre contre son cœur ; en-effet elle a jetté un profond soupir. Enfin elle a revu la lumière ; elle a saisi à la fois les mains de son père & de son amant ; ce geste exprime plus que toutes les paroles qui auroient pu lui échapper ; ses premiers regards , ses premiers transports se sont arrêtés sur les deux personnes qui lui étoient les plus chères : l'amour & la tendresse filiale sont assurément les ressorts les plus énergiques du cœur humain. Dorsemont reprend : — Comte , si vous n'avez point aimé , je n'attends aucun pardon de vous , je dois vous paraître odieux , l'homme le plus criminel , un monstre dont il faut délivrer la société. Avez-vous connu l'amour ? vous me plaindrez ; vous sentirez combien j'ai de droits à la pitié ! peut-être vais-je mériter votre estime : je vous engage ma parole d'honneur que je ne troublerai

306 HENRIETTE ET CHARLOT ;

plus le repos de la princesse ; si je vous promettois de cesser de l'adorer, je me souillerois d'un mensonge abominable, &... je n'ajouterai point l'impof-ture à mes égarements ; oui, je l'aimerai, je l'idolâtrerais toujours, j'expirerai, foyez-en certain, en brûlant plus que jamais : mais ce fera loin de vof-yeux, loin des fiens ; une barrière éternelle fera élevée entre tout ce que j'aime & moi !.. adieu , adieu, divine Aglaé ; haïſſez un malheureux qui voudroit souffrir ſeul ; haïſſez Dorſemon, ſi le Ciel vous l'ordonne , & qu'à ce prix vous puiſſiez recou-vrer votre tranquillité. Il n'eſt point de ſacrifices dont je ne ſois capable ; je vous immole mille fois plus que mon exiſtence ; je ne vous verrai plus , je ne vous verrai plus ; je mourrai dans les larmes , dans le deſeſpoir ; je vous adreſſerai des vœux... que vous n'entendrez pas... eh bien ! Valencey , douterez-vous encore que je ſache aimer ?

Dorſemon s'eſt retiré , ſans vouloir rien enten-dre de madame d'Henneberg & de ſon père ; cette infortunée eſt donc revenue au jour , mais pour traîner une éternelle langueur ; elle ne faiſoit que pleurer dans le ſein de Valencey , ſans avoir la force de prononcer un mot.

La princesse quitte sa retraite , reparaît à la cour , & n'y montre que l'ombre d'elle-même ; un chagrin dévorant la consume ; le nom de son amant n'échappoit point à sa bouche : mais combien de fois , malgré tous ses efforts , son cœur le répétoit ! Ma fille , lui disoit Valencey , que tu me fais partager tes peines secrètes ! ton silence ténébreux me touche : eh bien ! contente-toi , épanche en sûreté ton ame dans celle de ton père , de ton meilleur ami ; je le vois : tu n'oses me parler de Dorfemon ? je te le permets , je te le demande comme une grace : ne fais point difficulté de m'exposer les divers orages d'une passion que le temps & la raison t'aideront à surmonter ; ne me cache point ta faiblesse , pourvu qu'il n'y ait que moi seul qui sois ton confident ; oui , tu te vaincras ; j'attends de la religion un triomphe si pénible : il lui est réservé ; jette-toi dans ses bras , comme dans le sein d'une mère tendre qui prend pitié de ses enfants , qui est toujours prête à leur montrer des sentiments d'indulgence & d'amour : elle t'arrachera ce trait fatal ; elle rendra le calme à ton ame désolée , en bannira une image , que tu dois repousser... tu ne saurois t'aveugler sur ce sacrifice trop nécessaire ?

308 HENRIETTE ET CHARLOT,
Encore, s'écrioit la princesse, si j'étois instruite de son sort ! si je n'ignorois pas en quels lieux il a fixé son séjour ! mais... mais il s'est immolé tout entier, il s'est enchaîné pour vous plaire, par une promesse... n'en doutez point : c'est plus que d'avoir donné sa vie ; il n'ose seulement s'informer si j'existe. Hélas ! que pouvoit-il faire de plus ?

Cette femme si malheureuse ne vivoit qu'à peine ; son père entre dans son appartement, une lettre à la main : — Voici qu'on m'annonce la mort de votre époux ; vous êtes enfin affranchie d'un joug que vous supportiez avec tant de répugnance. Madame d'Henneberg donne des regrets à cette perte : elle ne se dissimuloit point ses torts à l'égard du prince, & elle demandoit pardon à sa mémoire : elle s'accusoit quelquefois de l'avoir entraîné au tombeau : mais les larmes que fait couler la mort d'un mari, sont bientôt effacées par les pleurs que revenoit exciter l'éternel souvenir d'un amant ; C'étoit-là le véritable sujet de cette tristesse qui rejettoit toutes les consolations. Valencey partageoit cette sombre mélancolie : il expiroit avec sa fille.

Un jour, Valencey montre plus de sérénité, en

abordant la princesse. — Mon père... me trompè-
je ?... je crois appercevoir sur votre front quelque
rayon de joie !.. — Je ne prétends point le cacher...
Aglæé , reprends courage... tu revivras , tu renaî-
tras pour faire mon bonheur... le tien , le tien sans
lequel je ne puis être heureux... — Je vous suis
chère... vous connaissez la blessure... ce qui me
fait mourir... auriez-vous des nouvelles ?.. vous
m'entendez , mon père ?.. ah ! daignez , daignez
m'apprendre... — Et si je pouvois t'informer... ma
fille... — Vous sauriez... où est-il ?.. où est-il?... inf-
struisez-moi... que je sache... m'aimeroit-il toujours ?
— N'en doute point , Dorsemôn... j'ai découvert
sa retraite ; il est venu... il est en ces lieux... il
va paraître , &... le voici : — Dorsemôn ! — Lui-
même , lui-même , divine Aglaé... vous me voyez
faîsi... transporté d'un ravissement... je suis à vos
genoux... Je vous y répète mes serments de ten-
dresse , de constance , d'amour , & ... remplissez-
vous de tout l'excès de ma félicité... c'est... c'est
le bonheur suprême ; le comte... votre père...
il veut bien oublier mes erreurs , les peines que je
lui ai causées ... mes fautes , mes malheurs !.. il
consent... il permet que je vous offre ma main...

310 HENRIETTE ET CHARLOT,

que votre amant... soit le plus fortuné des hommes... le possesseur de tant de charmes... tous mes chagrins sont dissipés ! je ne vois... je ne sens... Je serai votre époux !

Amants heureux , vous vous figurez l'ivresse , l'enchantement d'Aglaé, celui de Dorfemon, l'épanchement de la tendresse paternelle. Valencey , aussi-tôt qu'il avoit appris la mort de monsieur d'Henneberg , s'étoit occupé du projet de retrouver le comte , & de lui faire épouser la veuve ; après bien des perquisitions , il l'avoit découvert par ses émissaires , dans un de ces asyles religieux consacrés à la pénitence. Dorfemon accablé d'une douleur profonde , toujours persécuté par le souvenir d'une amante trop chérie , & voulant s'imposer l'obligation de ne point manquer à sa parole , étoit venu se jeter dans le sein du seul consolateur véritable que nous ayons , dans le sein de Dieu , & il étoit prêt à se lier , ou plutôt à mourir au pied des autels ; le jour approchoit où il alloit consommer ce grand sacrifice ; c'en étoit fait : la victime s'immoloit elle-même ; des vœux se prononçoient pour jamais, bien différents des protestations d'un amour trop malheureux : une lettre de Valen-

cey apprend à Dorfemon la mort du prince, & le presse de revenir ; celui-ci se relève de son anéantissement , accourt , vole auprès du père d'Aglaé , qui lui annonce , s'il persiste toujours dans les mêmes sentimens , qu'il lui accorde la princesse pour épouse. Encore une fois , l'art , quel que soit son pinceau , est au-dessous de ces situations ; l'esprit ne sauroit se les représenter : c'est au cœur à s'en pénétrer. Un père tendre avoit voulu ménager la sensibilité de madame d'Henneberg : il s'étoit chargé de la prévenir sur l'arrivée de Dorfemon , qui , incapable de résister à son impatience , n'avoit pas attendu la réponse du comte , & étoit accouru tomber aux genoux de la princesse.

Ces amants si infortunés sont donc devenus les plus heureux époux. La mère de Dorfemon vivoit encore : il l'appelle auprès de lui , & lui prodigue tous les témoignages de l'amour filial. Aglaé n'oublie point Rosalie & le bon Thénor : l'un & l'autre , à sa voix , viennent être les témoins de son bonheur , & en ressentir des effets. Valencey sembla recommencer une carrière nouvelle ; il recueillit le prix de sa tendresse : il fut le plus chéri des pères ; ses derniers regards jouirent du spectacle enchanteur de la félicité de ses enfans. La comtesse ,

312 HENR. ET CHAR. ANEC.

aima toujours à se rappeler Henriette, les champs délicieux de la Provence, les troupeaux innocents dont elle avoit été la fidèle gardienne ; & Dorfemon, au faite des grandeurs, recherché de la cour, & favori du souverain, se représentoit sans cesse Charlot avec son habit champêtre, & le cœur plein d'une tendresse que le comte conserva jusqu'au tombeau.



63645385

